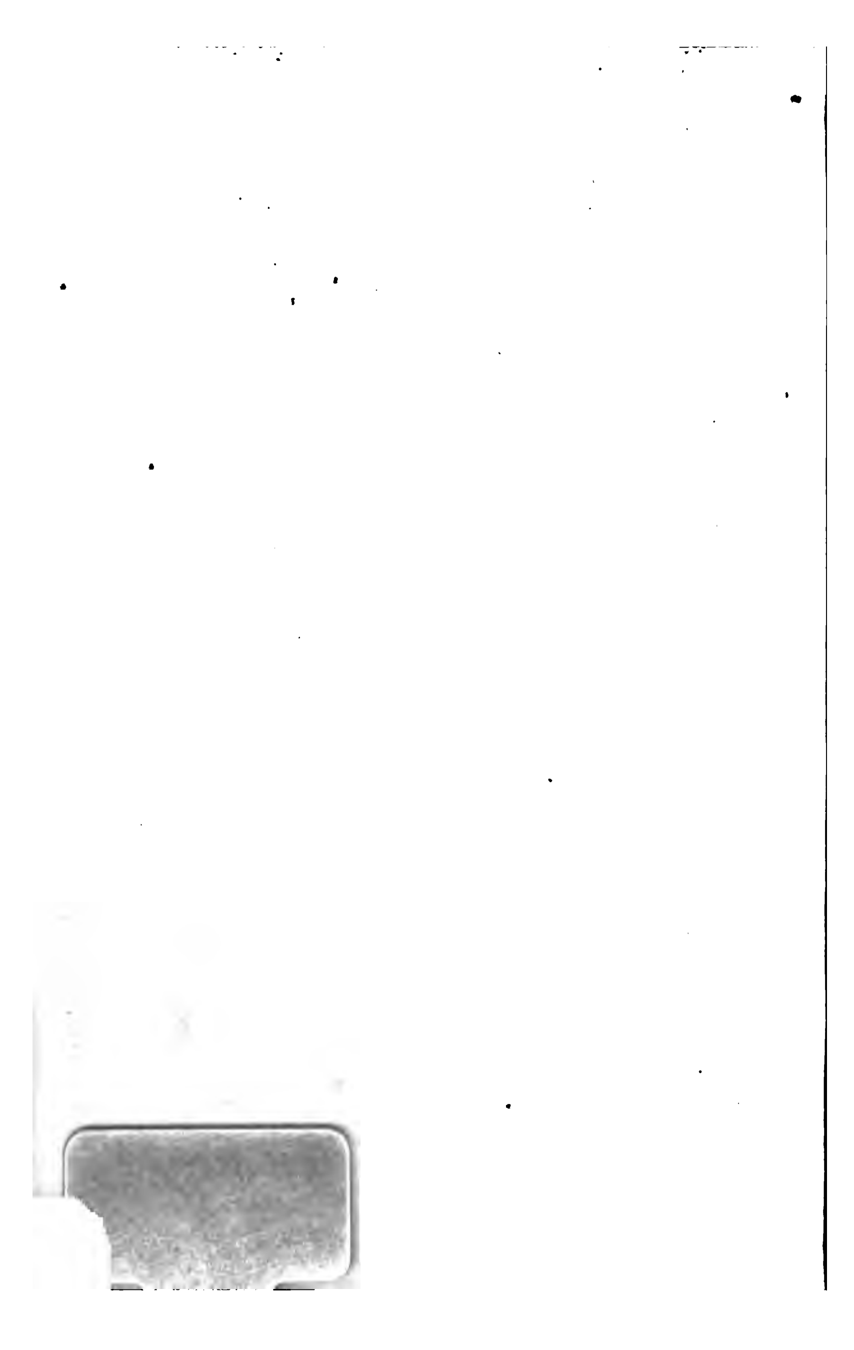




# RÊVERIES ET VÉRITÉS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE,
Rue des Grès, 11. — 1858.

# RÊVERIES ET VÉRITÉS

OU

## DE QUELQUES QUESTIONS ASTRONOMIQUES

ENVISAGÉES SOUS LE RAPPORT RELIGIEUX

EN RÉPONSE A L'OUVRAGE

DU DOCTEUR WILLIAM WHEWELL

SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

(Of the Plurality of Worlds)

Vous êtes des dieux. (JEAN X, 34.)

SE VEND AU PROFIT DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ÉVANGÉLISATION
ET DE LA SOCIÉTÉ D'ÉVANGÉLISATION DE PARIS

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE
RUE DE RIVOLI, 174

1858


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

# INTRODUCTION.

CHER LECTEUR,

Tu trouveras sans nul doute que c'est une entreprise bien téméraire, pour un homme qui n'a jamais fait d'études scientifiques, qui ne s'est occupé ni d'astronomie ni de géologie, qui n'a peut-être même jamais ouvert un traité de philosophie, que celle de descendre dans la grande arène de la publicité avec un adversaire aussi redoutable que celui que j'ose affronter.

A la brillante renommée du Docteur W. Whewell, à la célébrité qu'il s'est acquise par ses nombreux ouvrages, et entre autres par son

remarquable *Traité sur la Pluralité des Mondes*, dont les nombreuses éditions suffisent pour démontrer l'éclatant succès, quelle arme ai-je à opposer?

Celle de l'anonyme!...

S'il s'agissait d'un pamphlet déversant la raillerie sur les opinions consciencieuses d'un homme d'un aussi grand mérite, ce serait une lâcheté... Chez moi, ce n'est qu'une nécessité.

Je n'ai pas la prétention d'écrire pour cette foule que l'éloquence du Dr Whewell et le tour ingénieux qu'il sait donner à ses observations entraînent sur ses pas. Jamais une seule ligne n'est sortie de ma plume, n'a été livrée à l'impression. Je ne puis donc m'adresser qu'au petit cercle d'amis qui m'entoure, et ces amis eux-mêmes, si je leur faisais connaître mon nom, seraient les premiers à dire : — Qu'attendre d'un homme presque nul sous le rapport de l'intelligence, et qu'on dit n'avoir jamais su lier deux phrases ou deux idées?

Ils fermeraient le livre, et de quoi servirait-il alors que j'aie cédé à cet inexplicable sentiment qui m'a mis la plume à la main pour répondre

au Dr Whewell, quand j'avais à peine passé quelques heures à feuilleter son ouvrage, quand la plupart des arguments dont il appuie sa doctrine m'étaient encore étrangers? Quelle utilité y aurait-il alors à ce que j'aie obéi à cette voix intérieure qui m'a crié : Courage! courage! pas de fausse honte! la grandeur de ton sujet suffira à te donner des idées!...

Tu le vois donc, lecteur, l'anonyme est pour moi chose indispensable.

L'ouvrage auquel j'ai l'intention de répondre a, du reste, paru également sous le voile de l'anonyme. Peut-être t'est-il déjà connu. Peut-être aussi la langue anglaise ne t'est-elle pas assez familière pour cela; ou bien encore les questions qui y sont traitées n'ont-elles pas assez d'intérêt pour toi.

Quoi qu'il en soit, pour entrer en matière, je vais chercher, autant que cela me sera possible, à en résumer en quelques lignes les principaux arguments.

Le titre de l'ouvrage pourrait te faire supposer que le Dr W. Whewell croit la plupart des mondes habités. C'est au contraire le système

opposé dont il prend la défense. Il croit qu'il n'a été créé qu'un SEUL homme, et, qu'entre les globes innombrables qui roulent dans l'espace, notre terre SEULE a eu le privilége d'être choisie pour sa résidence.

Il appuie cette idée d'observations très remarquables sur la constitution des corps célestes assez près de nous pour être jugés, appréciés, pesés ; ce que tu sais, lecteur, être chose facile, grâce aux découvertes récentes de la science.

La densité des uns, d'après lui, n'est pas suffisante pour y admettre la vie ; celle des autres est trop grande pour qu'aucune végétation y soit possible ; les uns ne sont que des amas de vapeurs ; les autres sont privés de l'atmosphère indispensable à la respiration de l'homme.

Si malgré de si puissantes considérations, dit-il, vous m'objectez que le Créateur ne faisant rien sans un but d'utilité, il est peu probable qu'il ait créé tant de mondes pour les laisser inhabités, comment expliquerez-vous alors le vide dans lequel roulent ces milliers de globes ? Vous ne pensez pas en effet à mettre en doute qu'il n'y ait d'immenses espaces inoccupés entre

chacun de ces mondes ; et si vous jetez les yeux sur votre propre terre, vous êtes forcé d'admettre qu'elle, aussi, présente de vastes étendues où ne se trouve aucune créature humaine.

Ce n'est donc pas sur l'astronomie seule, c'est aussi sur la géologie que s'appuient ses arguments. Il invoque le témoignage de tous ceux qui ont fait de cette science une étude spéciale, pour nous démontrer la haute antiquité de la terre, par la position des diverses couches dont elle est composée ; lesquelles ne peuvent avoir été ainsi superposées que par un travail successif qui a dû exiger des centaines, peut-être des milliers de siècles ; et il en tire la conclusion toute naturelle, que si dans ces couches de première, de seconde et de troisième formation, tout en découvrant les traces de l'existence d'une grande quantité d'animaux, on ne trouve aucune espèce de vestige humain, il est évident que l'homme n'a dû être créé que longtemps après tous les autres êtres; et que si la terre est restée ainsi, pendant un laps de temps considérable, sans autres habitants que les animaux, il a pu, il peut et il pourra, pour un temps indéfini,

en être de même de tous les autres globes.

Par quel motif, demanderez-vous peut-être, l'homme aurait-il été créé le dernier? La réponse, d'après lui, est facile. Il suffit de le contempler attentivement, d'admirer les brillantes facultés dont il est doué, pour comprendre qu'il ait été l'objet tout particulier des soins et de l'amour de la Providence; que, chef-d'œuvre de la Création, il en ait été comme le point culminant; que Dieu, en un mot, l'ait créé après tous les autres êtres, parce qu'il entendait les lui subordonner et en faire le maître du monde.

De cette incontestable supériorité, de la hauteur à laquelle le génie de l'homme peut s'élever, le Dr Whewell tire une autre conclusion; c'est qu'un être aussi évidemment exceptionnel doit être une création à part, une CRÉATION UNIQUE, non pas seulement sur la terre ni même dans notre système solaire, mais probablement dans l'Univers. Il n'explique pas très bien, il est vrai, pourquoi la terre a obtenu le privilége de servir de résidence à cet Etre supérieur, et se borne à dire qu'il croit notre globe le plus grand des astres solides; mais ce que j'admire en lui,

c'est la manière ingénieuse avec laquelle il cherche à rallier l'opinion de ses lecteurs à cette idée, que la terre est seule habitée par des créatures humaines — et cela en faisant appel à leurs sentiments religieux.

Vous avez été habitués, leur dit-il, à vous regarder comme les objets privilégiés de l'amour de votre Dieu; son regard veille incessamment sur vous; son oreille est tendue pour écouter toutes vos prières. Vous sentez, quand vous l'avez invoqué, qu'il est là tout près de vous, prêt à vous exaucer.

Mais on vient tout à coup vous annoncer que ce privilége n'est qu'un effet de votre imagination; que vous le partagez avec les innombrables créatures qui habitent ces milliers de mondes roulant au-dessus de votre tête; que vous n'êtes plus qu'un imperceptible atome dans cette grande masse qui compose l'univers. — Que devient alors votre confiance? Que deviennent ces sentiments religieux, ces élans de l'âme vers ce Dieu qui n'est plus votre Dieu, le Dieu de cet homme qu'il a tiré du néant pour en faire un être intelligent, capable de s'élever jusqu'à lui; —

mais le Dieu de ces milliards de créatures, réparties entre des millions de mondes tout aussi privilégiés que le vôtre?

Et si vous songez un instant, ajoute-t-il, au sacrifice par lequel le Sauveur du monde a racheté le pécheur de la condamnation prononcée contre lui, que devient cette doctrine de la Rédemption, en présence de cette assertion qu'il y a des milliers de mondes habités par des créatures comme vous?

Ces créatures ont-elles, par un privilége dont vous avez été exclus, été créées parfaites et vous seuls pécheurs? — ou bien, engendrées dans le péché comme vous, ont-elles eu également besoin d'un Sauveur? Chaque monde a-t-il eu ainsi le sien, ou le même les a-t-il tous sauvés?

Telles sont les insolubles questions, tel est l'abîme de difficultés dans lequel vous jette le système de la pluralité des mondes habités, de la multiplicité des créations d'êtres intelligents.

Envisagez au contraire tout ce qu'il y a d'admirable dans cette création de l'homme, dont le génie peut embrasser le passé, le présent et l'avenir; qui, formé à l'image de son Dieu, a

l'étonnante faculté de pouvoir en pensée s'élever jusqu'à lui et comprendre ses desseins; dont la vaste intelligence embrasse, en un mot, jusqu'aux plans de l'Eternel, en sonde même les abîmes; et enthousiasmé à la vue de cette merveille, vous ne pouvez vous empêcher de vous écrier, comme je le faisais tout à l'heure: Oui... oui... c'est le chef-d'œuvre du Créateur... Un tel chef-d'œuvre doit être Unique. Si la Providence a semé l'espace d'astres innombrables, c'est pour que l'esprit de l'homme, exalté à la vue de tant de magnificence, fasse monter vers son Dieu ses cantiques de louanges; et si elle a mis à sa portée, sur la terre qu'il habite et sous son regard immédiat, une création tout aussi merveilleuse par ses détails infinis, c'est pour lui inspirer une juste idée de la toute-puissance de son maître.

Tel est à peu près, d'après moi, le résumé de ceux des arguments de M. Whewell, qui m'ont paru rentrer plus spécialement dans le sujet que je me propose de traiter. Si j'ai eu le tort d'en affaiblir la force, d'en diminuer la portée, qu'il ne s'en prenne qu'à ma faiblesse,

et n'y voie, je le prie, aucune mauvaise intention.

Je pense, lecteur, que ce court extrait te suffit pour comprendre l'immense faveur qui a accueilli cet ouvrage. Qu'on sache adroitement flatter l'amour-propre de l'homme et je serais bien surpris s'il n'est pas tout oreilles. A cette description de ses belles facultés, de la puissance de son génie, il se sent animé d'une noble fierté; mais qu'est-ce que cette fierté, sinon l'Orgueil, qui est chez lui comme une seconde nature?—l'orgueil qui a causé et causera toujours sa perte.

Voilà donc un livre qui résume tout ce que les siècles ont accumulé d'observations et de découvertes; un livre qui a exigé les connaissances scientifiques les plus étendues; et quel en est le dernier mot? La glorification de la Créature aux dépens du Créateur!!!

Philosophes du dix-huitième siècle, c'était aussi là votre dernier mot. Où est le progrès?... Où allons-nous?... Je le dis avec douleur. Sous un langage séduisant et avec la dangereuse apparence de sentiments religieux et sincères, ces

doctrines ressemblent à celles de ces païens qui égalaient leurs héros à leurs dieux. Les malheureux! ils divinisaient aussi leurs passions! mais nous... nous finirons par nous diviniser nous-mêmes.

Dans son infinie miséricorde, notre Maître s'abaisse jusqu'à nous et s'appelle notre frère. Nous n'y voyons qu'un nouveau motif d'orgueil. — « Que nous sommes grands pour que notre Dieu nous ait jugés dignes du sacrifice de sa vie! Quel était le prix de nos âmes pour que le Créateur se soit immolé pour sauver sa créature! »

Lecteur chrétien, tu sens ton cœur oppressé à l'idée que c'est à d'aussi orgueilleuses pensées que conduit l'étude des merveilles qui t'environnent.

Les cieux te semblaient ne parler que de la grandeur du Créateur, et un regard jeté sur toi-même, de misère et de néant. Tu voyais là-haut l'Eternité; ici-bas la mort, l'incessante mort! Tes yeux, comme ceux de l'illustre auteur du *Cosmos*, n'étaient frappés que [1] « du contraste

[1] *Cosmos*, par Al. de Humboldt, trad. de H. Faye, page 5.

« qu'offrent les limites étroites de notre être « avec cette image de l'infini qui se révèle par- « tout, dans la voûte étoilée du ciel comme « dans l'horizon brumeux de l'Océan. »

Maintenant on voudrait te persuader qu'il n'y a de vraiment beau que notre terre, de vraiment grand que l'homme qui l'habite ; mais rassure-toi... ce n'est pas là le langage de ce génie dont les siècles répéteront le nom immortel.

Le grand Newton, à chacune de ses remarquables découvertes, sentait grandir en lui son admiration pour le Créateur, sans en être moins humble, sans être moins pénétré de son propre néant.

A quelque hauteur scientifique qu'il s'élevât, toujours aussi modeste, c'était à son Dieu qu'il en rapportait la gloire ; et l'exemple qu'il nous a laissé en cela ne devrait jamais périr dans la mémoire des hommes.

Si le Sauveur est venu sur la terre, c'est pour nous enseigner que l'Abaissement... l'Anéantissement en nous de tout Orgueil, est la seule voie qui mène à la Grandeur.—Avant la gloire, l'hu-

miliation. — Avant la résurrection, la mort. C'est, en prenant la forme d'un Serviteur, qu'il est venu nous montrer le chemin de la Vie.

Ce sera dans cette humble voie que je vais te prier de me suivre, cher lecteur. — Dans mon ignorance, je ne puis te parler de découvertes, de systèmes, et je suis obligé de glisser sur des arguments que je ne saurais réfuter scientifiquement.

Je me bornerai donc à faire passer devant toi les rêveries dans lesquelles me jette la contemplation des merveilles des cieux. — Destinées à des ignorants comme moi, je les livre sans défense aux railleries d'un monde pour lequel elles ne sont pas écrites.

Mais quand, appuyée sur le Rocher des Siècles, sur le Livre, le Livre par excellence, le Livre des livres, la Parole de Vérité,... ma faible main essayera de soulever le voile qui couvre à tes yeux les grands mystères de la Création, de la Rédemption, de l'Eternité ; — quand je m'efforcerai de faire monter ton regard jusqu'à des hauteurs incommensurables, pour le faire redescendre jusque dans ces abîmes sans fond

où la pensée s'égare... oh!... qu'alors ta raison se taise,... que ton cœur seul écoute... et répète avec le Sauveur : ***Je te rends grâces, mon Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants***[1].

Grâces, grâces te soient rendues, dirons-nous alors ensemble, de ce que tu as accordé à l'une des plus chétives et des plus nulles de tes créatures le plus grand des priviléges, le seul qui mérite ce nom, celui de GLORIFIER SON CRÉATEUR!

[1] Evangile selon saint Luc, X, 21.

# PREMIÈRE PARTIE.

---

## RÊVERIES.

# PREMIÈRE PARTIE

## DU MONDE MATÉRIEL

---

### I

#### DES LOIS QUI RÉGISSENT L'UNIVERS.

L'Univers est composé de deux substances qui peuvent être réunies, mais ne peuvent jamais s'amalgamer, se confondre.

Ces substances sont l'Esprit et la Matière,

L'Esprit est Vio.

La Matière est inerte ; mais en se réunissant à elle, l'Esprit lui donne l'apparence de la vie.

Le symptôme de la vie, qu'elle soit apparente ou réelle, inhérente ou communiquée, c'est le Mouvement, le Progrès.

Rien n'est stationnaire dans la nature. — Les arbres, les créatures grandissent. Il y a vie, il y a mouvement, même dans ces polypes, ces madrépores, ces minéraux, qui nous paraissent à l'œil en être dénués.

Le Mouvement a ses Lois. — Les corps relativement légers montent et les corps pesants descendent.

Ces Lois ont reçu divers noms suivant leur application. L'une des plus admirables est celle qui régit les mouvements des corps célestes et qui établit un équilibre parfait, non-seulement dans notre système solaire, — c'est-à-dire entre le soleil qui nous éclaire et les planètes qui font leurs révolutions autour de lui, — mais entre tous les systèmes, — c'est-à-dire entre les astres innombrables qui ornent la voûte des cieux, tant ceux que notre œil saisit, que ceux bien plus nombreux encore qu'il ne saurait jamais apercevoir, quelque puissants que fussent les instruments qu'il appellerait à son aide. Cette grande loi s'appelle la loi de la Gravitation.

Nous avons dit que le symptôme de la vie était le Mouvement, le Progrès.

Il cesse pour la matière par la Mort, c'est-à-dire par sa séparation d'avec la substance qui lui communiquait la vie, — qui lui en donnait du moins l'apparence.

La mort n'est qu'un changement d'état.

Les substances séparées s'assimilent à d'autres.

L'assimilation n'a lieu qu'entre substances homogènes, ou ayant tout au moins un certain degré de similitude.

Cette Loi de l'Assimilation est peut-être la plus grande loi qui existe. On peut dire d'elle qu'elle régît, qu'elle implique l'Éternité.

Je reviendrai plus d'une fois sur cet intéressant sujet, après avoir parlé de la Gravitation.

Cet opuscule sera divisé en deux parties. La première traitera du monde matériel : ce sont mes *RÊVERIES*. — La deuxième sera relative au monde spirituel. Mes enseignements sur ce point étant en grande partie puisés dans les Livres Saints, j'ai cru pouvoir par cela même leur donner le nom de *VÉRITÉS*.

# II

# DE L'ÉTENDUE DE L'UNIVERS.

## II

### DE L'ÉTENDUE DE L'UNIVERS.

S'il est un spectacle fait pour élever l'âme et la porter aux idées religieuses, c'est sans nul doute celui que le ciel nous présente par une belle nuit. L'imagination s'exalte à la vue de ces merveilles. — Mais il n'appartenait qu'à la science de dire au chrétien : « Les œuvres du Créateur témoignent de sa grandeur et de sa puissance infinie. J'ai sondé les hauteurs des cieux et leurs profondeurs, et la création m'a paru *sans bornes.* »

Quelle confiance ne donne pas une semblable assurance à celui qui a foi en la Providence?... Un pouvoir sans limites !... Et ce n'est pas là une de ces paroles vagues, qui ne

reposent sur rien,—c'est un fait; — la science en est venue à ne plus avoir de termes pour exprimer la distance à laquelle peuvent se trouver certaines nébuleuses.

Quand son attention ne se portait que sur notre système solaire, c'est-à-dire sur les planètes qui gravitent autour du Soleil, ou sur les comètes qui appartiennent à ce système, elle arriva assez aisément à en mesurer les distances. Mais quand elle eut découvert que ces milliers d'astres, que l'œil nu peut saisir, étaient autant de soleils, autour desquels un nombre infini de planètes, invisibles même avec d'énergiques télescopes, pouvaient, si l'on jugeait par analogie, opérer leurs révolutions comme les nôtres le font; — qu'en un mot c'était peut-être autant de systèmes, aussi vastes et aussi complets que le nôtre, — elle commença à se faire une toute autre idée de l'étendue de l'Univers, et du nombre d'astres qu'il contenait.

Tu sais, lecteur, quelle est la rapidité avec laquelle voyage la lumière[1]. Si on te dit donc

[1] Environ 70,000 lieues par seconde. Il faut à la lumière du soleil 7 1/2 minutes pour nous parvenir.

qu'il faut trois ans pour que la lumière de Sirius arrive sur la terre, tu commences aussi à te faire une idée des prodigieuses distances, auxquelles certains astres sont de notre globe ; surtout quand tu refléchis que cette étoile étant celle qui te paraît la plus brillante, celles qui le sont infiniment moins doivent être aussi infiniment plus éloignées.

En cela, tu ne te trompes point. Il est une des étoiles du Cygne, dont la lumière met neuf ans et un quart à nous parvenir[1]; mais, arrivons aux étoiles qui composent certaines nébuleuses. — Ce n'est plus de quelques années, qu'il s'agit ; c'est par siècles qu'il faudra compter la marche de la lumière. — Et cependant ce n'est pas tout. — Après ces nébuleuses-là, vous en avez d'irréductibles, c'est-à-dire que les plus puissants instruments connus n'arrivent pas à distinguer les étoiles dont elles peuvent cependant être composées. — Quelle en est la distance? La science humaine est inhabile à la mesurer; car leur lumière demande des milliers d'années

[1] *Cosmos*, page 95.

pour parcourir les immenses espaces qui nous en séparent.

Médite maintenant sur ce qu'est l'Univers, et dis-moi ce que tu penses de SON AUTEUR.

# III

## DE LA COMPOSITION DE L'UNIVERS.

## III

### DE LA COMPOSITION DE L'UNIVERS.

Nous avons dit que l'Univers renfermait une multitude d'étoiles, qui doivent être en grande partie des soleils, autour desquels gravitent des planètes, des comètes et d'autres petits astres [1], que nous passerons sous silence.

Cette réunion d'un soleil et des astres entraînés dans son tourbillon s'appelle *un système.*

L'Univers est donc un composé de divers systèmes.

Nous ne pouvons bien apprécier que notre propre système, *le Système Solaire.* Les autres étant trop éloignés de nous, nous ne pouvons les juger que par *induction.*

[1] Les Astéroïdes.

Pour le faire avec quelque chance d'être dans le vrai, la première condition semble devoir être qu'il y ait une certaine similitude dans leur apparence ; mais telle est la distance de la plupart de ces astres, qu'il est impossible de dire si cette similitude existe pour un grand nombre, ou seulement pour quelques-uns d'entre eux.

Nous voyons, par exemple, des étoiles doubles, qui semblent obéir à une loi de rotation différente de celle de notre système ; mais nous ne pouvons savoir si, à la distance où nous sommes d'elles, notre système ne leur apparait pas aussi comme une double étoile.

Le mieux peut-être, en présence d'aussi insolubles difficultés, est de reconnaître que, puisque le Créateur a mis une si admirable variété dans les œuvres qui sont sous nos yeux et à notre portée, il est très probable qu'il en a apporté tout autant dans la création de l'Univers et l'arrangement des systèmes qui le composent.

L'essentiel, ce qui donne en un mot un véritable cachet de grandeur à la Création, c'est l'ordre qui y règne et qui y règnera de toute

éternité; c'est que ces globes chemineront dans l'espace pendant des millions de siècles sans jamais se heurter. Maintenant l'observation nous prouve qu'à l'ordre il faut ajouter la variété. Ce n'est qu'un cachet de Grandeur de plus.

# IV

## DES MOYENS EMPLOYÉS POUR L'APPRÉCIER.

## IV

### DES MOYENS EMPLOYÉS POUR L'APPRÉCIER.

Tu te demandes peut-être si toutes les données que la science nous présente sont bien certaines. — Tu t'étonnes, par exemple, qu'on ait pu distinguer à d'aussi grandes distances la nature des étoiles ; mais tu serais bien plus surpris, si tu savais quelles minimes circonstances ont conduit parfois le génie aux plus admirables découvertes. L'exemple de la chute d'une pomme faisant découvrir la rotation de la terre, ne serait probablement pas le seul qu'on aurait à citer, si on écrivait l'histoire de toutes les découvertes.

Supposons un instant qu'un savant se soit amusé à étudier la décomposition des rayons solaires, en leur présentant un prisme, et que,

rentré chez lui, il se désole de ce que l'exposition de sa fenêtre ne lui permet pas de continuer ses observations.

Tout à coup remarquant que le soleil donne en plein sur une muraille blanchie qui lui fait face, il espère pouvoir en profiter pour étudier encore quelques-uns des effets de la lumière; mais il essaye en vain; son prisme est muet. Avec cette lumière réfléchie plus de spectre solaire.

Nous avons dit que le génie tire souvent ses déductions de causes qui, au vulgaire, paraîtraient insignifiantes.

Qui empêcherait donc que, le soir, armé du même prisme, notre savant n'eût eu l'idée d'en faire usage, pour distinguer les astres à lumière propre de ceux à lumière réfléchie, — les soleils des simples planètes.

Loin de moi toutefois la pensée de prétendre que la plupart des découvertes soient le résultat de circonstances fortuites de ce genre. Elles sont au contraire, presque toutes, dues à des travaux intellectuels vraiment admirables et qui exigent une très grande persévérance; mais,

ignorant, comme je le suis, il ne m'est pas possible, cher lecteur, de t'en donner quelque démonstration à l'appui. Un exemple, du reste, pourra t'en faire apprécier les difficultés.

Les corps célestes ayant une puissance d'attraction proportionnée à leur masse, veut-on calculer le retour d'une comète ? Il faut supputer toutes les déviations que lui feront subir dans sa route les corps près desquels elle passera. Suppose maintenant qu'il s'agisse de cette belle comète de 1811, dont tu te souviens peut-être comme moi, qui d'après Argelander emploie 3,000 ans à effectuer sa révolution, — ou mieux encore de celle de 1680, qui d'après Encke exige quatre-vingt-huit siècles pour accomplir la sienne[1]. Tu pourras juger après cela des effrayants calculs qui sont nécessaires pour connaître la marche de certains astres ; — et encore, je ne te parle pas des nombreuses sources d'erreurs, telles que les réfractions atmosphériques et autres. — C'en est assez en effet pour te faire comprendre quelle passion pour la science, et

[1] *Cosmos*, première partie, page 123.

quel noble courage il faut avoir pour oser même entreprendre de tels travaux.

Honneur, honneur donc à jamais à ceux qui en savent rapporter la gloire à Celui de qui toute intelligence émane.

# V

## QU'EST LA TERRE

### PAR RAPPORT A L'UNIVERS?

## V

### QU'EST LA TERRE PAR RAPPORT A L'UNIVERS?

Nous avons vu quelle était l'immense étendue de l'Univers et que c'était donc par millions qu'il faudrait compter les mondes qu'il renferme.

M. le docteur W. Whewell nous dit que l'Eternel a fait choix, dans ces millions de globes, ***d'un seul***, qui a été privilégié pour la résidence de l'homme. En d'autres termes, que dans le vaste Océan, Dieu a pris une goutte d'eau pour y renfermer le chef-d'œuvre de la création et l'a rejetée ensuite dans les flots.

Qu'avait donc notre terre pour être ainsi privilégiée? Etait-ce un astre plus grand, plus brillant à l'œil que tous les autres? Devait-il faire aux siècles des siècles l'admiration de l'Univers? Loin de là. — Il fait partie d'un système où on

a reconnu jusqu'ici une cinquantaine de planètes, qui tournent autour d'un soleil. La terre peut être visible de ces cinquante globes et de ceux qu'on découvrira ultérieurement; mais elle ne l'est d'aucun autre.

Ces millions d'astres qui ornent la voûte des cieux, existeraient des millions d'années, qu'ils ne pourraient jamais apercevoir une aussi petite et une aussi distante étoile que notre terre.

Nous avons vu en effet que, si un très grand nombre d'étoiles sont visibles pour nous, c'est que ce sont des soleils ayant une lumière propre ; mais que nous ne pouvons voir les planètes gravitant à leur entour, parce qu'elles n'ont qu'une lumière réfléchie comme celle de la terre. —Donc notre terre ne peut pas plus être aperçue de tous ces astres, que ces planètes ne le sont de nous.

Elle est dans l'Univers comme un invisible grain de sable, et seule, seule, elle serait d'un prix exceptionnel aux yeux du Créateur ! ! !

Vous ne le croyez pas ? — L'orgueil humain peut être grand ; mais s'élever à un tel degré de présomption que de croire au grain de sa-

ble sur lequel l'homme est assis plus de valeur qu'à l'Univers entier, ce serait presque de la démence.

Si on nous disait : Il est tombé un des fruits de l'arbre de vie qui était au centre du jardin d'Eden ; mais ballotté par les eaux du déluge, peut-être est-il enfoui sous quelque Alpe dans les profondeurs de la terre, peut-être gît-il au fond de l'Océan.... A celui qui le trouvera sera la science, la gloire et l'immortalité aux siècles des siècles. Lui seul sera sauvé.

Vous répondriez : Est-ce là le Dieu dont vous vantez la justice, la bonté? Il crée des millions d'hommes, et n'en prédestine qu'un seul à être sauvé.

Je vous dirais alors : Ce n'est pas là *mon Dieu ;* — c'est *votre Dieu...*, celui qui crée des millions de mondes et n'en appelle qu'un seul à sa connaissance; qui ne donne qu'à un seul l'intelligence et la vie.

Ou plutôt, il faut le dire franchement, c'est le Dieu auquel vous attribuez le pouvoir de créer UN HOMME; mais auquel vous ne voulez pas accorder celui DE PEUPLER DES MILLIERS DE MONDES.

# VI

## DES MONDES INHABITABLES.

## VI

### DES MONDES INHABITABLES.

Si vous prétendez à votre tour que tous les mondes sont habités[1], vous repoussez, dira le docteur W. Whewell, tout ce que j'ai écrit sur l'impossibilité d'admettre l'existence de créatures humaines dans des planètes aussi vaporeuses que Saturne ou Jupiter, aussi condensées que Mercure ou Vénus, de même que dans des astres privés d'atmosphère.

Loin de là. — J'admire tout ce que vos observations ont d'ingénieux et de rationnel, et je suis très porté à croire que vous étiez sur la route de la vérité ; mais que vous en avez dévié, lorsque vous avez appliqué à des milliers de systèmes,

[1] Il est entendu que, par l'expression *habité*, nous voulons dire habité par des créatures intelligentes, telles que l'homme.

que l'éloignement vous empêche de connaître, des exclusions qui n'avaient de valeur, qu'autant qu'elles s'appliquaient à des astres assez près de vous pour être bien examinés.

En un mot, la vérité était peut-être que chaque système n'a qu'un seul globe habitable; mais au lieu d'accorder à tous les autres systèmes le même honneur qu'au vôtre, vous avez eu, si je puis m'exprimer ainsi, l'égoïsme de garder pour le vôtre seul cette faveur du Créateur, et cela, contre toute probabilité, contre toute logique.

La logique procède du connu à l'inconnu; mais vous, je suis désolé d'être obligé de vous le dire, vous n'avez guère suivi que votre fantaisie.

# VII

## DE LA GRAVITATION.

# VII

## DE LA GRAVITATION.

De même que pour juger par induction des divers systèmes qui composent l'univers, il faut commencer par bien étudier le nôtre; de même on ne peut parler sciemment du système solaire, sans auparavant connaître la constitution de notre propre globe. C'est ainsi que les sciences se tiennent par la main, et que l'étude de la géologie vient souvent fortifier des arguments tirés de la connaissance de l'astronomie. Personne ne le sait mieux que le Dr W. Whewell, qui a cherché dans ces deux sciences des appuis pour sa théorie.

Il est aujourd'hui généralement admis que notre planète était originairement un globe de feu, qui, à force de tourner dans l'espace, s'y

est refroidi ; de sorte que les vapeurs dont il était en partie composé se sont condensées et ont formé, à la surface de la terre, une croûte d'une certaine densité. L'intérieur du globe est demeuré à l'état incandescent ; mais il continue à se refroidir par degrés et la croûte solide à augmenter d'épaisseur.

Quand je dis que cette croûte est solide, ce n'est que relativement à son état primitif, qui était vaporeux. — Elle se compose, en réalité, de divers éléments, les uns appelés solides et les autres liquides ; lesquels se sont tous peu à peu tassés par ordre de pesanteur, ou, pour nous servir du mot technique, par ordre de densité. Les minéraux les plus lourds se sont le plus rapprochés du centre, d'autres, plus légers, se sont placés au-dessus, et celles des vapeurs qui s'étaient condensées en eaux, se sont glissées dans leurs interstices et ont formé des océans, des lacs, des rivières.

De nombreuses commotions, des éruptions de feux intérieurs, des explosions de matières mises inopinément en contact, sont venues fréquemment bouleverser cet état primitif. C'est l'inté-

ressante étude de ces faits et de leurs résultats; des couches qui ont été ainsi formées une première, une seconde ou une troisième fois; des failles ou interruptions de l'ordre de choses ordinaire, etc., etc., qui constitue la science de la géologie. — Nous n'avons pas à nous en occuper; nous en avons dit suffisamment pour le but que nous nous proposons. Nous y reviendrons d'ailleurs quand nous nous occuperons de la création des êtres qui ont successivement habité la terre.

Pour le moment, c'est de la loi de la *Gravitation* dont nous avons à entretenir nos lecteurs.

De même que sur notre terre les corps se sont classés par ordre de densité, de même la loi de la gravitation fait tourner les mondes autour du soleil dans ce même ordre de densité; c'est-à-dire que l'astre le plus vaporeux et le plus volumineux pour son poids sera le plus éloigné de ce foyer central, et le plus dense en sera le plus rapproché.

Vous voyez donc Uranus et Saturne à d'immenses distances du soleil; Mercure et Vénus fort rapprochés.

La terre est dans cet admirable juste milieu qui la rend habitable. La chaleur centrale est suffisamment diminuée pour que les eaux nécessaires à la vie des animaux ne soient plus à l'état de vapeur; pour que les plantes ne soient pas desséchées avant d'être sorties de terre; et cependant elle ne l'est pas assez pour que nos corps soient glacés et rendus inertes par ce froid.

Par suite, l'atmosphère qui entoure notre terre, et qui est indispensable à la vie des animaux, se trouve précisément à l'état voulu pour leur respiration et pour la condensation des rayons lumineux, sans laquelle l'homme ne jouirait ni de la lumière ni de la chaleur du soleil; sans laquelle il ne verrait ni la lune ni les étoiles, et serait dans une obscurité complète.

Maintenant cet état de choses durera-t-il toujours? L'histoire de notre passé est là pour répondre. La terre, comme globe de feu, a pu vivre des milliers de siècles; comme productrice d'herbes et de substances nécessaires à la vie des animaux, bien des centaines de siècles; comme habitée par ces animaux pour lesquels

ces substances avaient été préparées, quelques centaines peut-être; mais comme le domaine de l'homme, soixante, quatre-vingts ou cent siècles au plus. — Combien a-t-il encore de temps à y vivre? demanderez-vous peut-être. Il faudrait être bien téméraire pour oser rien affirmer à ce sujet; mais s'il ne s'agit que de suppositions en l'air et toutes gratuites, il est permis d'admettre que la bonté de Dieu n'a pas doué l'homme de si admirables facultés, pour briser son œuvre dans un moment de courroux. S'il laisse aller les choses conformément aux lois établies par lui de toute éternité, le moment sera venu, quand le refroidissement de la terre ne permettra plus qu'elle soit habitable; car, c'est là ce qu'il ne faut pas perdre de vue, — le refroidissement de la terre ne peut pas plus s'arrêter que son mouvement rotatoire autour du soleil.

Quelle est la conséquence naturelle de ce refroidissement? Une condensation progressive et par conséquent, en vertu de la loi de la gravitation, un rapprochement incessant du soleil.

Je m'arrête... car je veux, lecteur, que tu contemples avec moi ce GRAND SPECTACLE de ces

mondes vaporeux se condensant peu à peu, et se rapprochant ainsi du soleil en une immense spirale, jusqu'à ce que, par leur condensation progressive, ils en viennent à le toucher et à être absorbés dans ce dévorant foyer.

Jette avec moi un regard sur l'avenir. Quelques millions de siècles se sont passés. Mercure, Vénus, la Terre, ont été rayés du nombre des planètes. Le Soleil a tout absorbé. Mars est si près de lui qu'il est menacé d'une fin prochaine. Jupiter lui-même, déjà trop condensé, n'est plus habitable. Quel globe attire donc spécialement notre attention? C'est ce Saturne, naguère si vaporeux, qui s'est condensé à son tour; qui a vu plusieurs races d'animaux se succéder; et qui jouit maintenant de cet admirable privilége, de servir de résidence à une Créature Assez Intelligente, pour rendre un digne hommage à son Dieu, à la vue des merveilles qu'il place chaque jour sous son regard.

# VIII

## DE L'ASSIMILATION.

## VIII

### DE L'ASSIMILATION.

Si ce petit ouvrage tombe par hasard sous les yeux de quelque savant, il trouvera peut-être bien ridicule de ma part de présenter au public, sous la forme de tableaux grandioses, un tissu d'absurdités et d'erreurs; mais j'ai prévenu le lecteur que, le regardant comme mon ami, je me croyais autorisé, en lui donnant ce titre, à faire passer devant lui les rêves de mon imagination, quitte à ce qu'il les considérât comme d'amusants intermèdes, parsemés dans un ouvrage qu'il pourrait, sans cela, trouver trop sérieux.

Je lui ai promis de l'entretenir, après la gravitation, d'une autre grande Loi dont il voit chaque jour les admirables effets sous ses yeux,

et dont cependant je n'ai jamais entendu parler à personne; dont je ne crois même pas qu'aucun écrivain se soit jamais occupé, pour en déduire les conséquences probables. Je veux parler de la loi d'ASSIMILATION.

Rien ne se perd dans la nature.

Tout s'y transforme.

Ce mouvement de transformation est incessant.

L'air atmosphérique qui pénètre dans les poumons de l'homme et s'y change en gaz acide carbonique, peut être exhalé par lui et se perdre un moment dans l'air qui l'environne; mais bientôt, condensé de nouveau, il ira nourrir les plantes et les arbres et faire fructifier la terre.

Depuis la simple transformation des eaux salées de l'Océan en vapeurs, qui ne doivent pas tarder à se résoudre en une douce et rafraîchissante ondée; jusqu'à l'assimilation qu'éprouve le corps humain, en *retournant dans la poudre d'où il a été tiré*[1], quelle série de mutations diverses! Des volumes ne suffiraient pas à en supputer les principales.

[1] Genèse, III, 19.

Vois ce beau chêne qui a déjà vécu plusieurs siècles. De quelle admiration pour la Providence ne dois-tu pas être saisi, en pensant qu'il n'est pas une minute de son existence, où ses frères, morts auprès de lui, ne lui aient envoyé leurs effluves et qu'il ne les ait aspirées par tous ses pores. Vois son beau tronc; vois ses branches majestueuses; vois ses millions de feuilles. Ce sont des milliards de pores, par lesquels il hume les sucs que l'air et la terre lui envoient à l'envi; — et si je voulais parler de ce puissant et mystérieux agent de l'Eternel, qui peut, en quelques minutes, faire sortir l'herbe de la semence et la fleur du bouton à peine formé, — de l'électricité en un mot, — que de pages d'un palpitant intérêt pourrais-je écrire sur ce seul sujet des transformations, en admettant que j'eusse les connaissances requises pour traiter cette matière.

Je préfère, lecteur, t'abandonner aux profondes méditations qu'un si vaste sujet peut provoquer en toi. Quelle haute intelligence, te diras-tu sans doute, que celle du Créateur, qui, par ces mutations, ces assimilations incessantes, a pourvu au renouvellement de tous les corps

que renferme notre globe, aux siècles des siècles. — Qu'il est beau ce spectacle de la nature, toujours si majestueuse dans son ancienneté et si fraîche, si brillante dans sa renaissance de chaque instant. Des milliers d'années se passeront et cette jeunesse sera toujours la même.

Je t'ai dit, il est vrai, dans le précédent chapitre, qu'à réfléchir sur les conséquences nécessaires de la condensation et de la gravitation, toutes ces merveilles pourraient bien un jour être destinées à devenir la proie du soleil.

Je t'ai laissé, lecteur, dans un véritable état d'angoisse sur le sort réservé à ce pauvre globe, que peut-être tu croyais éternel; mais penses-tu, cher ami, que ce Dieu tout-puissant qui, en enrichissant la terre des dépouilles de la végétation, lui a donné une immense énergie pour produire de nouveaux jets, aurait semé l'espace de mondes destinés à être absorbés par ses soleils et assimilés à eux, sans avoir donné à ces soleils une égale énergie, pour rejeter à d'incommensurables distances ces mondes refondus et renouvelés dans leur sein et les envoyer se re-

froidir, en tournant quelques millions d'années dans l'espace?

Je n'ai certes pas l'absurde prétention d'expliquer ce que sont ces masses de comètes qui roulent sur nos têtes, quand tant de savants s'y perdent; mais puisque le titre de cette partie de mon ouvrage me permet de donner toute carrière à mon imagination, tu ne peux m'empêcher, quand je vois un de ces astres, avec un noyau lumineux qui traîne une queue vaporeuse après lui, de penser qu'un jour peut-être cet astre figurait, dans le voisinage de Mercure, sur la liste des planètes, et que, dévoré par le soleil, il en ait ensuite été rejeté. Certes, sa transformation est telle qu'il nous serait difficile de le reconnaître, d'autant plus que, comme dit Jocrisse, nous ne l'avions jamais vu. Cependant n'a-t-il pas à tes yeux, lecteur, des traits de parenté? Ce noyau de feu n'est-il pas semblable à celui que présentait autrefois notre terre? Cette vapeur lumineuse, à laquelle l'énergie qui a accompagné son expulsion du soleil et la rapidité de la course du noyau qui l'a entraînée, ont donné la forme d'une queue, n'est-elle pas des-

tinée, par la force de gravitation, à s'enrouler autour de son noyau, et ne ressemblera-t-elle pas, dans quelques millions de siècles, à ce vaporeux Saturne, si bien connu de nos astronomes?

Cette vapeur, que l'ardent foyer par lequel elle vient de passer a rendu lumineuse, ne le deviendra-t-elle pas de moins en moins, à mesure qu'elle se refroidira et qu'elle se condensera dans l'espace; et ne finira-t-elle pas par perdre toute lumière propre, comme nos planètes?

Je te questionne là sur de grands mystères. Ils ne sont pas plus grands toutefois que ceux qui s'accomplissent tous les jours sous nos yeux; que celui du petit gland produisant un chêne immense; et je n'y vois, pour ma part, qu'une preuve de plus du génie infini de ce Créateur, qui, en formant les mondes, leur a donné des lois qui, comme celle de l'ASSIMILATION, en assurent le perpétuel renouvellement d'ÉTERNITÉ EN ÉTERNITÉ.

# IX

## DE L'HOMME.

2***

## IX

### DE L'HOMME.

Dans l'extase où nous jette la contemplation de l'univers, ***quand nous appliquons à son examen les découvertes de la science***, nous nous sommes peut-être laissé entraîner bien loin.

Le Dr W. Whewell ne fait pas comme nous. Il impose silence à son enthousiasme, ou du moins il le réserve tout entier pour le chef-d'œuvre de la création; pour cet objet des ardues méditations du Créateur; pour l'HOMME, en un mot; pour cette créature si intelligente, que son regard embrasse l'univers et contemple à la fois le passé, le présent et l'avenir; pour cet être qui, SEUL, a mérité d'avoir pour résidence un palais choisi entre des millions de millions de demeures. Je n'en finirais pas du reste si, monté

à la hauteur du Dr Whewell, j'entreprenais de tracer le tableau de ses perfections.

Je me permettrai seulement de demander à ce cher docteur si elles sont bien à lui, ces perfections? si elles sont inhérentes en lui, ou, ce qui signifie la même chose, si tous les êtres qui lui sont semblables les possèdent? Chaque araignée fait sa toile... chaque abeille fait son miel... Est-ce que chaque homme calcule en naissant le retour des comètes?

Pour bien juger l'homme de la nature, essayons de le rapprocher des êtres qui l'entourent et d'établir une comparaison entre eux. Pour nous faciliter cette besogne, je t'engagerai, cher lecteur, à ouvrir avec moi un des plus intéressants ouvrages que tu aies peut-être jamais lus. La lecture m'en a paru si attachante, que tu me sauras gré, je le crois, de ma proposition. Je veux parler de l'ouvrage dernièrement publié par un de nos plus spirituels et de nos plus célèbres écrivains, M. J. Michelet, sous le titre de *l'Insecte.*

C'est une traîtrise de ma part, direz-vous, d'invoquer le témoignage d'un homme qui est

tellement enthousiaste de ces merveilleux petits êtres, qu'il ne saurait lui rester d'admiration en réserve pour le véritable chef-d'œuvre de la création.

Il y a peut-être quelque chose de vrai dans ce reproche ; mais nous ne parlerons pas des brillantes couleurs de l'un, de la forme élégante de l'autre, de la légèreté avec laquelle il s'élève dans les airs ; nous mettrons de côté tous ces infiniments petits qui échapperaient à notre observation, même avec les meilleurs instruments. Nous ne prendrons, si vous le voulez, que ces humbles êtres, que le pied de l'homme écrase avec mépris, et nous les jugerons à leurs œuvres.

Cette pauvre araignée me présente une toile composée de fils bien ténus. Pourrais-tu m'en offrir d'aussi fins, habile tisseur ?

Tu essayes, mais... un instant... je ne parle pas de ce gros fil qui compose sa toile ; je parle des quatre mille brins dont chacun de ces fils si minces est composé[1]... Qu'as-tu à m'offrir qui en approche ?

[1] L'*Insecte*, par J. Michelet, 4e édit., page 207.

Peut-être comme constructeur, serais-tu plus heureux ? Quelle est cette cité où je découvre des galeries, des salles innombrables? — Ce palais s'enfonce dans les profondeurs de la terre. — Qui en comptera les étages? On me dit qu'il y en a... huit cents!!! Tes Thèbes, tes Ninive sont donc peu de chose en comparaison... Babylone ou Babel elles-mêmes soutiendraient-elles le rapprochement[1]?

Peut-être sommes-nous trop exigeants. Qu'en dis-tu, lecteur? Voici une abeille qui nous présente son doux rayon... un ver à soie qui nous offre son brillant cocon. Si nous demandions à l'homme de nous apporter aussi quelque chose de sa création. —Une petite feuille... quoi que ce soit enfin... Que vois-je? du sucre, des étoffes, une nacelle. Tu ne nous as pas compris ; — tu nous présentes des imitations ou des transformations. — Pour faire ce sucre tu détruis une plante. —Est-ce que la rose dont l'abeille a extrait le suc a moins d'éclat ou de parfum? Pour faire cette nacelle tu as coupé un arbre de la forêt;

[1] L'*Insecte*, par J. Michelet, 4e édit., page xx.

mais j'aimais mieux son splendide ombrage que ton œuvre mesquine; — c'est, je te le répète, ton œuvre propre, ta création que je te demande.

Tu ne saisis pas mes paroles; tu me regardes d'un air hébété ... C'est, dites-vous, qu'il ne parle pas ma langue..., mais ces insectes qu'il méprise, ont-ils besoin d'apprendre des langues pour se comprendre? La fourmi, qui a besoin d'aide, s'informe-t-elle si sa voisine est Anglaise ou Allemande, pour l'appeler à son secours dans son propre langage?

Je le vois..., l'homme est né misérable et nu; exposé à toute sorte de dangers; en proie à mille besoins; et si le Maître qui l'a créé lui refusait cette étincelle émanée de l'Esprit divin, qui seule peut faire son génie et sa force, ce serait la plus à plaindre de toutes les créatures.

Qu'il ne se glorifie donc pas, mais qu'il remercie son Dieu de sa bonté, et sache mériter, par l'ardeur de sa gratitude, que ces précieux dons lui soient augmentés et que son nom devienne célèbre parmi ses frères.

# X

## A L'ŒUVRE ON CONNAIT L'ARTISAN.

## X

### A L'ŒUVRE ON CONNAIT L'ARTISAN.

Je ne sais, cher lecteur, si ce que je t'ai dit de quelques-unes des remarquables observations du docteur W. Whewell t'a engagé à lire son ouvrage. Si c'était le cas, j'aimerais savoir quelle impression il en est résulté pour toi.

Ton intelligence a grandi sans doute. Tu as acquis une variété de connaissances que tu ne possédais pas auparavant.

Mais ton âme, qui est infiniment plus précieuse aux yeux de ton Maître que ne l'est ton intelligence, a-t-elle également grandi? S'est-elle élevée au-dessus de la création et a-t-elle puisé dans la lecture de cet ouvrage de hautes aspirations?

Tu ne réponds pas... Quoi! tu viens d'admirer sans doute, avec cet éminent écrivain, toute

l'étendue, toutes les merveilles de la création, et tu restes muet..., ton cœur ne te dit rien!... C'est ce que je redoutais. Il t'a parlé du Créateur, mais il ne t'a pas appris à apprécier, d'après ses œuvres, sa puissance et sa grandeur.

Le docteur Whewell, dis-tu, doit être un homme éminemment religieux. Loin de moi la pensée de le nier.

Il nous entretient à chaque page, ajoutes-tu, du Dieu qui a créé le monde; de ses soins incessants pour la créature et du prix qu'elle a à ses yeux, puisqu'il a donné son Fils pour la sauver.

C'est très vrai; ce n'est pas un de ces philosophes du dernier siècle, qui, tout en croyant en Dieu, le reniaient dans leurs ouvrages et prêchaient l'athéisme.

Je dis *en croyant en Dieu*, parce que cette croyance a été si profondément implantée dans la conscience de tous les hommes, qu'elle existe chez tous les peuples, fussent-ils presque à l'état de nature.

Celui qui serait athée de bonne foi serait un monstre dans la création. L'orgueil des philo-

sophes répugnant à l'idée de reconnaître un maître absolu, ils se sont battu les flancs pour trouver des arguments propres à détruire cette croyance.

Pour expliquer la création, ils ont inventé des systèmes comme celui des *atomes crochus;* ou se sont servis de mots vides de sens comme celui de *hasard;* mais ils ne croyaient pas à ce qu'ils écrivaient. Si vous les eussiez mis dans un navire ballotté par la tempête et prêt à périr, vous les auriez vus comme les autres invoquer le secours de Dieu.

Le *sentiment* de l'existence de l'Etre suprême est, comme je l'ai dit, au fond de tous les cœurs, et l'erreur n'est que dans la *manifestation* de ce sentiment.

Le sauvage, qui croit aux deux Esprits, croit réellement en Dieu; car, observez-le, l'esprit du bien est toujours dans sa pensée plus puissant que l'esprit du mal. Il prie l'esprit du bien de le protéger contre l'esprit du mal.

Les païens, qui aux yeux de la multitude adoraient plusieurs dieux, pouvaient parfaitement au fond de l'âme croire en un seul Dieu. Ces

dieux secondaires étaient des figures poétiques, pour exprimer, pour dépeindre les passions qui les tiraient de droite et de gauche et les influençaient diversement. Ils invoquaient Mars comme ils auraient fait appel à leur propre courage; mais le Dieu, le vrai Dieu, c'était le maître de tous les autres, qu'il s'appelât Jupiter, ou qu'il s'appelât Destin. En lui seul était le recours dans les grandes occasions. Les autres ne formaient que cette armée des cieux, que nous retrouvons malheureusement parmi des chrétiens d'une autre communion.

Ces chrétiens-là, ils croient aussi en Dieu; mais ils s'en font une idée trop solennelle, si je puis m'exprimer ainsi. — Ils n'osent pas aller directement à lui; ils s'adressent à cette armée des cieux, à ces prétendus saints, à ces intermédiaires, dont notre bienheureuse Réformation a renversé les autels; ayant compris que l'Eternel, en nous interdisant les images taillées, connaissait la faiblesse de l'homme, dont l'esprit tend toujours à transporter l'adoration du Créateur sur l'image qu'il en a faite de ses propres mains. C'est cette tendance qui constitue l'idolâtrie.

Les sectateurs de Confucius croient en un seul Dieu, tout-puissant, éternel; mais ils en ont recherché la manifestation sur la terre. Ils ont remarqué que le Soleil donnait la vie à toute la nature; que tous les corps, que tous les êtres qui en étaient privés, s'étiolaient, dépérissaient. Ils ont pris cette manifestation de la puissance de Dieu pour Dieu lui-même. — Pour le monde ils sont idolâtres. Il ne nous appartient pas de dire s'ils le sont aussi pour l'Eternel.

Quoi qu'il en soit à cet égard, notre conscience nous dit qu'il est une autre idolâtrie bien plus condamnable. C'est celle de prétendus chrétiens, qui ne connaissent d'autres divinités que leurs passions. L'or, les honneurs, les plaisirs, tels sont leurs dieux. Complétement subjugués par leur empire, entièrement adonnés à la poursuite de ces faux biens, jours après jours, années après années se succèdent, sans que jamais une de leurs pensées ne s'élève à leur Créateur. Attachées à la terre, leurs âmes sont menacées de n'avoir jamais d'autre domaine que la terre. Ce n'est pas à ces chrétiens, qui ne le

sont que de nom, que nous pouvons nous adresser. Ils ne nous liront certes pas. — Nous ne pouvons que prier le Seigneur d'ouvrir leurs yeux, de changer leurs cœurs, en lui répétant chaque jour avec plus d'ardeur que nous ne le faisons communément : *Que ton règne vienne!*

Parmi ceux sous les yeux desquels notre livre pourra tomber, ceux qui ne repoussent pas les enseignements de la Parole, qui recherchent même ce qu'on peut appeler de bonnes lectures, il en est malheureusement un grand nombre qui font de la religion une étude, qui admirent ses préceptes, mais qui ne songent point à les faire entrer dans leur vie de chaque jour. Ils s'occupent des choses d'en haut à des heures données et comme par convenances mondaines. Ils s'avancent vers l'instant fatal de la séparation de leur âme et de leur corps, en marchant avec leur Dieu à côté d'eux et non en eux, et cela..., faute de le *bien* connaître.

Il me serait pénible d'affliger un écrivain distingué, dont les intentions ont pu être excellentes ; mais mon devoir est de déclarer que, pour de telles personnes, la lecture d'ouvrages comme

celui du docteur W. Whewell, est extrêmement dangereuse.

Au lieu de chercher, par l'étude des merveilles de la nature, à pénétrer l'esprit de ses lecteurs de la grandeur du Créateur, on dirait qu'il ne cherche qu'à l'amoindrir.

Quelle peinture nous fait-il de son Dieu ?

« Il est près de vous, dit-il à ceux qui l'écoutent ; vous le sentez ; mais s'il était obligé de partager son attention entre divers mondes habités comme le vôtre, que deviendraient ces soins de chaque jour ? où faudrait-il l'aller chercher quand vous auriez besoin de son aide ?

« Dans sa bonté pour vous, Dieu a envoyé son Fils sur la terre pour vous sauver ; mais s'il y eût eu plusieurs mondes habités par des pécheurs, auquel l'aurait-il envoyé ? lequel aurait été l'objet spécial de son amour ? »

*Lequel aurait été l'objet de son amour*, demandez-vous, mais qui vous dit que votre Dieu vous aime ?

Nous ferez-vous croire que vous ayez une haute idée de son amour et surtout de sa puis-

sance, quand vous nous présentez un ouvrage qui peut se résumer en ces mots :

« Dieu a pu en un instant créer l'Univers et semer l'espace de plusieurs millions de mondes. Il a pu y placer toutes sortes de productions, toutes sortes d'animaux, mais quand il s'est agi de former une aussi excellente créature que l'HOMME, ce ne pouvait plus être l'objet d'un simple acte de son génie créateur. Il a fallu les plus ardues méditations pour arriver à un si admirable résultat. Les siècles et les siècles des siècles n'étaient rien pour un tel travail. Il a fallu mille millions de siècles pour que ces méditations de l'Etre suprême aboutissent à quelque chose !

« Pendant mille millions de siècles, mille millions de mondes ont été privés de toute créature intelligente ! !

« Il y a à peine soixante, quatre-vingts ou cent siècles qu'enfin ce prodige a vu le jour, et ce prodige c'est toi..., toi qui es plus grand que toute la création ! ! ! »

Je m'arrête ; il me semble qu'un blasphème vient de sortir de ma bouche.

Fermons, fermons, cher lecteur, ce livre dangereux. — Viens avec moi; je veux t'enseigner à connaître le Dieu qui *d'un mot* a fait les cieux, les cieux des cieux et toute leur armée, — qui a dit *que la lumière soit et la lumière fut* [1], *qui a commandé et la chose a eu son être.*

Vois ces deux pécheurs agenouillés. Ils crient grâce, grâce; et telle est la distance qui les sépare, que mille siècles ne porteraient pas leurs paroles aux oreilles l'un de l'autre; — mais c'est à leur Dieu, à ton Dieu, qu'ils s'adressent tous deux.

*A* leurs *soupirs son oreille est tendue* [2]. Rapides comme la pensée, leurs prières sont arrivées des deux bouts de l'Univers aux oreilles de l'Eternel. — Une minute, une seconde a suffi. — La paix descend dans leur âme. — Ils ont été entendus.

Voilà le Dieu qui est réellement Dieu, dont la grandeur et la puissance sont infinies.

Tu peux sans honte t'humilier devant lui. — Prosterne-toi donc et rends hommage à l'Eternel.

Je t'ai parlé des merveilles de ses mains, et

[1] Genèse, I, 3. — [2] Ps. CXVI.

peut-être qu'à l'ouïe de mes paroles, ton imagination s'est exaltée.

J'en serais heureux. — Mais pour connaître Dieu, c'est surtout son Amour qu'il faut connaître. C'est cet amour qui dépasse tout ce que l'esprit peut concevoir ; c'est par suite de cet amour qu'il a donné mille fois sa vie, s'il y a eu mille mondes à sauver.

Oh ! quelle misérable créature je suis, pour oser parler des merveilles de cet Amour ; mais voilà... Celui qui a donné l'idée, donnera les moyens de l'accomplir.

Je te répète donc : « Viens, lecteur... que ta raison se taise... et que ton cœur seul écoute ! »

# DEUXIÈME PARTIE.

---

## VÉRITÉS.

# DEUXIÈME PARTIE

## DU MONDE SPIRITUEL

---

## I

### OBJET DE CETTE DEUXIÈME PARTIE.

Nous avons dit que l'Univers était composé de deux substances, qui se trouvaient constamment *accolées*, mais ne pouvaient jamais être *identifiées;* savoir : LA MATIÈRE et L'ESPRIT.

Nous avons cherché, dans notre première partie, à démontrer la puissance du Créateur par la grandeur des résultats, — nous ne disons pas probables, mais possibles, — des deux Lois principales qu'il a imposées à la Matière en for-

mant l'Univers. Ces lois, avons-nous dit, sont le Mouvement et l'Assimilation.

Notre deuxième partie traitera de l'ESPRIT, qui, quoique une émanation directe de la Divinité, a été soumis par elle à ces deux mêmes Lois, lors de la création de l'Univers. Nous entretiendrons surtout nos lecteurs de l'Amour, qui est la manifestation, vis-à-vis de la créature, de cet Esprit de Vie.

# II

# DE L'ESPRIT.

## II

### DE L'ESPRIT.

*Dieu est Esprit*[1]. *C'est par lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être*[2]. *La Parole était au commencement*[3]. *La Parole était avec Dieu et cette Parole était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans elle. C'est en elle qu'était la Vie.*

Telles sont les expressions par lesquelles l'Écriture nous explique le mystère de la Création. Je ne parle pas ici de cette création que Moïse nous peint en termes si pittoresques, au commencement de la Genèse, et qu'il a divisée par *jours*, comme s'il voulait imprimer à l'homme l'idée que, créature d'un jour, il ne ferait que passer sur cette terre, comme l'éphémère, qui, né le matin, le soir n'est déjà plus.

[1] Jean IV, 24. — [2] Act. XVII, 28. — [3] Jean I.

C'est au moment d'apporter au peuple juif les tables de la Loi, que Moïse, inspiré de l'Éternel, juge nécessaire de lui rappeler son originè; de lui expliquer, — comment Dieu ayant créé l'homme et l'ayant mis en possession de la terre, avait eu le droit de mettre des conditions à cette possession; — comment ayant violé cette loi, et l'alliance entre le Créateur et la créature étant ainsi rompue, l'homme avait dû porter la peine de sa transgression; — comment toutefois, dans sa bonté, Dieu n'avait cessé de lui tendre la main, de le presser de renouveler son alliance avec lui; — comment il lui avait dit : « Si tu persistes à t'éloigner de moi, tu périras; mais si tu t'humilies et te repens, mes bras te seront ouverts et tu trouveras le repos et la paix. »

En traçant ainsi l'histoire du premier âge, Moïse ne faisait que préluder, pour l'instruction des hommes à venir, à ces récits de transgressions sans cesse renouvelées et sans cesse pardonnées, qui remplissent les pages de l'Ancien Testament. L'étude de ces récits suffit à nous en démontrer le *but providentiel*.

Quant au récit figuratif de la création, ce n'était peut-être que celui de la millième transformation de notre globe. Ce n'est donc pas de cet incident presque insignifiant dans l'histoire de l'Univers, que nous nous occupons en ce moment. Nous voulons parler de la Création première qui se perd dans la nuit des temps, de la Création de ces mondes presque aussi anciens que leur Créateur.

Dieu en effet étant ***Esprit de Vie***, n'a pas pu exister sans communiquer sa ***Vie*** à tout ce qui l'entourait ; et l'Univers peut être considéré ainsi comme ayant, à très peu de chose près, existé, de même que lui, de toute Eternité. C'est également de toute éternité qu'il lui a imposé, tant comme monde matériel que comme monde spirituel, ces deux grandes lois du Mouvement et de l'Assimilation, au moyen desquelles les Mondes, comme je l'ai expliqué dans ma première partie, se renouvellent à l'infini.

Il y a donc eu de toute éternité ***Vie***, c'est-à-dire Mouvement et Assimilation appliqués à l'Esprit, laquelle Vie de l'Esprit n'aura non plus point de fin.

Faut-il encore des chiffres pour donner plus de précision à cette pensée?

Tu as vu, lecteur, qu'un million de siècles pouvait être nécessaire au renouvellement de la Terre et à l'immense parcours qu'il exige dans l'espace. Suppose maintenant que la création racontée par Moïse soit la millionième transformation de notre globe. — Voilà certes des chiffres qui donnent une idée d'éternité. Tu peux du reste les modifier à ta fantaisie s'ils ne sont pas suffisants pour la représenter à tes yeux. Maintenant penses-tu que pendant ces milliards de siècles, l'esprit de Dieu ait pu rester sans se manifester, c'est-à-dire complétement inerte?

Tu as sans doute reconnu que l'homme était *par lui-même* une des plus faibles et des plus misérables créatures; mais qu'une simple étincelle de l'Esprit Divin pouvait l'élever infiniment au-dessus de toutes les autres.

Le docteur Whewell veut te faire croire que la première de ces manifestations de l'Esprit de Dieu a eu lieu il y a vingt siècles et qu'avant cette époque, il n'en était pas émané une seule étincelle depuis la création de l'Univers.

Quant à moi, je crois, au contraire, qu'elle doit remonter à des milliards de siècles, parce que je ne comprends pas Dieu Esprit, Dieu Vie, vivant de toute éternité et laissant cette exubérance de Vie *inactive*, *inerte*, pendant des milliards de siècles. La *Vie* par excellence n'aurait-elle été que la *Mort* pendant tout ce laps de temps?

C'est à toi, lecteur, à juger entre nous deux. Il me semble que la question est suffisamment éclaircie.

# III

## DE L'AMOUR.

## III

### DE L'AMOUR.

L'homme créé, son premier besoin a été d'être aimé; celui d'aimer n'en a été que la conséquence.

Nous avons vu combien l'homme naît faible, et à combien de dangers de diverse nature il serait exposé, si la Providence n'y avait pourvu, en entourant son berceau des soins maternels.

L'amour de sa mère est pendant plusieurs années son principal bouclier. C'est elle qui dirige ses premiers pas. — C'est elle qui le veille dans la maladie; c'est surtout elle qui prie pour sa conservation, quand le péril s'accroît, quand la mort semble s'approcher de lui. Il ne suffirait pas cependant d'éloigner de lui par ses soins dévoués, par ses ardentes prières,

les dangers matériels qui menacent son enfance. L'homme est destiné à d'autres luttes, celles d'une créature intelligente, appelée à se créer dans le monde une position en harmonie, souvent même supérieure à celle dans laquelle il est né. Il faut y pourvoir par une éducation appropriée à la vocation qu'il pourra embrasser. S'il est admis que ces soins sont plus spécialement du domaine de son père, on ne saurait nier que pour le fortifier contre les tentations qui vont l'assaillir à chaque pas, contre les séductions de ce monde où il doit entrer, il faut déposer de bonne heure dans son cœur les germes des sentiments religieux, qui seront son plus puissant soutien. Il faut lui apprendre à recourir par la prière à celui de qui seul procède la force, qui seul peut le mettre à l'abri du danger.

Or, quand vous rencontrez sur votre route un de ces hommes assez forts, par la foi, pour résister à l'entraînement de l'exemple, soyez presque certain qu'il le doit à la sollicitude avec laquelle sa mère lui en a inculqué les principes.

Ce que l'amour d'une mère a commencé, l'amour d'une épouse le continue. Elle soutient l'homme dans les épreuves de tout genre, qu'elle supporte généralement avec plus de courage que lui. Si au contraire tout lui réussit, son amour double ses joies.

On dirait cependant à voir ces époux, dont la brillante position, dont la superbe fortune, font l'envie de tout le monde, qu'ils ne sentent pas le prix des faveurs dont ils ont été comblés. Mais c'est qu'il est dans leurs cœurs une place vide. — Que leur importent ces biens, s'ils doivent après eux passer à des étrangers? — Un jour cependant, après bien des années d'attente, la femme vient en rougissant dire confidentiellement à celui qu'elle aime, qu'elle a l'espoir d'être mère...

Oh! comme tout à coup cette vie si terne prend de l'animation, de l'intérêt. Des enfants à aimer, des enfants qui nous souriront et nous aimeront à leur tour! Voilà un but!... A moi la lutte, à moi les efforts incessants. Ils auront un objet maintenant!

Mais à quoi sert de prolonger ce tableau?

Qui n'a connu cette vie sans charmes, sans attraits, tant que le cœur restait froid et sans affection; mais que l'amour y pénètre et la voilà illuminée de mille feux. — Cette union de deux cœurs c'est le souverain bonheur! se dit-on. Que quelques années se passent cependant sans qu'aucun gage de cette réciproque affection vienne la cimenter, et voilà de nouveau deux existences décolorées, jusqu'à ce que la Providence, en leur accordant des enfants, satisfasse à ce besoin d'amour qui est en elles.

Ah! oui, oui, nous sommes faits pour aimer; c'est un besoin de notre nature. Sans affection il n'est pas de bonheur sur la terre.

Qu'est-ce cependant qu'une véritable affection? Comment se montre-t-elle? Il n'y a qu'une manifestation vraie. C'est le dévouement. L'amour dévoué, l'amour désintéressé est le seul amour véritable. Pas d'amour parfait sans dévouement absolu. Or, je vous le demande, sur cette terre d'égoïsme incarné, peut-il exister un amour complétement dépourvu de tout sentiment personnel, où le *moi*, l'incessant *moi* n'ait jamais rien eu à voir?

De loin en loin vous m'en citerez quelques exemples; mais ils sont si rares que l'exception fait ressortir combien la règle est générale.

Vous me parlez d'un jeune homme qui est amoureux, dites-vous, à en perdre la raison.

Que demain la petite vérole vienne défigurer l'objet de sa flamme, et vous me direz des nouvelles de cet amour.

« Ah! ce n'est pas pour sa figure qu'il aime cette jeune personne. »

Je comprends; c'est sa taille ravissante, sa tournure distinguée, son air de noblesse, qui l'ont séduit. S'il apprenait tout à coup qu'elle vient de faire une chute affreuse; qu'elle sera boiteuse, obligée même pour la vie d'user de béquilles, le désenchantement viendrait bien vite.

« Ce serait certainement, dites-vous, un grand malheur; mais comme c'est de son esprit, de son agréable conversation qu'il a été ravi, il n'y a pas de risque qu'il change de manière de voir. »

Vous voulez dire que ce n'est pas probable, à moins qu'un accident ne la rendant subitement sourde, il ne faille faire ses adieux à

toutes ces charmantes saillies, à tous ces traits d'esprit, quelquefois un peu mordants, dont elle parsemait jusqu'à ses causeries intimes.

Pour le moment, il est vrai, elle a tout pour elle, beauté, esprit, position, fortune. Si le jeune homme l'obtient, on ne sera pas fondé à dire que ce sont les beaux yeux de la cassette paternelle qui l'ont tenté; comme ce n'est, hélas! malgré de belles phrases et de belles protestations d'amour, que trop souvent le cas.—C'est donc bien ici, réellement, une affaire d'amour et même d'amour réciproque. Il n'y a qu'une chose fâcheuse... c'est l'opposition de ce père, qui ne trouve pas la situation du jeune homme en harmonie avec celle de sa fille.

« Oh il l'aime si éperdument qu'il est décidé à briser tous les obstacles... dût-il l'enlever. »

Voilà donc cet amour si vrai, qu'il va jusqu'au délire.!...

Comme il est désintéressé!—Comme il songe peu à lui. — Il est prêt à se dévouer sans doute, mais que demande-t-il en retour à la personne aimée?... Une bagatelle... le sacrifice de sa réputation... de son honneur!...

Oh! hommes, voilà bien votre amour!...

Vous voulez bien admettre, dites-vous, qu'il est rare que l'amour des hommes ne soit pas personnel; mais, du moins, l'amour maternel est pur, dévoué. C'est la véritable image de l'amour divin descendu sur la terre.

Vous ne pourriez pas élever l'amour maternel plus haut que je ne l'élève dans ma pensée.

L'amant cesse d'aimer parce que celle qu'il aime perd sa santé, sa beauté, sa fortune. Autant de raisons pour que la mère se dévoue plus complétement à sa fille. Plus l'enfant sera maladive, plus elle sera calomniée, abandonnée de tous, plus le cœur de sa mère cherchera à l'indemniser, par son amour, par son dévouement, de tout ce qu'elle a perdu. Elle s'oubliera entièrement pour elle. — Je le concède... Mais c'est à une condition toutefois... et cette condition, c'est que l'enfant réponde à cet amour si entier, si désintéressé, par un peu d'amour; que cette mère, dans le cœur de laquelle Dieu a mis dans sa sagesse un immense besoin d'aimer, trouve dans l'objet de son amour

un cœur qui réponde au sien, qui soit reconnaissant de ses soins.

Qu'elle ait l'intime conviction que jamais sa fille ne répondra à son affection... qu'elle lui inspire un éloignement involontaire... et elle cessera de l'aimer, de se dévouer à elle. Ainsi l'amour de la mère elle-même n'est pas exempt de toute personnalité.—Elle aime pour être aimée.

S'il en est autrement, quand une mère chrétienne se voit enlever, par la maladie, un enfant d'un âge encore assez tendre pour être certaine qu'il ne l'a quittée que pour aller au ciel, pourquoi se désole-t-elle comme elle le fait, si ce n'est, parce qu'elle l'aimait pour elle-même, pour ses caresses si douces à son cœur, pour ces espérances qu'elle formait déjà d'un avenir dont elle serait flattée, dont la gloire rejaillirait sur elle? Quoi! plus d'épreuves... plus de souffrances pour l'enfant que tu aimais!... Bien loin de là... des joies inénarrables, dépassant tout ce que jamais la terre lui eût offert, quelque prodigue qu'elle eût pu être à son égard..., et tu pleures... et tu te désespères! — Ah! je le vois bien, dans cet amour en

apparence si ardent, si dévoué, il y avait une part d'égoïsme.

Vous me direz qu'il est des mères dont la foi est assez profonde pour arrêter toute larme, et pour bénir jusqu'à la main qui vient de les frapper.

Je serais indigne d'être père si je le niais, moi à qui une mère cruellement éprouvée écrivait : « Dieu m'a donné une grande gloire... la gloire d'avoir mis au monde un des anges qui sont dans son Ciel. Il est là devant nos yeux, à mon mari et à moi. Il nous semble que Dieu nous dise : « Venez à moi... ce sera venir à lui. »

Mais combien de ces femmes, combien de mères comme celle-là trouve-t-on sur sa route? N'est-ce pas encore là l'exception qui confirme la règle?

La règle... qui est au fond de nos cœurs et qui nous crie : « Si tu veux un amour dévoué, un amour sans bornes, un amour qui pardonne non pas soixante-dix fois sept fois, mais toujours, oh! regarde en haut et cherche à la VRAIE SOURCE DE L'AMOUR. »

# IV

## DIEU EST AMOUR.

IV

## DIEU EST AMOUR.

DIEU est AMOUR [1]

Qu'est-ce que l'amour? C'est l'essence de la Divinité. Là où se trouve l'amour parfait, l'amour sans bornes, la vraie Vie, c'est-à-dire la vie d'amour, on peut dire, là est Dieu.

Répétons-le donc, — de même que Dieu est Esprit, de même que Dieu est Vie, Dieu est Amour.

Quand Dieu se manifeste, c'est l'Amour qui se manifeste.

Dieu et Amour sont donc synonymes. Ces deux mots peuvent s'employer l'un pour l'autre.

Dieu nous aime et ne peut faire autrement, car l'Amour ne peut pas ne pas aimer.

[1] Jean IV, 8.

L'Ecriture elle-même., m'observera-t-on, parle de la colère du Tout-Puissant.

La colère de Dieu est une figure employée par les écrivains sacrés, pour se mettre à la portée d'hommes trop bornés pour comprendre que ces châtiments, dont parlent les saints Livres, sont une plus grande preuve de l'amour de Dieu que ses plus signalées faveurs.

En effet, quel est l'unique but que se propose la Providence à l'égard de la créature? C'est de la ramener à elle quand elle s'en éloigne.

L'Etérnel gémit quand il voit l'homme ne pas comprendre que le bonheur, le seul vrai bonheur, est d'être près de son Dieu; d'être inondé des trésors de son Amour, et d'arriver ainsi à cette Vie Eternelle, où il sera reçu dans son sein et ne fera plus qu'Un avec Lui.

Lors donc que cette pauvre créature s'éloigne de son Sauveur, pour s'attacher à la terre et à ses faux biens, il pleure sur un tel égarement; — il cherche tous les moyens possibles de le rappeler à lui. Si ses bienfaits n'y ont pas réussi, il le frappe, et cependant songez à ce qu'il lui en coûte! L'Amour lui-même frappant sa créature!

Oh! mères, qui êtes pénétrées de la vérité de cet adage : « Qui aime bien châtie bien, » si, pour ramener votre enfant dans la bonne voie, vous avez été forcées de le punir sévèrement, vous savez que de larmes secrètes il vous en a coûté. Si on venait vous dire qu'il est indigne à une mère d'assouvir ainsi sa colère sur son enfant, votre cœur se révolterait à la pensée qu'on ait pu prendre pour de la colère une détermination qui vous a arraché tant de pleurs. Eh bien, apprenez par votre exemple à connaître ce qu'est la colère de Dieu, qui *ne châtie que ceux qu'il aime.*

Ces malheureux perdus de vices, que l'Eternel n'espère plus ramener à lui par aucuns moyens, il ne les châtie plus. Ils jouissent en paix de leurs richesses mal acquises, de leurs honneurs obtenus en écrasant sans pitié leurs rivaux. Ils sont les heureux du monde, et parce que Dieu, à bout pour eux d'espérance de conversion, ne prend plus la peine de les punir, vous, hommes insensés, vous dites qu'il n'y a pas de justice dans le ciel, que le méchant prospère pendant que le juste est accablé de maux.

Vous ne comprenez pas que c'est parce que Dieu aime ce juste, qui n'est pas encore suffisamment juste, qu'il le frappe et que plus il est frappé, plus il se rapproche de son Maître par la prière, ne fût-ce que pour le supplier de lui épargner ses douleurs. — Il s'établit ainsi des rapports de plus en plus intimes entre le Créateur et la créature, jusqu'à ce que celle-ci sentant bien, que ses épreuves lui sont envoyées par son Dieu, dans son Amour, en arrive à bénir la main qui le frappe; et se détachant alors par degrés de cette terre de misère, son âme se trouve enfin préparée à entrer dans le Ciel, et à y contempler l'immensité de cet Amour qu'elle y verra sans voile et dépouillé de ce formidable entourage que les aveugles de la terre appelaient la *colère* du Très-Haut.

# V

## DES PREUVES

### QUE DIEU NOUS DONNE DE SON AMOUR.

## V

### DES PREUVES QUE DIEU NOUS DONNE DE SON AMOUR.

L'amour de Dieu se manifeste de deux manières; par des preuves visibles ou matérielles, et par des preuves invisibles ou spirituelles.

La première preuve visible a été la création de l'Univers et l'établissement des lois admirables qui le régissent. Nous nous sommes étendu, dans notre première partie, sur la grandeur de ces lois, par lesquelles l'Eternel a pourvu au renouvellement des mondes d'éternité en éternité.

Occupé maintenant de l'*Esprit*, nous passerons à la formation de l'HOMME, comme la créature la plus intelligente que l'Univers renferme.

Quelques philosophes nous diront que, si, au lieu de faire l'homme pécheur, Dieu l'avait créé parfait, ce serait alors qu'on pourrait vrai-

ment dire que sa formation était une *œuvre d'amour*.

Cette objection provient d'un défaut complet de réflexion. DIEU SEUL est PARFAIT. — Créer un homme parfait n'eût été que diviser sa propre essence ; créer un autre Dieu égal à lui ; car il n'y a pas de degrés dans la perfection.

Ce Dieu en eût créé d'autres à son tour, et tous n'eussent été que des parties de l'Etre suprême primitif, formant un tout avec lui, car *Perfection* implique *Unité*.

Les partisans de la Doctrine du Panthéisme auraient bien voulu faire admettre quelque chose de semblable ; mais pour que la nature fût l'essence de Dieu elle-même, il faudrait qu'elle fût parfaite. Or, nous savons que l'homme qui en fait partie n'est nullement parfait. — Ce ne saurait donc être une portion de l'Etre suprême ; c'est évidemment une *création*, et la doctrine précitée n'est pas soutenable.

Si Dieu n'a pas fait l'homme *parfait*, en revanche il l'a fait *libre*, et c'est là le cachet par lequel il l'a distingué de toutes les autres créatures.

Les animaux ne connaissent pas le progrès. — L'abeille est forcée de faire son miel de telle ou telle manière, et dans mille ans, dans mille siècles, elle le fera toujours de même, ni mieux ni plus mal.

En soumettant à l'homme toutes les autres créatures, Dieu, dans sa prédilection pour lui, lui a dit : « Toi, tu agiras comme tu voudras. — A la Matière dont je t'ai tiré, je joindrai une étincelle de Vie émanée de ma propre Essence. Elle te portera à rechercher le progrès en tout, et à revenir à cette perfection qui était son essence primitive. Mais si tu laisses la matière, qui est accolée à ton esprit, prendre trop d'empire sur toi ; si tu t'attaches à la Terre qui est Matière, plutôt qu'au Créateur d'où émane ton Esprit, mon Amour pour toi ne sera plus le même. — Je te délaisserai à mon tour et prends garde ! Quand le moment de la mort sera arrivé pour toi, la liberté te sera ravie. — La matière et l'esprit dont tu étais formé se sépareront, et ton sort sera décidé, suivant les dispositions dans lesquelles tu te trouveras à l'instant fatal. »

Maintenant Dieu punit-il matériellement et

dès ce monde l'homme qui s'éloigne de lui; comme nous pourrions croire que c'est le cas, en lisant l'histoire du peuple juif?

Nous rappellerons à ce sujet ce que nous avons dit au sujet des épreuves par lesquelles l'Eternel cherche, dans son amour, à ramener ceux qui s'égarent; mais nous voyons également dans l'Ecriture que, quoique les nations marchassent dans leurs mauvaises voies, ***il ne cessait*** [1] ***de leur donner des témoignages de sa bonté en leur faisant du bien, en leur envoyant les pluies du ciel et les saisons fertiles, en leur donnant la nourriture avec abondance, et en remplissant leurs cœurs de joie.***

Quels volumes n'écrirait-on pas, si on voulait détailler tous les bienfaits de la Providence à l'égard de la créature, toutes les merveilles qu'elle déploie à ses yeux après l'avoir pourvue des facultés nécessaires pour en jouir pleinement, et toutes les marques d'affection directes ou indirectes dont elle l'entoure.

Dieu était le maître. Il pouvait soumettre l'homme à sa volonté, à ses caprices même, et

[1] Actes XIV, 17.

il le fait libre. Il espère, à force de marques de sa générosité, éveiller en lui des sentiments de reconnaissance qui serviront à les rapprocher ; et bien souvent, hélas ! plus l'homme se trouve admirablement doué, plus il est comblé des biens de la fortune, de l'intelligence, plus son orgueil s'accroît, plus il oublie son Bienfaiteur.

Il voit la terre lui prodiguer ses fruits, et ne pense plus à Celui de qui lui viennent toutes ces richesses.

Dans son ardeur à épuiser la coupe des jouissances, il en vient jusqu'à méconnaître le Créateur d'où elles dérivent.

Heureusement, ce Créateur n'abandonne pas cette créature ingrate. Après l'avoir comblée de ses biens visibles, il se montre plus prodigue encore à son égard des invisibles.

Le plus grand des malheurs qui puissent arriver à l'homme étant de s'éloigner de son Dieu, ce Dieu, en le créant, a placé au fond de son cœur une Voix qui l'avertit que Dieu le voit, qu'il le jugera selon ce qu'il aura fait, et qui lui indique tout ce qui est bien et tout ce qui est mal, tout ce qui le rapproche de son

Créateur, comme tout ce qui l'en éloigne.

La *Conscience* est un guide infaillible qui ne nous trompe jamais, tant que nous consentons à l'écouter et à nous laisser conduire par elle ; mais si, importunés de ses avertissements, nous refusons de l'entendre, à force de repousser ses avis, d'étouffer sa voix, nous finissons par la paralyser, par la tuer complétement.

C'est ce que firent les premiers hommes, dont la perversité arriva à un tel excès que l'Eternel résolut de les détruire par le Déluge, en n'exceptant qu'une famille qui lui était restée fidèle.

Parmi les descendants de cette famille, il y en eut qui continuèrent à écouter cette voix intérieure, qui leur parlait de Dieu, de son amour, de sa justice; mais, malheureusement, le plus grand nombre, sans précisément retomber dans cette monstrueuse dépravation qui infestait le genre humain avant le Déluge, n'en abandonna pas moins le culte du vrai Dieu, pour s'attacher à celui des idoles, ouvrages de leurs mains.

L'Eternel, voyant alors que la conscience,

bonne pour avertir l'homme de ce qui était bien ou mal, n'était pas un guide suffisant pour le ramener dans la bonne voie, une fois entré dans la mauvaise, se décida à se choisir, entre toutes les nations de la terre, un Peuple, qui, spécialement instruit et conduit par lui, transmettrait aux générations futures le souvenir de son nom, de ses bienfaits et des ordonnances auxquelles il fallait se conformer pour continuer à être l'objet spécial de ses bontés.

La foi d'Abraham le fit désigner par son Maître, pour être le Père de ce Peuple, et Dieu contracta alliance avec lui, en lui promettant de ne jamais abandonner la nation, *aussi nombreuse que les grains de sable de la mer*, qui devait sortir de ses flancs.

Sa bonté pour cette nation se manifesta d'abord en l'arrachant, par une série de miracles, au joug insupportable des Egyptiens; puis en la dotant d'un nouveau guide qui pût suppléer à l'insuffisance de l'ancien. Ce guide c'était sa Loi, sa Parole, son Esprit, passant par la bouche de Serviteurs qu'il inspirait à cet effet de son Souffle Divin ; en leur donnant, pour mieux

frapper l'imagination de ce peuple et lui inspirer une plus haute idée de sa vocation comme de la leur, le pouvoir de prédire l'avenir et même occasionnellement celui de faire des miracles.

Chaque fois que ce peuple, malgré ses nombreux avertissements, s'éloignait de lui et lui préférait les idoles que les nations voisines lui apprenaient à adorer, la verge du Très-Haut le frappait rudement, pour chercher à le ramener à lui par l'épreuve ; mais aussitôt qu'il s'humiliait devant lui, ses bras lui étaient de nouveau ouverts, et le succès de ses armes devenait un signe manifeste de la protection du Tout-Puissant.

Jamais, quel que fût le nombre des transgressions répétées de ses enfants, Dieu ne ferma l'oreille à leurs prières. Jamais son secours invoqué ne leur fit défaut. Jamais, en un mot, son amour ne cessa de se manifester à eux, soit par des épreuves, soit par des faveurs.

La terre, cependant, s'était peuplée; et l'Éternel gémissait de douleur, en voyant sa perversité naturelle arrivée à un tel point, que le

peuple juif, comparativement si petit, si ignoré même, était le seul où l'on eut conservé la moindre idée de l'unité de Dieu et du culte à lui rendre.

C'était l'Orgueil désordonné de la créature qui, dès cette époque comme aujourd'hui, l'entraînait dans tous les autres vices.

Quoi! diront certains philosophes, vous faites un crime à l'homme de l'orgueil, qui est un mobile placé en lui par la nature, pour l'arracher à de viles inclinations et le conduire aux plus belles actions?

Arrêtez, philosophes. Vous sentez au fond de votre cœur cet orgueil, dont l'homme ne saurait jamais se dépouiller complétement par lui-même, et vous voudriez le glorifier en lui donnant les apparences d'une vertu. Mais cette vertu s'appelle l'*Emulation*, et ne saurait s'appliquer qu'aux efforts qui mènent l'homme à ce qui est noble, à ce qui est bien.

Chercher à devancer ses frères dans la voie de la charité, du dévouement, des connaissances utiles, de l'amour de la patrie, — et cela sans jalousie, sans envie, — ce sera une vertueuse émulation!

Mais si c'est en poursuivant la carrière des honneurs, de la fortune, des plaisirs, que vous voulez vous élever au-dessus de vos frères, reconnaissez là l'Orgueil qui conduit à tous les vices.

L'ambitieux, gonflé de jalousie, n'épargnera ni calomnies, ni mensonges, ni flatteries, ni dédains de ses semblables, pour atteindre son but.

Cet homme, qui veut à tout prix se distinguer de la foule par l'éclat d'une grande fortune, ne s'arrêtera devant aucune indélicatesse, aucuns stratagèmes, aucunes tromperies, pour enlever à ses rivaux les affaires qui peuvent l'enrichir.

Celui-ci, qui poursuit le plaisir sous toutes ses formes, scandalise le monde par un luxe extravagant et coupable; son ardeur pour toutes les jouissances sensuelles n'exclut point, chez lui, celle pour les triomphes de la vanité. C'est plus qu'un homme vicieux, c'est un fanfaron de vices.

Ah! l'orgueil, l'orgueil a été de tout temps le grand ennemi du genre humain. C'est lui qui, éloignant la créature de son Dieu, lui a fait,

dans tous les siècles, méconnaître et repousser son amour. Mais telle était l'étendue de cet amour, que les dédains de l'homme ne pouvaient arriver à le lasser.

L'Eternel voulant, malgré sa résistance, l'arracher à cet abîme de misères, résolut, dans son infinie miséricorde, de lui donner, de son Amour, une PREUVE SI ÉCLATANTE, que son cœur n'y pût résister; qu'il fût comme forcé de se fondre à la vue d'un si merveilleux dévouement, et de répondre, même malgré lui, par un peu d'amour à un excès d'amour aussi inouï.

L'homme, avons-nous dit, avait péché par orgueil, et l'orgueil se retrouvait au fond de tous ses actes.

Lui, le Tout-Puissant, l'Eternel, le Créateur des mondes, il résolut de descendre sur la terre et d'y venir enseigner à l'homme, en se ravalant de lui-même au niveau du plus vil serviteur, en s'humiliant jusqu'à la mort de la Croix, qu'il n'était qu'une voie conduisant à la Vie, et que cette voie était l'Abaissement.

Que des incrédules viennent nous dire : « Votre Sauveur a donné sa vie pour les hommes;

mais on a vu bien d'autres hommes se dévouer pour leur patrie ou leurs amis. Il était innocent; mais nous avons vu bien souvent des innocents condamnés. Il a souffert quelques heures; mais il est des martyrs qui ont supporté de bien plus cruelles tortures. Qu'est-ce d'ailleurs que quelques heures, comparées à l'Eternité dont il savait, d'après vous, devoir rentrer de suite en possession? »

J'admets un instant tout cela. Je ne nie pas qu'il n'y ait eu des hommes fortement doués, qui, par vaine gloire et pour faire admirer leur courage par la postérité, se sont soumis à d'atroces supplices. Mais en trouverez-vous un, *un seul*, qui se soit volontairement humilié; qui se soit abaissé jusqu'à être regardé comme plus vil que la boue de la terre; qu'on ait souffleté, bafoué, frappé de verges et ignoblement crucifié entre deux malfaiteurs, en ajoutant la raillerie à toutes ses autres souffrances?... Et cependant... d'un souffle il pouvait anéantir ses ennemis!...

Là est le cachet de l'œuvre suprême de l'AMOUR. S'être abaissé, Lui, le Maître de

l'Univers, au-dessous de la dernière des créatures !...

Incrédules, imaginez tel acte de dévouement que vous voudrez; celui de Dieu, s'incarnant et s'abaissant à ce point, dépasse toute conception humaine. Il fallait être Dieu, et Dieu-Amour, pour concevoir même une telle pensée !

Eh bien... ce dévouement sans bornes a-t-il enfin touché la créature? que mes lecteurs le disent.

Voit-on généralement, sur la terre, un amour pour le Créateur qui réponde, comme il convient, à celui qu'il a eu pour la créature?

Il est venu nous apprendre à nous humilier.

Préférons-nous, selon son exemple, à la gloire mondaine, l'humiliation qui conduit à la gloire du Ciel?

Méprisons-nous les biens de la terre, pour rechercher les biens impérissables de la vie?

Sommes-nous, en un mot, reconnaissants du sacrifice immense par lequel nous avons été rachetés, et avons-nous mérité, par notre amour pour Dieu, d'être mis en possession de

cette couronne de gloire, qu'il tient en réserve dans son Ciel pour ceux qui auront marché sur ses traces?

Dieu sait bien que nous ne pouvons pas, comme lui, vivre de cette vie d'Amour, qui n'a pas attendu l'heure de la mort pour donner aux hommes des gages de tendresse. Le Sauveur *allait de lieu en lieu en leur faisant du bien*[1], et cela, incessamment, sans se relâcher.

Nous, au contraire, nous sommes des créatures égoïstes, perpétuellement entraînées à faire le mal, par les tentations de la Terre.

Aussi, Dieu le sachant, nous a-t-il, dans sa bonté, prodigué les secours qui pouvaient nous aider à combattre les séductions du Monde.

Ces secours, nous les trouvons dans sa PAROLE.

En effet, elle s'adresse à notre raison, à notre cœur, à notre imagination elle-même.

A notre raison, elle montre cette admirable organisation de l'univers, sur laquelle nous nous sommes longuement étendu.

A notre cœur elle peint, de la manière la

[1] Actes XVIII, 38.

plus touchante, ces souffrances de toute nature endurées par le Sauveur, par pur amour pour des pécheurs, qui y répondent par une noire ingratitude. Ah! si ces cœurs n'étaient aussi endurcis, quel attendrissement, quel élan de reconnaissance ne produirait pas le récit de semblables douleurs?...

A notre imagination, enfin, l'Ecriture présente la description des joies indicibles, des trésors de gloire, réservés dans les Demeures Eternelles à ceux qui auront aimé leur Sauveur sur la terre.

Il ne suffisait pas cependant de montrer à l'homme la voie glorieuse ouverte devant lui. Il fallait lui enseigner le moyen d'y entrer, et une fois entré de s'y maintenir. La Parole lui a en conséquence appris à prier. Elle lui a fait savoir : *que tout ce qu'il demanderait en priant, lui serait accordé* [1]. *S'il manque de sagesse,* lui a-t-elle dit, *qu'il la demande à Dieu et elle lui sera donnée* [2] *par celui qui peut faire pour nous infiniment plus que nous ne demandons et que nous ne pensons* [3]; par Celui qui, si nous lui crions

[1] Marc XI, 24. — [2] Jacques I, 5. — [3] Eph. III, 20.

avec foi de *ne pas nous laisser tomber dans la tentation*[1], l'éloignera de nous, ou nous donnera sa force pour y résister.

Est-ce là tout ce qu'en nous donnant sa Parole l'Eternel a voulu nous enseigner?...

Non... non..., malgré nos bonnes lectures, malgré nos prières, le monde pouvait encore se trouver le plus fort; et le désespoir pouvait s'emparer de nous, en voyant toutes nos bonnes résolutions s'évanouir, tous nos mauvais penchants prendre le dessus et nous entraîner chaque jour dans de nouvelles chutes.

Dieu a voulu, en conséquence, rassurer l'homme sur les suites de ses continuels manquements, en lui apprenant, par la Parole; que sa miséricorde est sans bornes et dépasse tout entendement.

Puisque ton Dieu te laisse l'existence, pauvre pécheur, c'est que sa miséricorde ne s'est point encore lassée à ton égard. Profite de la onzième heure. Jette-toi à ses pieds. Reconnais ta misère et l'impossibilité où tu es par toi-même de t'arracher aux séductions du mal. Demande-lui

[1] *Oraison dominicale.*

de se charger lui-même de ta conversion, de changer ton cœur. Dis-lui que, connaissant tout son amour, tu t'en remets à lui avec confiance; que tu renonces à tout essai personnel, à toute œuvre propre. Prie-le, en un mot, prie-le avec ardeur de venir à toi, *de venir en toi*... et bientôt... son Esprit descendant sur toi, tes yeux s'ouvriront, et te sentant réconcilié avec ton Dieu par son grand Sacrifice, tu entreverras ce séjour d'Eternelles Félicités qu'il a préparé pour toi, comme la dernière preuve de l'incommensurable étendue de son Amour.

# VI

## DE LA RÉDEMPTION.

## VI

### DE LA RÉDEMPTION.

Nous avons dit que l'Amour implique le Dévouement. Dieu donc étant l'Amour personnifié, le Dévouement a été et sera de toute éternité, le premier besoin de sa nature.

Or, le docteur W. Whewell se demande ce que deviendrait la doctrine de la Rédemption, si on venait à démontrer qu'il y a beaucoup de mondes habités?

Qu'il est à plaindre, cher lecteur, le chrétien qui peut s'adresser une telle question !

Peut-on dire qu'il connaît le vrai Dieu, celui qui se fait une idée si bornée de son amour ?

Le Dieu qu'il connaît est un Dieu qui s'est dévoué il y a dix-huit siècles, pendant quelques instants, pour la première et la dernière fois !!!

Cette preuve de dévouement est la seule qu'il ait donnée à l'Univers !!!...

Il a vécu des millions de siècles, mais pendant tout ce temps, son dévouement était nul, il n'existait pas!!!... Quel blasphème!!!...

Tout en prétendant, dira peut-être le docteur, que le Sauveur n'a dû sacrifier sa vie qu'une fois, je ne nie pas qu'il n'ait pu donner à l'Univers d'autres preuves d'amour.

Arrêtez... arrêtez... vous qui mesurez, à celui de notre pauvre nature, le dévouement de Dieu. Apprenez que son dévouement est absolu, complet, incessant. — Il se donne à ses créatures et il se donne en entier. — Pendant ces millions de siècles, il n'y a pas eu un instant, où il n'ait été prêt à donner sa vie pour elles, que dis-je, pour chacune d'elles. — S'il fallait donner demain sa vie pour vous sauver, vous seul, il la donnerait. — Son dévouement va jusqu'à la mort; et ce qu'il ferait pour vous, il l'a fait et il le fera encore pour des milliards de milliards de créatures sorties de sa main!...

Voilà notre Dieu à nous!!!... Comprenez-vous

maintenant que nous ayons confiance en un tel Maître?

Ah! vous demandiez ce qu'elle deviendrait notre confiance, si tel était l'état des choses?

Elle deviendrait inébranlable, appuyée qu'elle serait sur le Rocher des Siècles.

Arrivez, épreuves, souffrances de toutes sortes; qu'êtes-vous pour ébranler la confiance d'un vrai chrétien? ***Dieu est Amour;*** s'il me frappe, c'est pour mon bien. S'il le voulait, demain il me rendrait santé, fortune, bonheur!... Mais je sais qu'il me donnera plus que tout cela!... Il se donnera lui-même, c'est-à-dire qu'il ne sera plus seulement près de moi, mais en moi... *en moi* pour la vie... et *en moi* pour l'éternité.

Avez-vous, docteur, cette même confiance? Ce Dieu si peu dévoué, si peu aimant, si peu puissant pour aimer, ne serait-ce pas un de ces dieux, dont la colère, toujours suspendue sur votre tête, laisse votre âme sans repos?

Eh bien... regardez ce chrétien... Le monde vous dira ses méfaits. — Le scandale de sa conduite a fait sensation sur la terre. — Mais il s'est

humilié... il a regardé au sacrifice de son Sauveur et la paix est rentrée dans son âme !...

Le monde se souvient de ses désordres... mais lui il les a rejetés derrière lui... il n'y songe plus... Voyez la sérénité de son regard... voyez la paix de son âme. — D'où lui vient sa confiance ? C'est que l'affliction lui a appris à connaître son Dieu. Il sait qu'il a donné SA VIE pour le racheter de la condamnation. Il sait qu'à la dernière heure même, il a pardonné au brigand converti. Il sait en un mot que sa miséricorde est sans limites et son amour sans bornes.

Oh ! lecteur, prie avec moi le Seigneur qu'il nous fasse connaître ce qu'est son AMOUR, et nous marcherons alors en toute tranquillité au milieu des EPINES DE LA VIE.

# VII

## DU SAINT-ESPRIT.

## VII

### DU SAINT-ESPRIT.

Nous avons dit que le Créateur ne s'était pas borné à manifester son Amour pour la créature, en éveillant dans son âme le sentiment de sa présence, par la contemplation des merveilles de la création et la multiplicité de ses bienfaits.

Il ne s'est pas même contenté de l'attirer à lui par la reconnaissance, en donnant sa vie pour elle. Il a voulu encore la faire *vivre de sa propre Vie*, de sa Vie Spirituelle, en la pénétrant de son Esprit, en descendant *en elle*.

Après s'être fait *Chair* pour laisser à l'homme un exemple d'humilité, le Sauveur est redevenu *Esprit*, pour pénétrer personnellement et plus intimement jusque dans le cœur de ses disciples.

*Je prierai mon Père*, leur a-t-il dit[1], *qui vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous; savoir : l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point; mais vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera en vous.*

Et ailleurs :

*Il vous est avantageux que je m'en aille*[2]*; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous; et si je m'en vais, je vous l'enverrai.*

Vous le voyez, ce n'est plus sous sa forme charnelle que Dieu se met en communication avec sa créature. Son œuvre comme homme est accomplie; il a laissé sa vie en exemple à toutes les générations à venir. — Mais, remonté au ciel, bien loin d'abandonner l'homme à sa propre faiblesse, il en redescend *sous forme Spirituelle* pour se mettre de nouveau avec lui en rapports encore plus intimes qu'il ne l'a fait jusqu'alors.

C'est *dans son cœur même* qu'il pénètre, — c'est ce cœur désespérément malin, qui changé

[1] Jean XIV, 17. — [2] Jean XVI, 7.

par sa présence, va désormais vivre de sa vie toute spirituelle.

Le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres, sous la forme apparente de langues de feu. Ils l'ont ensuite transmis aux premiers disciples par l'imposition des mains. Mais sauf certains dons nécessaires à l'établissement du christianisme dans le monde, comme le don des langues, celui des prophéties, celui même des miracles; sauf, dis-je, ces dons qui sont loin d'être les plus précieux, tous les Chrétiens ont été appelés au privilége de recevoir en eux le Saint-Esprit.

Le grand but du Créateur a été, comme nous l'avons dit, d'amener la créature au *salut*. Il est donc évident que le don des miracles, qui est un grand don pour l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, en est un infiniment moindre, pour celui qui le reçoit, que celui d'un esprit d'humilité et de foi, qui, en lui faisant sentir sa misère, le fait entrer dans la voie qui conduit à la Vie Eternelle.

Or, c'est pour nous y faire entrer que Dieu, après s'être donné à nous en *chair*, c'est-à-dire avoir abandonné son corps pour être crucifié,

se donne à nous en *Esprit*, c'est-à-dire nous communique sa force, son énergie, sa puissance, pour nous arracher au mal et aux séductions du monde.

Voilà donc, lecteur, cette grande œuvre de l'Eternel qui se déploie sous tes yeux.

Après l'ancienne alliance, la Nouvelle; après la loi, la Rédemption; après la rédemption, l'envoi du Saint-Esprit se manifestant à tout le genre humain par la PAROLE.

Tu vois ainsi à la Parole faite *chair* succéder la Parole *écrite*, — cette parole qui, œuvre matérielle des hommes, vient, par suite de l'*inspiration* qui en a dirigé l'Esprit, pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs comme l'Esprit de Dieu lui-même.

Cette Parole, en parlant d'elle-même, nous dit:

[1] *La Parole était au commencement; la Parole était avec Dieu et cette Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. C'est en elle qu'était la vie et la vie était la lumière des hommes.*

[1] Jean I, 1-4.

Tu le vois, cher lecteur, c'est là un langage figuré qui est le langage propre de l'inspiration. Dieu connaissait bien la faiblesse de l'intelligence des hommes. Il savait combien ils auraient de peine à saisir le sens de ces grandes vérités :

Dieu au ciel et en même temps sur la terre.

Dieu au ciel et en même temps en nous.

Dieu au ciel et en même temps dans des milliards de mondes.

Quelle peine, en effet, n'avons-nous pas à comprendre la vérité ! Quand on voit des intelligences supérieures comme celle du docteur W. Whewell, par exemple, qui, après s'être approprié toutes les connaissances du monde savant et les découvertes faites jusqu'à lui, paraît douter encore que l'Eternel ait eu le pouvoir d'animer les mondes et de veiller, sur quelques milliers de globes, au bien-être des hommes qu'il y aurait placés, comment n'admirerait-on pas la sagesse du Très-Haut, qui, pour communiquer avec la créature et se mettre à la portée de son intelligence bornée, a jugé indispensable de faire passer sa Parole par l'intermédiaire d'hom-

mes mortels, esclaves des mêmes erreurs, enfoncés dans la matière et ignorants des choses de l'Esprit!

Oui, tels sont les ministres que le Tout-Puissant s'est choisis, et dont la voix, tout empreinte encore des préjugés et des idées de la terre, a revêtu au commandement du Dieu fort un langage sublime, quand il a fallu parler des choses du ciel et des intérêts de nos âmes immortelles.

Si ces hautes pensées n'eussent été voilées sous des expressions à la portée de notre esprit, nous serions demeurés froids devant ces communications incompréhensibles; mais voyez la sollicitude de l'Eternel à ce sujet.

Parle-t-il de lui-même, à sa créature,

Comme le Dieu Créateur de l'Univers, il s'appelle Dieu le Père!

Comme le Dieu Sauveur de l'Univers, il s'appelle Dieu le Fils!

Comme le Dieu Consolateur, il s'appelle le Saint-Esprit!

Tu le comprends, cher lecteur, c'est un seul Dieu, un même Dieu; c'est le Fils disant: ***Mon Père et moi nous ne sommes qu'un. Je suis en***

*mon Père et mon Père est en moi*[1]. *Nul ne connaît le Fils que le Père et nul ne connaît le Père que le Fils*[2]. *Celui qui m'a vu a vu mon Père*[3].

Ou bien c'est le Père disant : *Voici mon bien-aimé et je mettrai mon Esprit sur lui*[4].

Saint Paul enfin nous apprend que *Dieu a été manifesté en chair et justifié par l'Esprit*[5], et en outre que *Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils*[6].

Tu le vois, lecteur, Unité d'action, — Unité d'Esprit, — Un seul Dieu béni éternellement.

[1] Jean XIV. — [2] Matthieu, XI, 27. — [3] Jean XIV, 9.
[4] Esaïe XLII, 1. — [5] 1 Timothée, III, 16. — [6] Galates IV, 6.

# VIII

## DE LA PAROLE.

## VIII

### DE LA PAROLE.

Je voudrais, cher lecteur, continuer à appeler ton attention sur cette grande manifestation de l'Amour Divin : *le don*, fait à la créature, de la Parole de Dieu. Mais je viens de lire un ouvrage qui ne me laisse que le sentiment de ma faiblesse et de mon impuissance à parler de ces grandes choses, après un écrivain qui a traité de ces divers sujets dans un si admirable langage et avec une telle supériorité, qu'après lui chacun sent sa bouche fermée et voit sa plume lui tomber des mains.

Tu devines, sans doute, que je veux parler des ***Adieux d'Adolphe Monod à ses amis et à l'Eglise***.

J'avoue à ma honte qu'ils se trouvaient, de-

puis plus d'une année, dans les rayons de ma petite bibliothèque, et que j'avais même écrit la majeure partie de cet opuscule sans les avoir ouverts; mais une fois commencés, comment s'arrêter? L'âme du vrai chrétien s'y montre sous un jour si radieux, éclairée qu'elle est par le soleil de vérité, que ce ne sont pas les intelligences, mais bien les cœurs qui, entraînés par le charme de sa parole, apprennent de lui ce qu'est la lecture des saintes Ecritures; ce qu'est l'inspiration divine qui les a dictées; ce qu'est l'Esprit de Dieu descendant sur un pauvre mortel et parlant par sa bouche, pendant que son corps est encore sur la terre, mais que son âme, comme celle d'un nouveau saint Paul, est déjà dans le Ciel.

Que je voudrais pouvoir puiser à pleines mains dans ce trésor et le répandre sous les yeux de mes lecteurs. — Que je voudrais leur montrer avec lui [1] dans l'Ancien Testament ***Dieu pour nous;*** dans les Evangiles ***Dieu avec nous;*** dans les Actes et dans les Epîtres ***Dieu en nous.*** Mais ma faible plume dénaturerait la

[1] Les *Adieux d'Adolphe Monod*, 2e édit., pag. 178.

grandeur de ses pensées, la noblesse de son style. Allez donc à la source elle-même, chers lecteurs, et apprenez-y ce qu'est l'Amour de Dieu ; ce que sont ses compassions infinies ; ce qu'est cette bonté de la Providence qui épie chacun de nos actes, chacune des circonstances où nous nous trouvons, pour en faire sortir un appel, un appel de père à des enfants égarés ; un appel de confiance et de foi — et qui, si nous l'entendons cet appel, se tient là à côté de nous, pour que son Esprit écarte de nous les tentations ; qu'il nous fortifie ; qu'il nous encourage ; jusqu'à ce que, n'étant plus *à côté de nous*, mais *en nous*, nous nous sentions pardonnés, réconciliés et conduits par cet Esprit-Saint, c'est-à-dire par Dieu lui-même, sur le seuil de cette vie nouvelle qui ne doit finir qu'EN LUI.

# IX

## QUELQUES MOTS ENCORE

### SUR LE MÊME SUJET.

# IX

## QUELQUES MOTS ENCORE

### SUR LE MÊME SUJET.

## IX

### QUELQUES MOTS ENCORE SUR LE MÊME SUJET.

Il est probable que mes lecteurs connaîtront, presque tous, les *Adieux d'Adolphe Monod;* cependant, comme le titre de ce petit ouvrage peut faire supposer qu'il n'y est parlé que de quelques questions astronomiques, il peut tomber sous la main de quelques hommes de science qui n'aient jamais entendu parler de ce ministre du Seigneur, de ce prédicateur si regretté de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et d'apprécier cette remarquable union d'un talent supérieur et d'une grande simplicité de cœur.

Si ce petit écrit n'avait pour résultat que d'engager ces personnes à lire les *Adieux,* je devrais être parfaitement satisfait.

Jamais livre, en effet, n'a fait mieux comprendre ce que doit être la vie et la mort d'un vrai chrétien. C'est M. Monod qui a enseigné à son troupeau, que c'est la lecture constante de la Parole, qui seule peut le mettre sur la voie qui mène au salut; et que c'est la prière, qui seule peut lui donner la force de s'y maintenir.

Maintenant, hommes à courte vue, vous vous demandez comment Dieu a pu rappeler à lui, si vite, un serviteur si utile à son Église?

Le livre des *Adieux*, voilà la réponse !

Ces dix mois de souffrances vaincues par la foi et données en spectacle au monde chrétien !

Qu'étaient les mille ou deux mille personnes auxquelles il était donné d'entendre ses prédications, comparées aux cinquante, aux cent mille que la lecture du livre des *Adieux* peut conduire à la lecture de la Parole, à la prière et à la vie !

Oui, oui, vous tous à qui l'intensité de ses souffrances arrachait des larmes, contemplez-le, maintenant, dans la gloire de son Dieu, avec le cortége de ces milliers d'âmes qui lui auront dû leur salut; et après avoir dit : Quelles douleurs ! dites maintenant : QUELLE RÉCOMPENSE !

# X

## DE LA LECTURE DE LA PAROLE.

# X

## DE LA LECTURE DE LA PAROLE.

Maintenant, cher lecteur, que tu sais dans quelles vues d'amour la Providence t'a donné sa PAROLE, songe à la responsabilité qui pèserait sur toi, si tu négligeais un tel moyen de salut. Prends donc la ferme résolution de faire de la Bible ta compagne fidèle ; d'y chercher journellement la nourriture de ton âme ; d'y recourir dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses de ta vie ; d'en faire le guide de tous tes actes et le mobile de toutes tes déterminations ; de la faire pénétrer, en un mot, dans ta vie, qui, à la longue, finira par en être *illuminée*.

Les commencements seront difficiles, je le sais. Tu la prendras d'abord machinalement et

simplement, parce que tu te seras promis à toi-même de ne pas passer un jour sans en lire un chapitre; mais tu verras combien vite cela deviendra une lecture attachante, et de combien de douceurs Dieu récompensera ta fidélité à la lire.

Il ne t'arrivait que trop souvent de repousser ces demandes presque journalières, qui étaient des appels faits à ta charité. Ces refus te laissaient au cœur, cependant, comme une sorte de pénible remords.

Comment persisterais-tu dans cette dureté de cœur, au moment où tu viendrais de lire tout ce que ton Sauveur a fait pour toi et où tu aurais entendu ses paroles :

*Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père*[1]; *possédez en héritage le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venu me voir; car je*

[1] Matthieu, XXV.

*vous dis qu'en tant que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, vous me les avez faites ?*

Comment continueras-tu à poursuivre la fortune avec un tel acharnement, quand tu viendras de voir que :

*L'amour des richesses est la racine de toutes sortes de maux* [1], ou que tu auras entendu cette exhortation du Seigneur :

*Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent tout et où les larrons percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le Ciel, où les vers ni la rouille ne gâtent rien et où les larrons ne percent ni ne dérobent point ; car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur* [2] ?

Comment ces pensées de vanité, d'orgueil, qui maîtrisaient ton âme, ne s'évanouiraient-elles pas, quand tu aurais suffisamment médité sur l'abaissement de ton Sauveur et sur les souffrances par lesquelles il a cherché à t'enseigner à marcher dans la voie de l'humilité ?

Comment ton cœur ne finirait-il pas par être

[1] 1 Timothée, VI, 10. — [2] Matthieu, VI.

pénétré d'amour pour son Dieu, quand, pendant des années, il ne se serait pas écoulé de jour où tu n'eusses eu sous les yeux, par la lecture de sa Parole, quelque nouvelle preuve de sa bonté pour ses créatures ?

Oui... oui... ta confiance, à la longue, deviendrait telle que ce ne serait plus toi qui vivrais, mais lui qui vivrait en toi ; qui dirigerait toutes tes pensées et toutes tes actions. Tu prendrais l'habitude de te demander en tout : Qu'est-ce que Dieu peut vouloir de moi ? Que sa volonté soit faite et non pas la mienne. Tu te préparerais ainsi pour le grand jour où Dieu recueillera dans son sein ceux qui, sur la terre, auront vécu avec lui et pour lui, et qui, ayant déjà connu les prémices de son AMOUR, seront en mesure d'en apprécier tous les trésors, quand ils seront déployés sans voile A LEUR VUE.

# XI

## COMMENT IL FAUT LIRE LA PAROLE.

# XI

## COMMENT IL FAUT LIRE LA PAROLE.

Pour lire la Parole avec utilité pour notre salut, la première condition requise est de vouloir fermement qu'elle porte en nous des fruits; et, par conséquent, d'y chercher, des lumières pour apprécier les desseins de Dieu à notre égard; de la confiance en sa bonté; de la force contre les tentations; du courage contre les épreuves, et de l'amour pour répondre à l'amour de notre Sauveur.

Il faut, en second lieu, la lire avec simplicité de cœur; c'est-à-dire, avec l'esprit d'un enfant qui écouterait ce qu'un bon père a à lui dire, et se préparerait à exécuter ses volontés sans les discuter.

Il serait impossible de tirer le moindre fruit

de la lecture de la Bible, si on n'était préoccupé que des contradictions apparentes ou des obscurités qui s'y trouvent; si on en contestait l'inspiration; ou si, rapprochant divers textes, on ne songeait qu'à disserter sur eux comme s'il s'agissait d'une science mondaine.

Il n'est pas d'esprit, quelque sagacité qu'il possède, pour lequel les Livres Saints ne présentent de nombreuses obscurités. Elles peuvent y avoir été intentionnellement introduites par notre Maître, pour humilier notre orgueil; pour nous faire sentir le néant de la science humaine.

Il est très certain que la science est inhabile à en faire jaillir aucune lumière. L'esprit de Dieu peut seul nous révéler le sens des passages obscurs; et il est à remarquer que c'est ce qu'il fait très fréquemment, quand on lit les Ecritures avec une véritable simplicité de cœur.

Avec cette simplicité, les événements matériels, les expressions, les mots disparaissent; l'intention du Créateur, l'esprit qui a dicté le Livre restent seuls.

Un enfant qui lit la Parole avec sa mère ne saisit de chaque trait historique, de chaque pa-

rabole, que la leçon que Dieu a voulu en faire découler.

Eh bien... il faut qu'il en soit de même de nous; que nous y cherchions des leçons pour diriger notre conduite; et ce qui sera pour nous l'objet d'une très douce surprise, c'est qu'à la seconde ou à la troisième lecture, nous nous trouverons comprendre sans le moindre effort ce qui d'abord nous avait paru inexplicable.

Dieu proportionne évidemment à l'état de l'âme du lecteur la lumière qu'il lui envoie. Il se fait en nous un travail intérieur dont nous n'avons pas la conscience, et qui ouvre nos yeux à mesure que nous voulons, dans l'intérêt de notre salut, pénétrer plus avant dans ce trésor de lumière; pourvu toutefois, je le répète, que ce soit avec cette simplicité de cœur dont j'ai parlé; c'est-à-dire, en ne nous reposant pas sur notre intelligence pour découvrir le sens caché, mais en priant Dieu de nous le faire comprendre.

Il est une troisième disposition que je ne dirai pas nécessaire, mais qui importe cependant pour faire produire à la Parole tous ses fruits.

Ici, je m'adresse plus particulièrement à ces chrétiennes zélées qui, s'étant nourries de cette précieuse lecture, y ont si bien trouvé la consolation et la force, qu'elles jetteraient les hauts cris si on venait contester l'inspiration miraculeuse de chacune des phrases de ce Livre.

C'est une grande grâce que leur fait la Providence, que celle de pouvoir croire à cette inspiration complète des saintes Ecritures. Je serais donc fâché de la détruire en elles. Je n'aurais peut-être rien à mettre à la place de cette précieuse illusion. Mais je me permettrai de les prier de garder pour elles-mêmes leur douce conviction, et de ne pas l'ériger en *principe de foi*.

L'immense danger que cela aurait, serait de fournir une arme puissante contre les Ecritures aux ennemis de la Religion.

Voici, en effet, deux assertions contraires, et vous soutenez qu'elles sont toutes deux également inspirées. En voici une qui choque notre raison, nos connaissances scientifiques nous démontrant qu'elle est inexacte; et cependant... vous la soutenez émanée de Dieu même, du

Dieu de vérité, qui ne peut dire que *ce qui est*.

Je vous prouve qu'une chose n'est pas, et vous prétendez qu'elle doit être, parce que, *d'après vous*, Dieu l'a dite.

Votre erreur vient de ce que vous prenez l'acte pour le but de l'acte; l'expression de l'esclave mortel pour celle du Dieu vivant.

Vous oubliez que *la lettre tue et l'esprit vivifie*[1].

Pauvre ignorant que je suis, il ne m'appartient guère d'aborder un sujet qui, depuis des siècles, a été l'objet d'interminables disputes, et cependant... il est une voix qui me dit: « Continue. »

Dans ma manière de voir donc, il y a deux causes principales qui ont provoqué ces discussions sans fin.

La première est, qu'on ne se rend pas compte de ce qu'est l'*inspiration*, et qu'on raisonne sur le résultat, au lieu de remonter à la signification du mot lui-même.

La deuxième est, que les incrédules cherchent dans les Ecritures ce qu'elles n'ont pas eu l'intention de nous enseigner, c'est-à-dire des con-

[1] 2 Cor. III, 6.

naissances humaines, des systèmes d'astronomie ou de géologie... et que les défenseurs de la Bible suivent l'attaque sur ce terrain dangereux, au lieu de répondre nettement : « L'Écriture ne nous a été donnée que pour nous guider dans la voie du salut. Les choses dont vous nous parlez n'important nullement à notre salut, il est de toute évidence que l'intention de Dieu n'a pu être de nous éclairer sur des faits étrangers au but de sa Parole. »

Ce principe posé, je pourrais glisser sur toutes les obscurités que les Ecritures présentent, en vous disant : « La solution n'en importe pas à votre sanctification. C'est votre curiosité seule qui cherche à se satisfaire. » Mon intention, cependant, n'est pas de m'abriter derrière un argument de ce genre ; et après vous avoir fait part de mes idées sur l'*inspiration divine,* je vous développerai celles que j'ai sur les *difficultés scripturales.*

# XII

## DE L'INSPIRATION DIVINE.

## XII

### DE L'INSPIRATION DIVINE.

Tout chrétien qui a déjà fait quelques progrès dans la foi, doit avoir reconnu que l'Eternel est toujours prêt à répondre à nos appels, et envoie son Esprit à ceux qui le lui demandent, conformément à ses promesses.

Tu as entendu, cher lecteur, cet éminent orateur qui hier nous a prêché la charité en termes si éloquents... Que sa parole était pénétrante!... Que son auditoire était ému!... Chacun semblait se dire en son âme: « Que Dieu me garde d'être de ceux qui, *lorsque le Seigneur a eu faim, ne lui ont pas donné à manger, et lorsqu'il a eu soif, ne lui ont pas donné à boire*[1] ! » Aussi

[1] Matthieu, XXV.

quelle magnifique collecte !... Ce n'est pas surprenant, du reste... Il avait demandé à Dieu avec tant d'ardeur de lui dicter ce qu'il devait dire et de toucher les cœurs à salut, que ce n'était plus un langage humain ; c'était une parole inspirée !...

N'était-ce pas là cependant ce prédicateur, que tu me disais, l'autre jour, n'être pas à ton point de vue un véritable chrétien?..... « Mettez-le, me disais-tu, sur la question de la divinité du Christ, du péché originel, du salut par grâce, et vous m'en direz des nouvelles !... »

Voilà donc un homme, à qui Dieu a évidemment envoyé l'inspiration de son Saint-Esprit, et qui cependant pour toi, membre de l'Eglise évangélique, n'est pas même un *vrai chrétien*.

Quelles leçons en découlent forcément?

1° Que l'inspiration a généralement un but déterminé, à l'accomplissement duquel elle est bornée.

C'est toujours le cas quand elle vient à la suite d'une invocation.

2° Qu'elle est plus ou moins étendue.

Christ seul a reçu le Saint-Esprit *sans mesure;*

*car*[1], dit saint Jean, ***celui que Dieu a envoyé annonce les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas l'Esprit par mesure.***

3° Que dans l'intérêt de sa propre gloire et pour montrer que l'Esprit peut tout et que l'intelligence humaine ne peut rien, l'Eternel a presque toujours choisi ses ministres parmi les créatures les plus humbles et les plus dénuées de connaissances mondaines.

Le choix des apôtres en est l'un des plus frappants exemples.

4° Que dans tout ce qui n'est pas le ***but*** de l'inspiration, la créature demeure ce qu'elle était avec ses connaissances propres, son style propre, ses idées propres, ses préjugés propres.

Ad. Monod voulant en rappeler un de ces exemples, tellement concluants qu'ils vous ferment la bouche, a cité celui de l'ânesse de Balaam.

Maintenant si Dieu envoie une certaine mesure de son Esprit à un prédicateur, qui s'adresse à peine à quelques milliers d'individus et qui l'a ardemment pressé de lui dicter ce qu'il

[1] Jean III, 34.

aura à dire, il tombe sous le sens que lorsqu'il aura été question d'inspirer les Prophètes et les Apôtres, dont la parole devait s'adresser à des milliards d'individus et cela peut-être pendant des milliers de générations, la mesure de son Esprit a dû être en eux infiniment plus grande.

Ne perdons pas de vue, toutefois, que quelque considérable que fût cette mesure, jamais la créature ne devait être assimilée au Seigneur.

Si Moïse, si David, eussent été pénétrés de cet *Esprit sans mesure*, qui, d'après les personnes auxquelles je m'adresse plus particulièrement aujourd'hui, est celui qui doit avoir dicté les Ecritures, ils eussent été des Messies.

Inspiration complète, c'est-à-dire, inspiration s'étendant même aux choses inutiles à notre salut, c'est la toute-science, c'est la perfection, c'est Dieu.

Là donc où vous ne trouverez aucun trait d'ignorance, aucun trait de préjugés, vous pouvez vous dire que c'est Dieu qui a parlé ; et certes les tables de la Loi, les paroles et les paraboles du Christ ont évidemment ce cachet divin ;

mais tout ce qui n'est pas émané de la bouche de Dieu le Père, ou de Dieu fait homme, porte son cachet d'humanité et d'erreur, destiné par la sagesse de la Providence à empêcher qu'on ne confonde le maître et l'ouvrier; qu'on ne fasse des Dieux, des Messies, d'un Moïse, d'un David, d'un saint Pierre, d'un saint Paul, ou d'un saint Jean.

L'homme inspiré restant un homme, il a nécessairement parlé en *inspiré* des choses de Dieu, et en *homme* des choses humaines.

Maintenant, tout en prenant pour ses ministres des hommes placés dans la position la plus humble, Dieu n'a pas voulu que ceux qui étaient en communication habituelle avec lui pour les choses du ciel, restassent dans une trop profonde ignorance des choses de la terre. Ainsi donc, pour préparer Moïse à raconter la création du monde, lui qui, demeuré purement Israélite, aurait ignoré tout ce qui avait trait à l'astronomie ou à la géologie; et pour le mettre en état de donner de sages institutions à son peuple, lui qui, au milieu de cette peuplade de bergers, n'aurait eu aucunes connaissances de

législation ; il l'a fait naître et l'a laissé pendant quarante ans au milieu des prêtres égyptiens, qui à cette époque étaient les plus civilisés et les plus instruits du monde connu [1].

Il puisa chez eux des connaissances assez variées et assez étendues pour que, selon les probabilités, l'Eternel n'ait plus eu qu'à faire passer devant ses yeux comme une série de tableaux, pour lui donner de la création une idée suffisante *au but* qu'il se proposait.

S'il nous est permis de nous demander quel devait être ce but, nous trouverons probablement que c'était de faire savoir à l'homme que Dieu, après avoir créé toutes choses, l'avait formé lui-même ; qu'il avait soufflé en lui un esprit de vie, et en lui donnant la liberté, avait mis de certaines restrictions à l'usage qu'il en devait faire ; que l'homme les ayant enfreintes avait encouru le châtiment de la mort ; mais que

[1] Par cette expression, j'entends *le monde connu du peuple juif*, car je ne veux point préjuger la question de l'étendue du monde habité à cette époque ; question qui nous mènerait fort loin de notre sujet ; puisqu'elle nous conduirait à examiner si le déluge a été partiel ou non, et si ce que Noé regardait comme la Terre, était simplement une portion de l'Asie et de l'Afrique, ou bien les cinq parties du monde que nous connaissons aujourd'hui.

le Très-Haut ne lui avait pas moins promis que d'Eve sortirait Celui qui devait racheter le monde.

De là découlerait alors, pour nous, cette injonction de l'Esprit-Saint à tous les écrivains sacrés, de préserver avec soin dans leurs écrits la filière depuis Adam jusqu'au Messie ; de même que de démontrer, après chaque prophétie, comment elle avait eu son accomplissement.

Lisez avec soin l'Ancien Testament ; — ce sont toujours des promesses ou des menaces de l'Eternel suivies, à plus ou moins de distance, de leur exécution.

Quant aux différences de récits, de dates, d'expressions, ce sont là toutes choses mortelles, indifférentes à notre salut, et où la main de l'homme se montre à chaque ligne.

C'est l'*homme* qui raconte les faits, les batailles, d'après des traditions. C'est l'*inspiré* qui dit : Ceci est la conséquence de la désobéissance du peuple ou du souverain ; — ceci est le résultat du pardon demandé et obtenu.

J'ai cité l'exemple des Apôtres pour montrer que la gloire de Dieu éclatait d'autant plus que l'ouvrier choisi était plus humble. Ne croyez

pas qu'ils aient été les seuls dans une si modeste position. Quand Dieu fit choix de Moïse pour arracher d'Egypte le peuple d'Israël, il lui répondit : *Qui suis-je, moi, que j'aille vers Pharaon? Hélas, Seigneur, je ne suis point un homme qui ait la parole aisée ; car j'ai la bouche et la langue pesantes* [1].

Qui était David, cet illustre poëte dont les chants vivront, quand l'*Iliade* et l'*Enéide* seront effacées du souvenir des hommes ; ce grand roi qui, après avoir soumis tous ses ennemis, avait entassé d'immenses richesses pour la construction du temple de l'Eternel? Un pauvre berger, qui n'avait pour lui que d'avoir été choisi aux champs pour l'élu du Très-Haut.

Mais, pour revenir aux Apôtres, c'est dans un saint Pierre, un saint Paul, un saint Jean, que les résultats de l'inspiration sont admirables. — De pauvres pêcheurs !... un ennemi acharné du Seigneur !... Ecoutez-les maintenant que l'Esprit est descendu sur eux !... Christ est tout pour eux !... Christ vit en eux !... Que les choses de la terre ont peu d'importance à

[1] Exode III et IV.

leurs yeux !... Loin d'en être absorbés, c'est à peine si l'homme se montre en eux à de rares intervalles.

Quelle mesure de l'Esprit divin a dû être leur partage pour nous parler ainsi du Ciel, comme si déjà leurs âmes y avaient trouvé leur DOMICILE ÉTERNEL !...

# XIII

## DES OBSCURITÉS DE L'ÉCRITURE.

## XIII

### DES OBSCURITÉS DE L'ÉCRITURE.

J'ai promis d'aborder ce sujet sans me laisser arrêter par les difficultés qu'il présente.

Je crois avoir assez bien démontré mon respect pour les choses saintes, pour ne pas encourir le reproche de toucher d'une main sacrilége à l'Arche de l'Alliance.

Avant d'entreprendre la tâche que je me propose, il est essentiel d'expliquer au lecteur que, dans ma pensée, il y a deux choses dans la Bible, les choses éternelles et les choses mortelles... les choses de l'Esprit et les choses de la terre. Je déclare n'entendre toucher qu'aux choses qui pour moi sont *choses de la terre*, c'est-à-dire, les images nécessaires pour mettre l'Écriture à la portée de l'intelligence de l'homme;

les expressions toujours proportionnées à l'état des connaissances du temps où l'on écrit; les interprétations souvent erronées comme le sont toutes les choses humaines; les traductions de dialectes quelquefois mal saisis, etc., etc.

Qu'on ne tire donc pas de mes paroles des inductions contraires à ma pensée.

*Les Ecritures sont divinement inspirées*, telle est ma pensée; car il me semble qu'il suffit de les lire avec simplicité de cœur, pour que cette conviction descende dans notre âme.

Quel livre humain, effectivement, supporterait ces lectures répétées non-seulement sans fatigue, mais encore avec le sentiment intime qu'à chacune d'elles, nous avons trouvé quelque nouvelle beauté qui nous avait échappé.

Les cloches retentissent dans l'air et vous annoncent l'aurore du beau jour de la naissance du Christ.

Votre première pensée est de saisir le Livre qui vous en donne le récit, et de commencer cette grande journée par cette lecture.

L'heure du culte de famille arrive, et vous proposez à vos enfants de sanctifier les premiè-

res heures de la fête par cette même lecture.

Entrés un peu plus tard dans le temple, vous l'entendez de nouveau du haut de la chaire, et peut-être que de retour chez vous, vos méditations se porteront derechef sur ce sujet et sur les conséquences d'un événement qui a sauvé le monde..

Or, je vous le demande, quel récit homérique déjà su par cœur (car vous connaissiez parfaitement le récit biblique avant d'ouvrir votre Evangile) supporterait ces quatre lectures dans un même jour ?

2°. Où trouverez-vous une œuvre humaine s'appliquant également bien à tout état de civilisation, tout degré d'intelligence, toutes circonstances, toutes nations, toutes latitudes, tous climats, et devant évidemment le faire aux siècles des siècles ?

Prenez, par exemple, l'Oraison dominicale et dites-moi si en tous pays, dans mille siècles comme aujourd'hui, il y aura jamais une prière mieux adaptée à toutes les circonstances dans lesquelles les hommes peuvent se trouver ?

Vous commencez par rendre grâces à Dieu,

par célébrer sa grandeur et exprimer le désir que toute la terre le reconnaisse comme vous.

*« Notre Père qui es aux cieux, que ton règne vienne. »*

Etes-vous entourés de méchants qui vous enlacent dans leurs piéges, ou d'hommes de bién qui vous accueillent en frères? Etes-vous en proie aux souffrances et aux angoisses, ou bien l'Eternel vous a-t-il envoyé des joies dont votre cœur est inondé?... vous vous écriez :

*Que ta volonté soit faite sur la terre comme du ciel!* c'est-à-dire que les bons restent bons et que les méchants ne soient plus méchants.

Les biens de la terre sont périssables et, sans l'assistance de Dieu, votre fortune peut se dissiper et vous pouvez en arriver à manquer du nécessaire.

Modérés dans vos désirs, vous demandez à Dieu de pourvoir à tout ce dont vous avez besoin: *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien,* c'est-à-dire, la nourriture, le vêtement, la santé, le contentement d'esprit, tout ce qu'il faut, en un mot, pour ne pas souffrir.

Il est au fond de notre conscience une voix qui nous dit que nous serons jugés, et que Dieu nous fera ce que nous aurons fait aux autres.

Nous le prions alors de nous pardonner nos péchés et de nous donner la force de pardonner à nos ennemis pour nous rendre dignes de son pardon.

Mais pourquoi ces développements sur une prière, qui a été si souvent commentée par des personnes bien mieux à même de le faire que moi?

En a-t-elle besoin d'ailleurs, cette divine prière? ne parle-t-elle pas d'elle-même? n'en dit-elle pas mille fois plus, à celui qui la repasse dans son cœur, que je ne pourrais le faire moi-même?

Mon but n'est donc que de chercher à établir une distinction évidente pour tous, entre ce qui porte le cachet divin et ce qui n'a que le cachet humain.

Prenons maintenant la création, telle qu'elle est décrite au commencement de la Genèse, puisque c'est presque toujours par là que dé-

butent les attaques contre la Divinité des Ecritures[1].

Si je n'avais à parler qu'à des hommes instruits, il serait presque oiseux de leur dire que l'expression de *jour*, employée par Moïse, signifie : *période*, et que chacun de ces jours a pu être ainsi de *cent mille ans*.

Les connaissances géologiques ont fait effectivement de tels progrès et sont si répandues, qu'aucun homme ne doute plus de l'extrême ancienneté du globe. Je me suis du reste trop étendu sur cette question, dans ma première partie, pour y revenir encore.

Mais ayant entendu des femmes chrétiennes me dire : « C'est écrit, donc cela doit être ; la puissance de Dieu est assez grande pour avoir fait le monde en six jours, quelle que soit son apparence extérieure. » Je leur répondrai que, quoi qu'il soit écrit : *rien n'est impossible à Dieu*, il ne peut pas faire *l'impossible*, c'est-à-dire qu'un

[1] Je dois prévenir le lecteur que n'ayant jamais lu aucune de ces attaques et ignorant en quoi consistent les objections des sectaires, ma défense devra être bien plus faible, que si je connaissais les arguments auxquels il faut répondre. L***.

objet soit rond et carré en même temps; qu'une même ligne soit droite et courbe ; que de deux choses de même nature, l'une grande l'autre petite, ce soit la grande qui soit contenue dans la petite. Donc si le monde est évidemment composé de parties beaucoup plus anciennes les unes que les autres, elles ne *peuvent* pas avoir été créées le même jour.

Donc *jour* n'est plus un jour de vingt-quatre heures, comme vous avez pensé que votre respect pour la Parole vous obligeait à le croire, mais un laps de temps plus ou moins considérable.

Cela se prouve du reste par cette même Parole, dont la *lettre* est la *règle de votre foi.*

Qu'est-ce qu'un jour? Pour parler le langage des hommes, nous dirons que c'est le temps qui s'écoule entre un lever de soleil et un autre.

Or il est écrit[1] : *Dieu nomma la lumière :* JOUR *et les ténèbres,* NUIT. *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le premier jour,* et plus loin :

*Dieu fit deux grands luminaires, le plus grand luminaire pour dominer sur le jour, et le moindre*

[1] Genèse I.

*pour dominer sur la nuit; il fit aussi les étoiles.*

*Dieu les mit dans l'étendue des cieux, pour luire sur la terre et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres, et Dieu vit que cela était bon.*

*Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le quatrième jour.*

M'expliquerez-vous, chère sœur, comment Dieu n'ayant séparé la lumière d'avec les ténèbres par la création du soleil que le quatrième jour, a pu dire : Tel fut le premier jour, tel fut le second jour, avant qu'il y eût de *jours?*

La vérité est une ; elle est absolue ; si elle est dans la *lettre*, dans *l'expression textuelle*, il faut nécessairement que cette *lettre soit toujours vraie.* Renoncez donc à une croyance dont vingt exemples vous montreraient aisément le défaut de fondement.

Observez du reste une chose, c'est que je ne dis pas, parce que j'ai pris *cet exemple*, que le mot *jour* ne fût pas *inspiré*. Loin de là ; je suis très porté à croire qu'il l'était, puisque dans le Décalogue venu directement de l'Eternel, il est dit : *Dieu fit en six jours le ciel et la terre;* mais il a été inspiré comme l'ont été la plupart des

prophéties, c'est-à-dire sans que l'instrument choisi par le Seigneur, sût à quoi il l'employait. Moïse n'a pas dû comprendre le sens du *mot* dont il se servait, parce qu'il était sans doute dans les vues de la suprême sagesse, qu'il restât *obscur* pendant des longues générations.

Vous m'entendez tous : La suprême sagesse a probablement voulu que *cette expression restât, comme beaucoup d'autres, obscure pour de longues générations.*

Je dis : *tous*, car ce n'est plus à vous seules que je parle, chères sœurs ; je parle pour tous ces sceptiques et ces philosophes qui, en attaquant les Ecritures, s'appuient sur ce qu'elles contiennent *d'obscur*, en l'appelant *inintelligible*, impossible.

L'intention formelle du Créateur, de laisser dans la Parole beaucoup de choses incomprises, s'explique d'elle-même à toute personne qui ne ferme pas volontairement les yeux sur la *prescience du Tout-Puissant.*

En effet, Dieu ayant créé l'homme *perfectible*, s'il lui avait donné dès son berceau des connaissances absolues sur toutes choses, il aurait

détruit d'une main ce qu'il avait créé de l'autre dans sa sagesse.

Une des récompenses des élus devant être *la toute-science,* il n'y aurait plus eu là une récompense, s'ils avaient déjà *pu tout savoir* sur la terre.

Il est des siècles où les progrès de nos connaissances sont si rapides que nous nous en étonnons nous-mêmes; mais soyons certains que quelque loin qu'elles aillent, elles demeureront à une immense distance de celles qui nous attendent là-haut.

J'ai dit que Dieu ayant créé l'homme *perfectible* avait dû, en se communiquant à lui, le faire dans un langage figuré comme celui des paraboles, ou entouré d'obscurité comme celui des prédictions.

Ne sentez-vous pas en effet que s'il nous avait, par exemple, donné dans la Genèse une leçon de géologie parfaitement claire pour tout le monde, il aurait d'un seul coup rendu superflues toutes les recherches géologiques des temps futurs; car, à chaque découverte, quelqu'un serait venu dire à ce savant si radieux

du résultat de ses longs travaux : « Si vous aviez lu plus attentivement les Ecritures, vous vous seriez évité toute cette peine; cela s'y trouve déjà. »

Pour l'astronomie, de même!

L'un des plus beaux dons du Créateur, celui d'une intelligence capable de lire jusque dans les profondeurs des cieux, ou les entrailles de la terre pour en arracher les secrets, n'aurait plus été qu'un don banal et sans valeur.

Or, s'il y a beaucoup de joie dans le Ciel pour un seul pécheur qui se repent, je suis convaincu qu'il y en a beaucoup aussi, quand un de ces hommes supérieurs par leur intelligence, après avoir fait quelque grande découverte, l'utilise pour *glorifier* devant la créature *la toute-puissance, ou l'immense amour du Créateur*.

Il doit y avoir eu des cantiques chantés dans le Ciel, quand l'immortel Newton a rapporté à son Dieu la gloire de ses admirables travaux.

Que je serais heureux si je pouvais décider quelques-uns de ces hommes éminents, qui s'occupent de recherches scientifiques, à y chercher des arguments en faveur de la divinité

des saintes Ecritures, plutôt que des armes pour la réfuter; — mais pour cela, il faudrait qu'ils commençassent par y croire; il leur faudrait de la foi, parce qu'elle dessillerait leurs yeux et qu'ils liraient alors la Parole tout autrement qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici.

Je crains que, s'ils ont lu le passage cité plus haut, sur la création du quatrième jour, savoir celle du soleil, de la lune et des étoiles, ils n'aient eu pour la plupart, jusqu'à ce moment, d'autre pensée que celle-ci: « Tout cela est bon à faire croire à des ignorants qui, comme Moïse, ne voient aucune différence entre la nature ou l'âge des divers corps célestes. C'est le langage de quelques prêtres égyptiens, transmis de siècles en siècles à des prêtres juifs ou chrétiens. Mais nous..., hommes de science, nous n'avons pas la vue si courte et l'intelligence si bornée!... »

Triste réflexion empreinte d'une bonne dose d'orgueil humain !!!

Pour moi, je ne suis pas un savant, puisque, je crois l'avoir dit, mes études de jeune homme ont été déplorables, et il y a deux mois je n'avais

jamais peut-être ouvert un livre réellement scientifique.

Je n'ai donc d'autre avantage sur les philosophes dont je parle, pour comprendre ce même passage, qu'un peu plus de foi qu'eux.

Or quand je lis ces versets de la Genèse, et que je repasse dans mon esprit ce que j'ai entendu dire des découvertes de la science, j'admire la sublimité de ce style qui dit tant de choses en si peu de mots.

Notre globe roulait depuis des milliers de siècles dans l'espace, et s'était assez refroidi pour que les vapeurs se fussent condensées en eaux et que la terre eût produit son jet. Il fallait utiliser ces herbes et ces plantes en créant des animaux qui s'en nourrissent; mais pour que ces animaux pussent vivre, il fallait remplacer cet éther presque glacé, dans lequel le monde se mouvait, par un air qui eût toutes les conditions requises pour être respirable.

Le moment donc de former l'atmosphère était arrivé; mais tel était le génie du Créateur qu'il ne se borna pas à le rendre respirable; il lui donna aussi la propriété de retenir les

rayons lumineux et la chaleur qui les accompagne.

Il se trouva donc que le soleil, la lune et les étoiles, que la terre n'avait pu apercevoir jusqu'alors, se trouvèrent tout à coup visibles et par conséquent *comme créées ce jour-là par rapport à la terre.*

Je n'avais jamais pu saisir comment Dieu avait pu créer la *lumière* au commencement, c'est-à-dire en langage biblique le premier jour, quand il n'avait formé que le quatrième jour le soleil qui donne cette lumière à la terre.

Grâce à la science, l'obscurité de ce passage vient de disparaître pour moi, par le seul acte de l'avoir lu, il y a peu d'instants, en toute simplicité d'esprit. — Maintenant, si au lieu de ces quelques lignes si concises sur cette création du quatrième jour, par exemple, l'Éternel nous eût fait de belles descriptions astronomiques sur la formation de l'atmosphère et sur ses propriétés, et eût donné à la créature une intelligence assez développée, dès sa naissance, pour les comprendre, que seraient devenues pour l'homme ces nobles jouissances qu'il goûte en

cherchant à force de travaux à découvrir la vérité ?

Quoi!... plus de ces progrès lents mais assurés qui étaient sa douce récompense!... une connaissance complète....., immédiate..... sur tout !.....

Oh ! non, non. Dieu est sage et tout ce qu'il fait est bien fait. — Il a enveloppé ses inspirations, ses révélations, de mystères qu'il ne nous dévoile que peu à peu. Notre avenir matériel reste même complétement dans l'ombre!...

Mais, sceptiques, le jour viendra où vous direz aussi : « Dieu est sage, ce qu'il a fait est BIEN FAIT. »

# XIV

## SUITE DU MÊME SUJET.

## XIV

### SUITE DU MÊME SUJET.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler quelques-uns des dangers de cette erreur de quelques personnes chrétiennes, qui s'imaginent que la *foi* consiste, non pas à croire aux Ecritures et aux divines instructions qu'elles nous donnent, aux consolantes vérités qu'elles nous enseignent; mais bien à croire à chacune des paroles de l'Ecriture, comme directement émanée de Dieu, regardât-elle des faits historiques ou géologiques sans importance pour notre salut.

La religion ne s'adresse pas à notre intelligence, mais à notre cœur. — Ce n'est pas une affaire de raisonnement, mais de sentiment.

Tout ce qui tend donc à placer la religion dans la discussion de certains textes, dans l'intel-

ligence de certaines expressions obscures, en fausse si complétement l'esprit, qu'on peut dire des personnes qui ont trop de tendance à s'attacher à la lettre, qu'elles détournent par là leurs frères du but que la Parole s'est proposée, celui du changement de leurs cœurs pervers, celui de leur sanctification.

Nous voyons dans quelles déplorables erreurs sont tombés les chrétiens qui appartiennent à la religion la plus répandue sur la terre ; or quelle en a été généralement l'origine ? La discussion des textes sacrés. — On a lu la Parole avec l'*esprit*, au lieu de la lire avec le *cœur*. On l'a dénaturée. On lui a fait dire ce qu'elle ne disait pas, et ce qui est plus certain encore, on s'en est servi pour résoudre des questions complétement étrangères au but qu'avait eu le Créateur en nous la donnant.

Les résultats en ont été parfois monstrueux!!! Galilée, jeté en prison comme sacrilége, après avoir consacré sa vie à d'admirables travaux, d'où la gloire du Créateur ne devait ressortir que plus brillante !... Et pourquoi ?...

Parce que l'Ecriture avait dit que le soleil

marchait autour de la terre, et que Galilée soutenait que c'était la terre qui tournait autour du soleil !...

*Josué*, est-il écrit en effet[1], *parla à l'Eternel et il dit en présence d'Israël : Soleil, arrête-toi sur Gabaon; et toi lune, arrête-toi dans la vallée d'Ajalon, et le soleil s'arrêta et la lune aussi, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Le soleil donc s'arrêta au milieu des cieux et ne se hâta point de se coucher, environ un jour entier, et il n'y a point eu de jour semblable à celui-là, devant ni après, l'Eternel exauçant la voix d'un homme; car l'Eternel combattait pour les Israélites.*

Vous aussi, chères sœurs, vous dites sans doute : « Mais certainement, le soleil s'est arrêté, puisque *c'est écrit !*...

L'Eglise de Rome, dans ce cas, avait parfaitement raison, *dans l'intérêt de la religion*, de condamner Galilée ; mais il est une petite observation qui va peut-être inquiéter votre foi, puisque c'est là que vous la mettez.

La vérité est une, elle est absolue. — Pour

[1] Josué X, 12-15.

que le soleil pût s'arrêter, il fallait qu'il commençât par tourner autour de la terre.

Il n'est pas admissible de dire : « Comme nous savons maintenant que c'est la terre qui tourne, c'est la terre qui s'est arrêtée. »

Où voyez-vous que la terre se soit arrêtée ? Si Dieu a *dicté ces paroles*, est-ce qu'il ne savait pas que la terre tournât, qu'il ne l'ait pas dit ? Est-ce que Dieu peut dire ce qui n'est pas, et induire les hommes en erreur, fût-ce sur des questions d'astronomie ?

Evidemment les paroles sont émanées d'un pauvre mortel, qui ignorait que la terre tournât, et qui ne savait comment exprimer en termes assez grandioses son admiration pour la puissance et l'amour de l'Eternel, qui avait été jusqu'à prolonger le jour par quelque aurore boréale ou quelque météore, pour donner aux Israélites le temps de défaire ses ennemis.

Ce n'est pas à nous, pauvres ignorants, à expliquer ce qu'a fait l'Eternel pour présenter au peuple juif l'apparence d'un prolongement de jour. Il est très possible que tout cela ne soit qu'une figure poétique, pour exprimer que la

besogne faite par les armes israélites, aurait au moins nécessité deux jours, sans le secours spécial du Très-Haut; que jamais journée n'avait été si remplie et ne suffirait à une aussi complète déroute de l'ennemi. Mais, quelle que soit l'interprétation vraie de ce passage, il est deux choses positives... La première, que c'est une figure; car si c'en est déjà une que de dire que *le soleil peut s'arrêter*, c'en est forcément une de dire qu'*il s'est arrêté*. Le mensonge et la vérité ne peuvent être confondus dans une même phrase. La seconde, que c'est une parole humaine dont les expressions n'ont pu être *inspirées*, parce qu'elles ont le cachet de l'ignorance humaine.

Je n'y vois pas seulement une ignorance astronomique; j'y vois le langage d'un homme qui méconnaît cette vérité, que Dieu fait toujours de grandes choses avec de petits moyens. Quand Gédéon marche contre les Madianites, Dieu lui fait réduire à trois cents hommes le nombre de ses soldats, *de peur qu'Israël ne se glorifiât et ne dît : Ma main m'a délivré*[1].

[1] Juges VII, 2.

Et pour défaire les Amorrhéens sur lesquels il n'avait qu'à souffler, Dieu aurait arrêté le cours de l'univers qui, depuis mille millions d'années peut-être, n'a pas connu une seconde d'arrêt!!!

Oh! chères sœurs! ne prétendez pas que la religion consiste à croire les Ecritures *à la lettre*, vous feriez sourire les croyants... et alors les incrédules!... que ne diraient-ils pas?...

Ce qui précède me dispense de m'étendre sur des faits analogues, tels que le signe donné par Esaïe à Ezéchias, en faisant rétrograder l'ombre de dix degrés[1]; et cela, selon toute probabilité, par quelque miracle affectant ses appréciations visuelles ou le cadran qu'il regardait; mais certainement pas, en arrêtant le mouvement de la terre et la faisant tourner en arrière.

Je passerai donc à une autre des causes pour lesquelles il n'est pas sage de s'attacher à la lettre des Ecritures. C'est la fréquence des erreurs de traduction. Elles ne proviennent pas seulement de l'imperfection de nos connaissances en fait de langues orientales, mais de notre ignorance de leurs usages, de

[1] 2 Rois XX, 8 et suiv.

leurs habitudes et surtout de leurs idiotismes.

Nous lisons, par exemple, dans saint Matthieu : *Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu*[1].

Pesons ces paroles et demandons-nous si telles qu'elles sont traduites et avec l'idée que nous y attachons elles sont divines.

Nous savons d'après ce que nous avons dit plus haut des choses *impossibles*, qu'un chameau ne saurait passer par le trou d'une aiguille. Or, le Christ ne dit pas : *C'est aussi aisé*, c'est-à-dire *c'est impossible.* Il dit : *C'est plus aisé*, c'est-à-dire *plus impossible que l'impossible.* Ce n'est pas là, vous en conviendrez, le langage auquel le Seigneur nous a habitués.

Donc, il y a là ou erreur de traduction, ou ignorance soit d'usages, soit d'expressions.

On a dit, pendant quelque temps, que le mot *chameau* et celui de *câble* avaient, dans l'original, une certaine similitude, qui avait fait prendre l'un pour l'autre ; mais depuis lors, on a su que la plupart des villes orientales avaient

[1] Matthieu XIX, 24.

une grande porte pour les voitures et les bêtes de somme, et qu'il y avait à côté un petit guichet pour les piétons, appelé le *trou de l'aiguille.* Dès lors, on comprend qu'en ôtant la charge d'un chameau et en le faisant mettre à genoux, on arrive, quoique avec peine, à le faire passer par un guichet destiné à un homme.

L'expression du Seigneur s'explique alors d'elle-même. Il est *très difficile* qu'un riche entre dans le royaume de Dieu; mais ce n'est pas *plus impossible que l'impossible*, car il n'y a pas de degré dans l'impossibilité.

On pourrait probablement expliquer de même par des différences d'usages ou d'idiotismes, pourquoi saint Matthieu fait dire au Sauveur: *Avant que le coq ait chanté*, et saint Marc: *Avant que le coq ait chanté deux fois.*

Que des adversaires à bout d'arguments s'emparent au surplus de ces variations sans importance, pour contester l'inspiration des écritures, vous leur fournissez des armes, chères sœurs, par vos doctrines; mais pour nous, ce n'est pas là qu'est l'INSPIRATION. Elle est dans ce qu'il nous importe de savoir pour notre SALUT ÉTERNEL.

# XV

## DE LA PRIÈRE.

# XV

## DE LA PRIÈRE.

Si nous reconnaissons que la Parole nous a été donnée par le Seigneur pour nous faire connaître la voie du salut, il faut faire tous nos efforts pour nous conformer à ses enseignements.

Or, elle nous apprend que, comme nous n'avons pas en nous-mêmes la force de faire toujours ce qui est bien, il faut la demander à Dieu, *qui nous accordera tout ce que nous lui demanderons en priant*[1].

*Tout ce que tu demanderas à Dieu*, nous dit le Seigneur, *Dieu te l'accordera*[2]. *Demandez et vous recevrez*[3].

Cette recommandation ne se retrouve pas

[1] Marc XI, 24. — [2] Jean XI, 22. — [3] Jean XVI, 24.

seulement à chaque page du Nouveau Testament. Déjà dans l'ancien, qui, comme nous l'avons dit, nous présente une alternative presque continuelle de transgressions et de retours à Dieu, chaque fois que les Israélites se sentaient frappés par la verge du Très-Haut et humiliés sous les coups de leurs ennemis, c'est par des prières publiques et solennelles que, reconnaissant leurs fautes, ils demandaient à l'Eternel de leur pardonner et de venir à leur aide.

Quand Salomon eut achevé le temple, ce fut également par une invocation solennelle à Dieu qu'il en fit la consécration, en le suppliant d'exaucer les demandes qui lui seraient adressées de cette maison de prières. *Exauce donc la supplication de ton serviteur et de ton peuple d'Israël, quand ils te prieront en ce lieu*[1].

C'est le Christ lui-même, du reste, qui nous a donné l'exemple de cette prière qui seule donne une vraie force dans la lutte.

Il ne se contente pas, en effet, de nous donner un modèle de prière dans l'Oraison Dominicale[2]; de nous apprendre ce que doivent être

[1] 1 Rois VIII, 30. — [2] Matthieu VI, 9.

nos prières; c'est en priant lui-même qu'il nous enseigne à prier. Est-il dans le désert, en butte aux tentations du démon, il prie.

Veut-il ouvrir les yeux d'un aveugle, il prie.

Veut-il rappeler à la vie son ami Lazare, il prie.

Sa vie est une prière continuelle et se termine par cette prière pour ses ennemis, qui la couronne et fera l'admiration de tous les âges : *Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*[1].

Rien de possible donc, ni conversion, ni pardon, ni sanctification, sans la prière.

Cette lecture même de la Bible, que nous vous avons indiquée comme un premier pas dans la voie de la régénération, elle sera sans fruits pour vous, sans la prière.

C'est la prière qui en fera pénétrer les instructions dans votre cœur; et sans elle elles glisseront sur lui, pour retourner à ce Dieu qui vous les envoyait dans sa bonté.

Si, au contraire, vous vous faites une habitude constante de la prière; si non-seulement

[1] Luc XXIII, 34.

vous adressez soir et matin votre invocation au Seigneur, mais si vous vous accoutumez à élever vers lui vos regards et les supplications intérieures de votre cœur, chaque fois que vous sentez le besoin de son secours, c'est-à-dire, chaque fois qu'une tentation vous assiége, qu'un malheur, que dis-je, qu'une simple contrariété vous afflige; — si également, quand il vous arrive quelque chose d'heureux, votre première pensée est de lui en rendre grâces, vous finirez par sentir votre Dieu toujours près de vous, toujours prêt à vous exaucer, à vous soutenir, à vous fortifier; et ce qui était difficile, ce qui eût été même impossible sans son aide, vous deviendra infiniment plus aisé que vous n'aviez jamais pu l'espérer.

Toutefois, pour que votre prière soit efficace, il ne faut pas que ce soit un appel banal à l'amour de votre Dieu.

L'Eternel non-seulement n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui les lui demandent, mais à ceux seulement qui les lui demandent avec foi. *Si quelqu'un de vous manque de sagesse*, dit saint Jacques, *qu'il la demande à Dieu, mais qu'il la*

*demande avec foi, sans hésiter, car celui qui hésite est semblable au flot de la mer qui est agité et poussé çà et là par le vent ; que cet homme-là ne s'attende pas à recevoir quelque chose du Seigneur*[1].

C'est donc avec cette ardeur qui veut absolument être exaucée, qu'il faut prier le Seigneur.

Nous avons parlé des figures, des allégories que contient l'Ancien Testament et qui échappent souvent à notre interprétation.

Celle de la lutte de Jacob avec l'ange a pour objet de nous apprendre comment il faut prier, ce que c'est que de vouloir être exaucé.

*Jacob*, est-il dit, *étant demeuré seul, un homme lutta avec lui, jusqu'à ce que l'aube fût levée*[2], *et quand cet homme-là vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha l'endroit de l'emboîture de sa hanche ; ainsi l'emboîture de l'os de la hanche de Jacob fut démise pendant que l'homme luttait avec lui.*

*Et cet homme lui dit : Laisse-moi, car l'aube du jour est levée ; mais il dit : Je ne te laisserai point, que tu ne m'aies béni...*

[1] Jacques I, 5 à 7. — [2] Genèse XXXII, 24.

Jacob, au moment de se rencontrer avec son frère Esaü, se sent coupable à son égard. Il a usé d'un subterfuge pour faire descendre sur sa tête les faveurs attachées à la bénédiction d'Isaac leur père, lequel était dans l'intention de les conférer à Esaü son fils aîné.

Jacob craint que le moment de la vengeance ne soit enfin arrivé, et qu'Esaü ne le mette à mort avec toute sa famille. — Il lui envoie en conséquence tous les présents qui lui tombent sous la main; mais cela ne suffit pas pour le rassurer. — Il a l'intime conviction que, sans le secours de Dieu, il est perdu.

Mais ce Dieu, ne l'a-t-il pas aussi irrité par de nombreuses transgressions? N'a-t-il pas, par exemple, usé avec Laban de subterfuges condamnables dans le but de s'enrichir?

Il est donc angoissé!... mais il connaît la bonté de son Dieu... il a foi en ses promesses... il se jette à ses pieds, invoque son pardon avec larmes, et le supplie de le protéger contre son frère Esaü et d'amollir son cœur en sa faveur.

Les heures s'écoulent cependant et il ne sent

pas descendre dans son âme l'assurance d'avoir été écouté de son Dieu!

Il ne se rebute point toutefois!... Dans l'ardeur avec laquelle il se prosterne aux pieds de son Maître, sa hanche se déboîte; mais ni la fatigue, ni la douleur ne l'arrêtent. Le jour paraît, qu'il est encore abaissé dans la poussière devant l'Éternel, en le suppliant de l'entendre. *Je ne te laisserai point aller*, lui crie-t-il, *que tu ne m'aies béni*, et sa persévérance finit par toucher le Très-Haut.

Cet Esaü qui venait avec quatre cents serviteurs à la rencontre de Jacob, a subitement le cœur changé par la vertu du Tout-Puissant, et se jetant au cou de son frère, il l'embrasse et pleure avec lui.

Telle est la conséquence d'une prière fervente comme Dieu veut qu'on lui en adresse. C'est là la vraie manifestation à son égard de notre foi... de cette foi que les Écritures nous disent être indispensable à notre salut.

Mais aussi!... quand nous aurons prié avec cette ardeur... combien les résultats dépasseront nos espérances!...

Ce n'est pas ce que nous avons demandé que Dieu nous accordera, c'est mille fois plus. ***Toutes les autres choses vous seront données par-dessus***, dit l'Evangile.

Quand nous n'avons pas encore prié comme nous devons prier, nous ne connaissons pas l'***Amour de Dieu;*** mais une fois qu'il s'est manifesté à nous, nous y trouvons tous les trésors... le courage dans l'épreuve... la consolation dans les afflictions... le pardon après la faute confessée à l'Eternel... la paix en tout temps... la paix divine... la paix qui transforme la vie... la paix qui est comme une anticipation des joies réservées par le Tout-Puissant à ceux sur lesquels seront descendus son pardon et son amour.

# XVI

## DE LA VÉRITABLE PAIX.

## XVI

### DE LA VÉRITABLE PAIX.

Cette paix que la lecture de la Parole et la Prière nous donnent, c'est la paix de Dieu, la seule paix véritable. *Le monde ne la connaît point.* Quand le monde vous abandonne, allez à Dieu. Là est le seul asile sûr... le seul port à l'abri de tout orage.

Il est inutile de se faire illusion. — Jamais le monde n'offrira de consolations permanentes et vraies à celui qui succombe sous le poids de l'épreuve. — La seule ressource du malheureux, le seul refuge du pécheur est en Dieu. C'est seulement quand il aura reconnu sa misère, son néant, et que sa prière aura vraiment témoigné de son entière confiance en la miséricorde de son Dieu, que la paix commencera à

se glisser dans son âme et à y ramener l'espérance. J'en ai vu un bien frappant exemple.

C'est celui d'un homme qui, suivant l'expression reçue, était dans les affaires; qui avait tout ce qu'il fallait pour être estimé, aimé même; mais qui par sa ridicule vanité, par son sot orgueil, avait réussi à blesser presque tous ceux qui l'entouraient et à se faire un grand nombre d'ennemis.

Un jour il fit une imprudence, plus même qu'une imprudence, une faute. Ses amis (il en avait quelques-uns, malgré ses travers) assurèrent, il est vrai, qu'il n'y avait eu dans le fait en question qu'un défaut de jugement de sa part et nullement une intention coupable. — D'autres même, qui paraissaient mieux informés encore des détails de cette affaire, ajoutèrent qu'il n'avait été que l'instrument apparent de celui dont son avenir dépendait, et qu'il n'avait jamais eu aucune liberté d'action.

Quoi qu'il en fût, ses adversaires ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de lui nuire. — Après avoir dénaturé certaines circonstances, ils les entremêlèrent de faits controuvés.—

Bref, ils firent si bien, par leurs mensonges et leurs calomnies, que beaucoup de ses connaissances crurent devoir s'éloigner de lui. — Pendant quelque temps il crut pouvoir lutter contre ces sourdes attaques; mais la calomnie se glissant dans l'ombre, que pouvait-il faire quand il ignorait même ce qu'on disait de lui? Il se débattait forcément dans le vide!...

De guerre lasse il s'abandonna à l'espoir que le temps ou l'éloignement dissiperaient ces fâcheuses impressions et feraient justice de ces accusations mensongères. Déjà, dans une autre contrée, il avait formé quelques nouvelles relations des plus agréables, quand un jour il croit remarquer chez elles une certaine froideur. Il cherche à en deviner la cause... bientôt il ne lui reste plus de doute... Il a été desservi auprès de ses nouveaux amis!... Est-ce par un de ses anciens adversaires? c'est possible. — Il est possible également que ce fut par un indifférent qui, quoique étranger à cette triste lutte et à ses causes, ayant vu des personnes s'éloigner de celui dont nous parlons, avait cru devoir à son tour engager ses con-

naissances à se tenir sur la réserve avec lui.

L'absence avait donc été sans résultat et son découragement croissait avec son isolement; mais la Providence lui avait, dans sa bonté, donné pour fille un ange qui devait lui enseigner à puiser à la véritable source des consolations. Elle lui mit en mains la parole de Dieu, en priant le Seigneur d'en faire fructifier pour lui la lecture.

Il y vit tout ce que le Seigneur avait fait pour des pécheurs indignes de ses bontés, et y lut ces consolantes paroles [1] :

« *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai.*

« *Chargez-vous de mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est aisé et mon fardeau léger.* »

Jour après jour, il apprit en effet de mieux en mieux à connaître l'immense amour de son Dieu pour lui, pauvre créature déchue et pécheresse, et à apprécier les trésors de miséricorde

[1] Matthieu XI, 28.

que révèlent ces paroles des Ecritures : *Vous étiez morts dans vos fautes et vos péchés* [1], *mais Dieu qui est riche en miséricorde, par la grande charité dont il nous a aimés lorsque nous étions morts dans nos fautes, — nous a vivifiés ensemble avec Christ par la grâce duquel vous êtes sauvés, — nous a ressuscités ensemble — et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ.*

Le moment vint enfin où, les yeux ouverts à la lumière de la grâce, il se jeta aux pieds de son Dieu, en le remerciant du fond du cœur de l'épreuve qu'il lui avait envoyée. — « Entourée de tentations, lui dit-il, chaque jour mon âme s'attachait davantage aux biens périssables de ce monde ; chaque jour je me montrais un peu moins scrupuleux dans les moyens d'acquérir la fortune. J'étais sur le penchant de l'abîme qui pouvait m'engloutir, quand ta main m'a arrêté... quand elle m'a arraché violemment au danger. — Le coup dont tu m'as frappé m'a paru rude, mais aujourd'hui je sens qu'il était nécessaire. Je sens que c'était dans ta miséri-

[1] Eph. II.

corde que tu m'affligeais, que tu m'isolais de tous..... Merci, merci, mon Dieu, pour tant d'amour.

« J'ai vu dans ta Parole que Zachée le péager, le jour où tu lui fis l'honneur d'entrer dans sa demeure, te promit de réparer le tort qu'il pouvait avoir fait à son prochain.

« Entre de même chez moi et donne-moi la force d'imiter son exemple. »

Cette prière fut entendue, et, pour en éprouver sans doute la sincérité, Dieu fit surgir devant lui, avec cette simplicité de moyens qui est la marque de sa toute-puissance, une occasion tout à fait imprévue d'expier une faute qui ne lui était pas personnelle, mais dont il avait profité.

Sans chercher dans cette circonstance particulière une vaine excuse, il sut réparer son tort. Fut-ce un sacrifice?... Non... Ce fut, au contraire, un bien doux moment que celui... où il sentit qu'il avait réellement rompu avec un triste passé, pour ne plus écouter que la voix de sa conscience... où il sut ce qu'était la paix de Dieu... cette paix qui parle au cœur de ré-

conciliation et d'amour..: cette paix qu'accompagne une foi implicite à toutes les promesses de l'Eternel!...

Sa confiance ne tarda pas à devenir entière, car elle reposait sur ces paroles de son Sauveur : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera*[1]. *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice et toutes les autres choses vous seront données par-dessus*[2].

C'était, pour lui, la confirmation de ce que déjà l'Eternel avait dit à Salomon[3] :

*Parce que tu n'as demandé ni une longue vie, ni des richesses, ni la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé de l'intelligence pour rendre la justice; voici, je t'ai donné un cœur sage et intelligent et même je t'ai donné ce que tu n'as point demandé, savoir les richesses et la gloire.*

Aussi, maintenant, il espère que le jour viendra où son Maître lui dira de même : « Parce que tu n'as pas demandé la ruine de tes ennemis, ni l'humiliation de ceux qui t'avaient calomnié, mais qu'au contraire tu m'as prié pour

[1] Jean XVI, 23. — [2] Matthieu VI, 33. — [3] 1 Rois III, 11.

eux... voilà ! je te donnerai la paix de ce monde que tu ne m'as pas demandée, et ceux mêmes que tu avais cru tes ennemis te tendront la main en te disant : « Nous t'avions mal jugé. »

# XVII

## SUITE DU MÊME SUJET.

## XVII

### SUITE DU MÊME SUJET.

Si l'homme dont nous venons de parler n'a pu trouver de paix qu'en Dieu, combien à plus forte raison est-ce la seule ressource de la femme contre laquelle l'opinion du monde est déchaînée et qui se sent entièrement délaissée !

Il y a nombre d'années que j'ai entendu parler d'une femme qui était fort belle, mais qui, pour son malheur, aimait trop à se l'entendre répéter. Elle croyait qu'il n'y avait d'autre bonheur sur la terre que d'être adorée, que d'inspirer une violente passion.

Or, quelles que fussent les qualités de l'époux auquel sa famille l'unit, il ne réalisa nullement les rêves de son imagination ; et ce fut un autre qui, en simulant peut-être des senti-

ments plus exaltés, réussit à s'en faire écouter.

Le monde se montre généralement fort indulgent pour les fautes de cette nature, quand il peut être censé les ignorer; mais du moment où un éclat vient troubler le calme qu'il affectionne... dès l'instant où il y a scandale... il devient impitoyable.

C'est ce qui arriva à cette infortunée. En un jour fatal, elle perdit amis, connaissances..... Elle se vit abandonnée de tous!...

Que faire dans cet isolement?

De quel côté se tourner?

Sera-ce vers la religion?... Elle a peur de la sévérité de son juge. — Elle se sent indigne de s'approcher de lui... elle se trouve trop coupable pour oser même prier.

Mais ce Dieu, que le sentiment de son humiliation lui fait repousser, veille sur elle; et sa bonté fait tomber entre les mains de cette infortunée le livre qui doit lui apporter la consolation... l'espérance. — Elle n'en ouvre d'abord que timidement les pages saintes. — Elle craint d'y lire sa condamnation!... Mais, ô mystère d'amour!... cette femme que la loi de l'an-

cienne alliance vouait à la mort... cette femme qui avait mérité d'être lapidée... son Sauveur lui tend la main, et quand ses bourreaux se sont éloignés... sans un reproche, sans une parole amère, il la renvoie avec ces simples paroles et lui dit : *Je ne te condamne pas non plus; va-t'en et ne pèche plus à l'avenir*[1].

« Est-ce là le Dieu, s'écrie-t-elle, dont je redoutais l'anathème? O prodige d'indulgence, de miséricorde! Que ne puis-je me jeter à ses pieds pour les arroser, comme la pécheresse, d'une huile de grand prix... pour les essuyer de mes cheveux!... Mais voilà... je chanterai ses louanges et je publierai ses compassions. — J'étais près d'un précipice!... L'habitude des hommages m'en avait fait comme un besoin. — Peut-être un premier égarement aurait-il été suivi d'un second, d'un troisième!... J'étais perdue si dans sa bonté la Providence ne m'eût arrêtée au bord de cet abîme. Le réveil a été pénible!... Mais c'est à ton amour, Seigneur, que je dois ce châtiment. Tu ne frappes que ceux que tu aimes!... Oui... je chanterai tes

[1] Jean VIII, 11.

louanges; j'apprendrai au monde que les grosses eaux m'environnaient et que mon Sauveur m'en a préservée. Je célébrerai sa bonté et sa fidélité à jamais. »

Ce qu'elle avait ainsi résolu, son Maître lui donna la force de l'exécuter. Elle se consacra presque entièrement à des œuvres de charité et d'évangélisation ; et, quelques années après, voulait-on citer le modèle de toutes les vertus chrétiennes, de la charité modeste et dévouée, du désintéressement le plus humble..... son nom venait sur toutes les lèvres. On l'appelait la mère des pauvres !...

Mais si ces deux exemples démontrent que ce n'est qu'*en Dieu* qu'on doit chercher et qu'on trouve un refuge assuré, quand on est abandonné du monde, à plus forte raison est-ce le cas quand, au milieu des applaudissements de ce même monde, on se trouve isolé, inquiet, malheureux, et que c'est à la voix de sa conscience que doivent être attribuées cette agitation de l'âme, ce défaut de tranquillité intérieure.

Un jeune homme qui jouissait de l'estime

générale, qui par sa fortune et sa position était, comme on dit, fort bien placé, eut un jour le malheur de recevoir, sans l'avoir en aucune manière provoqué, un de ces affronts qui, dans le langage du monde, *veulent du sang*.

Il était trop homme d'honneur pour refuser de se battre. Déjà il avait été touché par son adversaire... trop légèrement toutefois pour faire cesser le combat... quand sa lame, mieux dirigée, atteint au cœur et frappe mortellement celui qui l'avait insulté. La foudre n'est pas plus prompte... la mort est instantanée !...

Ses amis applaudirent à un résultat qui, en punissant le provocateur, atteignait le vrai coupable; et le monde n'eut pas assez d'éloges pour la noble conduite et le courage du jeune homme qui avait su venger son honneur outragé ! Mais si vous croyiez qu'il eut dans le cœur comme un écho de la satisfaction générale, vous vous tromperiez étrangement.

Il n'appartenait point à cette croyance qui admet qu'au moyen de prières et de messes on puisse faire sortir une âme du lieu d'expiation où elle est entrée en quittant ce monde. — Il

était au contraire convaincu qu'immédiatement après la mort suit le jugement, et que la séparation de l'esprit et du corps fixe à l'instant le sort de nos âmes.

Ne pouvant donc se dissimuler que l'âme de celui qui, quelques secondes avant cette séparation fatale, cherchait à lui arracher la vie, devait avoir été frappée d'une irrévocable condamnation, il était incessamment poursuivi de cette écrasante pensée, que c'était sa main qui l'avait irrémissiblement précipitée dans le gouffre *où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint point*[1].

A une telle angoisse, quel remède apporterez-vous, philosophes et hommes du monde? — Je n'en connais pour ma part qu'un seul, et ce fut heureusement celui auquel il eut recours.

Ce fut la lecture de la Parole, et, après cette lecture, la prière, la prière ardente, la prière qui veut être exaucée.

Cette prière, il la trouva toute préparée pour lui dans le psaume LI : *O Dieu, Dieu de mon*

[1] Marc IX, 44.

*salut! délivre-moi de tant de sang, et ma langue chantera hautement ta justice*[1].

Il cria, avec David : *Aie pitié de moi selon ta miséricorde, selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits*[2]. Et, comme David, il sentit la consolation descendre dans son cœur.

Quand il vit enfin un véritable malfaiteur, à la première manifestation de repentir, recevoir de la bouche de son Sauveur cette consolante promesse : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis*[3], il comprit que l'amour de son Dieu était sans bornes et sa miséricorde sans limites; et de ce moment il connut la paix, la SEULE PAIX VÉRITABLE.

[1] Ps. LI, 16. — [2] Ps. LI, 3. — [3] Luc XXIII, 43.

# XVIII

## DES ŒUVRES.

## XVIII

### DES ŒUVRES.

Quand, dans la détresse où le monde nous avait laissés, Dieu nous a tendu la main, nous a ouvert les trésors de son amour, nous a rendu la paix, il est juste que nous lui en témoignions notre gratitude; car si toutes les preuves d'affection venaient d'un seul côté et que nous n'en exprimassions pas notre reconnaissance par nos actes, l'harmonie rétablie entre Dieu et nous ne saurait subsister longtemps.

L'homme ne pouvant rien faire pour Dieu qui soit un témoignage suffisant de la réalité de ses sentiments, la Providence a placé à côté de lui d'autres créatures sur lesquelles sa gratitude pût trouver l'occasion de s'exercer, et lui a dit:

***Tout ce que tu feras pour chacun de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même.***

Quel encouragement à faire du bien à nos pauvres frères!... Dieu le considérant comme fait à lui personnellement!... Dieu voulant bien y voir la preuve de notre reconnaissance pour ses bienfaits.

Nous avons senti notre misère!... Dieu est venu à nous; et tout ce que nous ferons maintenant pour lui plaire servira à resserrer les liens d'affection qui viennent de s'établir entre lui et nous! Comment, après cela, n'irions-nous pas d'une bonne œuvre à une autre sans nous lasser?

Il est toutefois deux conditions requises pour que nos œuvres soient agréables à Dieu :

La première, c'est que ce soit bien ***pour lui plaire*** que nous nous sommes montrés charitables pour notre prochain.

Toutes ces grandes œuvres, ces hôpitaux construits, ces établissements d'éducation ouverts, ne sont rien pour Dieu, s'il y voit la recherche des applaudissements humains, ou même simplement l'impulsion naturelle d'un cœur qu'il sait avoir créé généreux.

Le but de lui être agréable sanctifie une œuvre quelle qu'elle soit, mais a seul ce pouvoir.

La seconde condition est de ne pas nous faire devant lui un mérite de nos œuvres, de ne pas croire qu'elles nous donnent droit à ses récompenses.

Nous sommes de si grands pécheurs, qu'aucune œuvre ne pourrait compenser nos transgressions... ne pourrait en obtenir la rémission.

C'est par le sacrifice de Christ seul que nous pouvons être sauvés.

Nous faire un mérite de nos œuvres... les mettre en avant comme nous donnant un titre quelconque à la miséricorde de l'Eternel, c'est lui dire :

« La mort de ton Fils ne suffisait pas pour me racheter; mais à côté de sa croix j'ai mis la mienne... »

Vous comprenez!... à côté de la grande croix du Sauveur, notre petite croix!.... Quel orgueil!!... quelle aberration!!... C'est ne pas sentir que le sacrifice du Christ est une telle marque d'amour, que tout ce à quoi nos œuvres peuvent espérer d'arriver, c'est à té-

moigner à Dieu une faible partie de la reconnaissance que nous lui devons pour un si grand bienfait !

Mais si, au contraire, ce sentiment de gratitude pouvait s'emparer de nos cœurs comme il le devrait, ah ! quelle immense jouissance nous trouverions dans chacun de nos actes de bienveillance, dans chacun de nos sacrifices, dans chacune des privations que nous nous serions imposées pour nos frères !...

Quoi !... malgré leur exiguité... leur indignité... les sentir agréables au Seigneur !... Sentir qu'elles sont comme un lien entre le Créateur et nous, et qu'après nous avoir tant aimés, il compte ces pauvres œuvres comme un témoignage suffisant de notre gratitude et de notre amour !... N'y a-t-il pas là de quoi nous donner du courage, de quoi nous engager à persévérer, et à faire tout notre possible pour augmenter ce trésor de bonnes œuvres que nous devons retrouver dans le Ciel.

Ah ! s'il vous a été donné d'avoir une épouse ou une fille vraiment chrétienne, vous avez peut-être suivi en elle ce développement de

l'esprit de Christ... de l'esprit de vraie charité qui est pour elle comme une nouvelle vie... et quelle vie, quand nous la rapprochons de la nôtre!... Nous nous vantons de notre générosité, parce que nous donnons peut-être assez largement à ceux qui frappent à notre porte; et cependant qu'est-ce que cette largesse?... Ce n'est quelque chose que comparativement à celle de quelques-uns de nos frères, avec lesquels nous aimons à faire des rapprochements flatteurs pour notre amour-propre! Mais elle... voyez-la... ce ne sont pas seulement des vêtements, des aumônes, qu'elle porte à ces indigents!... Elle leur porte des consolations, quand ils sont affligés!... Cette pauvre veuve a perdu un des êtres qu'elle chérissait le plus!... C'est au Ciel qu'elle lui apprend à chercher le grand Consolateur... « C'est là, lui dit-elle, qu'elle pourra retrouver celui qu'elle a perdu! » C'est la voie qui y conduit qu'elle s'efforce de lui faire connaître. Mais!... qu'a-t-elle donc sous les plis de sa robe?... Ah! je vois!... Ce sont de ces traités si intéressants, qui commencent par faire aimer la lecture!... puis par

faire aimer les bonnes lectures!... En fait de bonne lecture, aucune ne vaut celle de la Parole. Aussi, je gagerais bien que c'est elle!... que c'est la sainte Parole... qu'elle tient cachée sous son manteau!... La chère enfant!... elle n'épie que le moment favorable de la donner!... Oui... oui... c'est aux âmes de ces infortunés qu'elle songe!... Elle a soulagé leurs besoins matériels! C'est leurs âmes, maintenant, qu'elle veut sauver!... C'est leurs âmes qu'elle veut amener à Dieu!... Ah! mon enfant!... tu as, je le vois, constamment sous les yeux ces paroles de saint Jacques[1] : « *Celui qui aura ramené un pécheur de son égarement, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés...* » Mais aussi!... quand le moment sera venu, avec quel calme... avec quelle confiance tu regarderas au Seigneur!... Les âmes que tu auras sauvées seront là-haut à t'attendre, et elles te feront cortége dans les DEMEURES ÉTERNELLES!

[1] Jacques V, 20.

# XIX

## NON PAS VOTRE ŒUVRE,

### MAIS L'ŒUVRE DE LA PROVIDENCE.

# XIX

## NON PAS VOTRE ŒUVRE, MAIS L'ŒUVRE DE LA PROVIDENCE.

Si vous avez fermement l'intention de faire des œuvres agréables au Seigneur, le mieux est de lui demander à lui-même quelles sont les œuvres qui lui seraient le plus agréables. Et, soyez-en sûr, il trouvera le moyen de vous le faire savoir.

Généralement parlant, si nous étions bien pénétrés de notre faiblesse et de l'impossibilité où nous sommes de maîtriser les événements, même les plus insignifiants ; de la complète ignorance de l'avenir dans laquelle nous avons été placés par la plus sage des dispensations ; enfin de notre inhabileté à savoir si telle ou telle circonstance nous sera, en défi-

nitive, contraire ou favorable, nous nous en remettrions davantage à la bonté de la Providence et nous nous laisserions guider par elle; nous comprendrions que le mieux, pour nous, est d'être artisans avec elle et non pas contre elle.

Savons-nous, en effet, quoi que ce soit de ses desseins à notre égard?

Si quelqu'un eût dit à l'écrivain, il y a deux mois, qu'avant la fin de l'année il publierait un ouvrage sur un sujet quelconque, il aurait cru la chose tout aussi probable que si on lui eût dit qu'à son âge il quitterait sa famille et ses amis, pour aller en Chine se joindre à l'expédition de lord Elgin et de l'amiral Rigault de Genouilly; mais son étonnement eût été bien plus grand encore, si on lui eût dit que ce serait de quelques questions astronomiques envisagées au point de vue religieux que ce livre traiterait.

Non-seulement, en effet, depuis l'époque de son admission à la sainte Table, n'avait-il jamais pu s'astreindre à faire la plus petite analyse d'un sermon ou d'une lecture religieuse;

mais encore ignorait-il, il y a six semaines, qu'il y eût un docteur Whewell en ce monde et qu'il eût écrit sur l'astronomie ; il n'avait même de sa vie ouvert un traité sur cette science, ni aucun ouvrage de géologie ou de philosophie. Le voilà cependant, la plume en main, poussé, par l'ardent désir de faire un peu de bien à quelques âmes, à répondre à un ouvrage qui, selon lui, a dû produire une fâcheuse impression sur quelques esprits.

Il se dit avec confiance que si la Providence a décidé que ce résultat serait atteint, elle saura bien susciter à quelqu'un la pensée de traduire ce livre en anglais.

Si nous ne savons pas quelle œuvre nous pouvons être destinés à accomplir, il faut ajouter que, même lorsque nous devenons les instruments dont la Providence se sert pour arriver à son but, nous fermons volontairement les yeux, et ne voulons pas reconnaître son action, quelque évidente qu'elle soit.

Je vous ai parlé d'un pécheur qui, ayant lu le chapitre XIX de l'évangile selon saint Luc et les paroles de Zachée qu'il contient, s'était

écrié : « Eh bien, moi aussi, je veux chercher à réparer le tort que je puis avoir fait à mon prochain ! »

Peu après avoir pris cette bonne résolution, il sort, et, je le tiens de sa propre bouche, une des premières personnes qu'il rencontre aurait pu l'accuser, non de lui avoir fait tort personnellement, mais d'avoir profité d'un tort qui lui avait été fait par un autre. Elle l'ignorait toutefois complétement. Il y avait huit ans qu'il ne l'avait vue, et il la croyait décédée depuis quatre ou cinq ans. Ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à se rappeler à son souvenir. Il la vit deux ou trois fois à cette occasion, et jamais, depuis lors, il ne l'a rencontrée de nouveau.

Vous allez me dire : C'est un *hasard* assez surprenant ; mais je ne sais pas ce que ce mot signifie, et je n'y crois plus, depuis que j'ai vu au microscope un insecte infiniment petit, et qu'on m'a dit que Celui qui avait créé l'Univers avait également formé, pour la nourriture de ce pauvre animal, des êtres infiniment plus petits que lui.

Je me persuade, en voyant de telles choses, qu'il n'est pas d'événement insignifiant dans le cours de la vie qui ne soit l'accomplissement des desseins de Dieu, et je crois à ces paroles des saintes Ecritures [1].

*Il ne tombe pas un passereau en terre sans la permission de votre Père céleste. Même tous les cheveux de votre tête sont comptés.*

Puisque telle est notre impuissance que *nous ne pouvons faire devenir blanc ou noir un seul de nos cheveux* [2], et que, tout en restant libres de faire le bien ou le mal, Dieu se servira toujours de nos propres déterminations pour l'accomplissement de ses vues, sachons, en nous soumettant sans résistance à ses décrets, devenir du moins des instruments dociles et de bonne volonté.

A quoi nous servirait la lutte? Il n'en sera ni plus ni moins, quant aux événements; car qui sommes-nous, simples vermisseaux, pour nous révolter contre les arrêts du Tout-Puissant?

Soyons de bons serviteurs, plutôt que des

[1] Matthieu X, 29. — [2] Id. V, 36.

esclaves rebelles, et nous ne tarderons pas à éprouver l'immense différence qu'il y a entre son amour et son courroux.

Je voudrais pouvoir vous citer quelques-unes des remarquables paroles de l'excellent ami dont je vous ai déjà parlé, de M. Adolphe Monod, qui n'était jamais plus éloquent que lorsqu'il abordait ces intéressants sujets de la vie pratique de chaque jour.

« Il ne faut pas vouloir ce que vous voulez, mais ce que Dieu veut, disait-il souvent à ses catéchumènes, et soyez sûrs que Dieu saura vous faire connaître sa volonté par les moyens les plus simples et les plus naturels.

« Ne vous proposez pas, disait-il aussi, une tâche que vous vous êtes faite à vous-mêmes, mais la tâche que votre Sauveur mettra devant vous. Laissez-vous conduire, et il mettra cette tâche sous vos yeux, sans que vous vous en fassiez souci. »

C'est d'autant plus vrai, que, comme nous l'avons dit, nous ignorons les intentions de la Providence à notre égard.

Salomon ne dit-il pas : *David, mon père,*

*avait dessein de bâtir une maison au nom de l'Eternel, du Dieu d'Israël; mais l'Eternel dit à David, mon père : Quant au dessein que tu as eu de bâtir une maison à mon nom, tu as bien fait d'avoir formé ce dessein. Néanmoins, tu ne bâtiras point cette maison; mais ton fils, qui sortira de toi, sera celui qui bâtira cette maison à mon nom*[1].

N'oublions pas la leçon renfermée dans ces paroles.

Vous, mon frère, vous êtes fort riche; vous avez longtemps dévoué vos pensées, votre vie, à l'accroissement de votre fortune..... Mais... Dieu vient de toucher votre cœur, et vous vous reprochez de n'avoir, jusqu'ici, rien fait pour lui. Vous méditez peut-être quelque grande œuvre de bienfaisance qui puisse servir comme de compensation pour votre indifférence passée.

Arrêtez... arrêtez... avez-vous quelque motif de croire que ce soit là une inspiration de la Providence? Cette œuvre a-t-elle été mise devant vous comme étant une de ces œuvres que vous seul pouviez accomplir, qui était de votre domaine spécial? Ne serait-ce pas plutôt une

[1] 2 Chroniques ch. VI, 7.

idée venue de vous, pour montrer au monde que cet homme, qu'il avait cru égoïste, pouvait, quand il le voulait, être plus généreux que bien d'autres? N'y aurait-il pas là un peu de vaine gloriole, d'amour-propre mondain caché dans le fond de votre cœur?

Accomplissez votre projet, et peut-être, hélas! vous trouverez-vous un peu plus éloigné de Dieu que vous ne l'étiez auparavant!!!

Premièrement, vous ne manquerez pas de vous glorifier de votre œuvre, et cela, non-seulement devant les hommes, mais intérieurement, devant votre Maître lui-même. Ce ne sera pas une noble action dont vous le remercierez de vous avoir inspiré la pensée!... Ce sera un don que vous lui aurez fait, pour vous le rendre favorable, pour mériter ses bonnes grâces. La bienveillance de votre Sauveur achetée à prix d'argent!... voilà sur quoi vous aurez fondé vos espérances d'avenir!

Ce n'est pas tout... Après avoir consacré une forte somme à cette œuvre, qui a fait parler de vous en termes si honorables, votre générosité, ainsi connue, vous attire nécessaire-

ment de nombreuses demandes. Est-il question de soulager quelque misère, de pourvoir à quelque œuvre d'évangélisation ou de charité, de répandre la Parole en construisant de nouveaux temples où elle puisse être prêchée, de salarier de nouveaux ministres de l'Évangile, on accourt chez vous !... On compte d'autant plus sur votre aide que ces œuvres offrent généralement plus d'intérêt que l'œuvre propre dont vous avez conçu l'idée..... Mais... votre réponse ne sera-t-elle pas souvent : « Je fais déjà tellement de sacrifices pour ma propre œuvre, que je ne puis encore en faire pour celles des autres? »

En un mot, les actes de bienfaisance que Dieu commençait à mettre devant vous, ne les repousserez-vous pas pour cette œuvre, à laquelle déjà vous regrettez d'avoir consacré tant d'argent, et que vous appelez parfois votre folie?

Je suis bien porté à croire, s'il en est ainsi, que vous avez cru votre cœur changé, mais qu'il est toujours le même!...

Que je penserais différemment si, compre-

nant bien que votre fortune vous a été donnée par votre Maître, qui vous a accordé l'intelligence nécessaire pour l'acquérir et vous donne encore tous les jours celle qu'exigent sa conservation et même son accroissement, vous lui disiez : « Elle est à toi, mon Dieu; fais-en ce qui te semblera bon. »

Ce sont peut-être vos fils, vos filles, vos gendres que l'Eternel a d'avance destinés, comme Salomon, à la grande œuvre pour laquelle il vous a enrichi. Laissez-le donc faire. Il mettra devant vous, je ne saurais assez vous le répéter, les œuvres qu'il veut que vous fassiez, sans qu'il soit besoin que vous vous en tourmentiez l'esprit.

Cette collecte qu'on vous présente, si c'est au monde que vous pensez en donnant, vous allez humilier par l'importance... par l'éclat de de votre don, toutes ces pauvres veuves qui n'apportent que leur obole... mais, si vous pensez à votre Sauveur et si vous vous dites : « Voici un homme généreux et riche qui a donné tant; je suis plus riche que lui, mais c'est égal, je vais donner comme lui; je serai censé avoir

suivi son exemple, et non pas avoir voulu écraser personne, » croyez-vous que ce ne soit pas là une de ces bonnes pensées que la Providence prodigue à ceux qui sont sur la voie de leur conversion?

Regarder à Dieu pour faire son œuvre et non pas la nôtre, telle devrait être notre règle de conduite, quelle que soit notre position, notre fortune.

Et si, pour nous y conformer, il nous faut un guide, nous avons notre conscience! Consultons-la!... Elle dit toujours vrai, quand on ne s'est pas habitué à en étouffer le cri.

Vous, ma sœur, qui, au milieu de vos nombreux devoirs de société, de vos visites multipliées, en avez habituellement quelques-unes de plus en réserve pour cette amie si spirituelle qui a toujours, suivant votre expression, quelques bonnes histoires à vous conter sur le tiers et le quart, demandez à votre conscience si c'est vraiment l'amitié qui vous conduit chez elle?

Et vous, qui convertissez ces fêtes, qui pourraient être d'innocents divertissements, en une

arène propre à déployer votre coquetterie ou votre luxe extravagant, interrogez-la pour savoir si c'est uniquement pour satisfaire aux exigences de votre position que vous y portez vos pas?

« Nous ne pouvons nous cloîtrer, direz-vous. Nous ne pouvons aller mises comme des sœurs de charité. »

Dieu me garde de vous en donner le conseil. Je ne crois pas qu'en se rendant dans le désert pour y prier, notre Sauveur ait entendu nous dire : « Si vous vous permettez tout en fait de plaisirs et de dissipations pendant un certain laps de temps, souvenez-vous, du moins, d'en faire l'expiation en jeûnant quarante jours, à mon exemple. »

Non... Jésus ne nous a pas plus dit de l'imiter dans cet acte-là que dans ses miracles ; mais il nous dit : « J'ai prié pour avoir la force de résister à la tentation. *Veillez* aussi *et priez...* » Mais priez de cœur, car c'est la religion du cœur et non une religion de forme qu'il vous demande.

Je ne crois pas non plus que Dieu vous eût

donné des laines si moelleuses, des soies si brillantes, pour qu'à l'imitation de saint Jean-Baptiste, vous alliez vêtues de poils de chameau. Soyez mises conformément à la position dans laquelle la Providence vous a placées. Sachez éviter avec le même soin une recherche qui conduit à l'orgueil, et une mesquinerie qui pourrait avec raison être prise pour de l'avarice.

Si votre position vous appelle à recevoir, ne songez pas tant à faire admirer votre splendeur que l'amabilité de votre accueil.

Pas de puritanisme !... les ennemis de votre religion s'en prévaudraient pour l'appeler jésuitique et la décrier.

Pas d'ascétisme !... ils diraient qu'elle est austère, impraticable !..: tandis que la Parole vous dit, au contraire : *Soyez toujours joyeux*[1].

En un mot, soyez simples, mais non pas de cette simplicité extérieure qui n'en impose pas même à la multitude. Soyez simples de cœur ; et alors, confiantes en la Providence, vous irez devant vous, sans vous faire de système plus

[1] 1 Thessalon. V, 16.

ou moins empreint d'exagération, et sans, d'un autre côté, vous laisser guider par l'opinion du monde.

J'entendais, un jour, une jeune fille causer avec sa mère, le lendemain d'une jolie fête qu'elles avaient donnée, et je crois vraiment qu'elle savait allier une parfaite simplicité à l'amour des plaisirs de son âge.

« Savez-vous, chère maman, lui dit-elle, qu'on avait l'air de s'amuser hier parfaitement. Il y avait un entrain qui faisait plaisir... Les danseurs étaient fort aimables; ils ne laissaient jamais les danseuses sur leurs chaises... Comme Arabelle était jolie!... Tout le monde l'admirait. Quelle ravissante toilette avait Fernande!... On n'a pas plus de goût qu'elle..... Et cette bonne Isaure... Elle n'est pas jolie, mais elle a tant d'esprit qu'on faisait cercle autour d'elle pour jouir de sa conversation. »

— Charmante enfant... tu ne t'occupes que des succès de tes amies, sans te douter que presque tous les regards étaient pour toi... que ta robe si simple, mais si bien dans sa parfaite fraîcheur... tes manières si aimables... ton na-

turel surtout... faisaient l'objet des éloges de tout le monde.

Ah! pourquoi tout cela? Parce que tu portes toujours avec toi la paix dans ton cœur. Le monde n'est pas pour toi un théâtre où il faut briller et éclipser des rivales. Si on te demande ce que tu aimes, tu répondras sans doute: « Les douces causeries du coin du feu avec une amie bien-aimée ou la conversation de ces hommes distingués qui se rencontrent dans quelques salons. » Tu ne songeras pas à dire... « le bal, la danse. » Tu y vas, parce que tes parents jugent convenable de t'y conduire et que tu fais avec plaisir ce qu'ils désirent!... mais où que tu ailles et quoi que tu fasses, tu regardes en haut, et ta vie en est ILLUMINÉE.

# XX

## QUOI QUE NOUS DEMANDIONS,

### NOUS LE RECEVRONS.

## XX

QUOI QUE NOUS DEMANDIONS, NOUS LE RECEVRONS [1].

Je me suis élevé contre le docteur W. Whewell, trouvant qu'il glorifiait la créature aux dépens du Créateur. J'ai cherché à lui démontrer que, par elle-même, elle était faible, exposée à mille dangers et incapable de rien faire.

Tu as compris, lecteur, que je voulais parler de l'homme naturel, de l'homme considéré en lui-même, indépendamment de l'appui qu'il peut trouver en Dieu.

Me voici maintenant arrivé au but de cet ouvrage, savoir : de démontrer que si l'homme par lui-même ne *peut rien*, celui qui s'appuie sur l'Eternel... le vrai Chrétien... PEUT TOUT, et j'insiste sur ce mot TOUT... car il peut *tout obte-*

[1] Jean III, 22.

*nir en priant. Quoi qu'il demande à Dieu, il le recevra.*

*Elie,* dit saint Jacques[1], *était un homme sujet aux mêmes affections que nous, et néanmoins il demanda par ses prières qu'il ne plût point; et il ne plut point sur la terre pendant trois ans et demi; et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit.*

Je t'ai successivement entretenu, lecteur, de la grandeur de Dieu et de son amour pour toi. Je t'ai pressé de lire les Ecritures qu'il t'a données, dans sa bonté, pour se révéler à toi et te faire connaître l'étendue de son amour, et les magnifiques promesses qu'il fait à ceux qui viendront à lui et répondront à son immense amour par un peu d'amour.

Il ne dépend actuellement que de toi de t'assurer dès à présent de la réalité de ces promesses.

Si tu as écouté mes paroles... si tu as cédé à mes instances, tu auras vu dans le saint Livre ces mots du Sauveur : *Demandez et vous recevrez*[2]. — *Tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu*

[1] Jacques V, 17. — [2] Jean XVI, 24.

*te l'accordera*[1]. — *Quoi que nous demandions, nous le recevrons*[2].

Que pourrais-je te dire de l'amour de ton Dieu après de telles paroles? Viens donc a lui, et tu recevras tout ce que tu lui auras demandé.

Maintenant..... que vas-tu lui demander?... S'il m'est permis de te donner un conseil, je t'engage à lui demander SA PAIX, car il est écrit: *Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme? ou que donnerait l'homme en échange de son âme*[3]?

Ta vie jusqu'ici a été agitée... tourmentée. Les soucis t'ont rongé... les luttes de la vie t'ont épuisé. — Tu as voulu résister à l'empire de tes passions... aux entraînements du monde... aux séductions de la terre. — Tu as combattu... vaillamment peut-être... en tout cas de tout ton pouvoir... de toute la force de ta volonté... de toute l'énergie dont tu étais capable. — Tu as toujours fini par être vaincu!

Tu croyais cette passion domptée. — Pendant des années tu avais réussi à la maîtriser. —

[1] Jean XI, 22. — [2] 1 Jean III, 22. — [3] Matthieu XVI, 26.

Il n'a fallu qu'une occasion pour te faire retomber !

Tu es comme ce joueur que des pertes considérables avaient rendu sage. — Un jour cependant, la même couleur passe neuf fois, dix fois, onze fois de suite. — Elle ne peut passer éternellement, dit-il. — Ne pas profiter d'une occasion semblable serait de la folie. — Deux ou trois coups au plus, et je suis sûr de me doubler !!

Et le spéculateur !... N'allez pas croire qu'en me servant de ce mot, j'entende jeter un blâme sur toutes les affaires qui se font à la Bourse. Je sais faire la distinction de l'homme qui y cherche des placements avantageux et qui, n'opérant qu'en raison de ses moyens, reste le maître de ses opérations, — et de celui qui agit en insensé, ne calculant jamais la portée que prendraient ses engagements s'il survenait quelque circonstance grave et imprévue, — ou qui, n'opérant qu'à la baisse, trouve ses succès dans les événements les plus sinistres, et ne connaît d'autres joies que celles qui coûtent des pleurs à son pays.

Etes-vous en proie à cette funeste passion? Avez-vous éprouvé quelqu'un de ces désastres presque immanquables dans la vie de celui qui joue à la bourse et qui lui arrachent, dans son désespoir, le serment de n'y jamais rentrer?... Vous pouvez nous dire comment on les garde, ces serments! — Plusieurs années parfois, je l'accorde. — Mais!... apprenez de source certaine qu'une affaire est désespérée et voyez-en les cours monter avec fureur!... Ces acheteurs sont fous!... direz-vous... Ils sont dupes d'une insigne manœuvre!... Puis!... une seconde pensée succède à celle-là!... Ne serait-ce pas le cas de me récupérer?... J'avais bien juré de ne plus jouer!... mais c'était de crainte de perdre ce que je n'avais pas!... Aujourd'hui je ne cours aucun risque!... le bénéfice est certain!...

Eh bien!... pécheur... reconnais-toi à ce portrait. — Quelle que soit la passion qui te domine!... quelle que soit ton énergie!... je te l'affirme... et j'ai l'expérience d'une longue vie pour m'en convaincre... le résultat sera toujours identique!... Tu pourras résister cinq

ans... dix ans... tu finiras toujours par retomber, tant que tu te confieras à tes propres forces.

Il n'est qu'un SEUL moyen de vaincre!... Un SEUL, entends-le bien!...

Et ce moyen!... c'est de te jeter aux pieds de ton Dieu; de lui confesser tes misères et de lui dire avec un entier abandon : « J'ai cherché à lutter contre la tentation, et je n'ai pas pu. — Lutte pour moi... Je m'en remets complétement à toi... Tu vaincras pour moi... Je sais que tu peux changer mon cœur... change-le comme tu m'as promis de le faire si je te le demandais. »

Ta première prière ne sera peut-être pas exaucée... Persévère jusqu'à ce qu'elle le soit... Elle le sera... un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais infailliblement! Et... quand elle aura été exaucée!... quelle tranquillité!... quelle paix descendra dans ton âme!...

Tu étais tourmenté, angoissé..... En te sentant retomber toujours dans les mêmes fautes, le désespoir s'emparait de toi... Eh bien... tout cela est fini!... C'est Dieu qui s'est chargé de

cette lutte... Tu l'as prié, et, comme il te l'avait dit, tout ce que tu lui as demandé, il te l'a accordé.

Je vous en conjure donc, chers frères : *Vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux*[1].

Je ne suis point un moraliste sévère, un docteur ennuyeux qui vous crie : — Ce que vous faites là est mal. — Il faut vous corriger, il faut changer de conduite. — La mort est proche, il faut vous amender. — Buveurs, ne buvez plus ; — joueurs, ne jouez plus. — Non, non. Je sais que mes exhortations seraient superflues... aussi je viens vous dire : Cessez de combattre avec vos propres armes... Cherchez la force où elle se trouve..... Demandez à Dieu de combattre pour vous, et alors... mais alors seulement... vous aurez la victoire !...

Vous me répondez que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant Dieu ; que votre âme est oppressée par le sentiment de votre indignité... par le souvenir de vos manquements et de votre ingratitude... par le nombre accablant de vos péchés !...

[1] Ésaïe LV, 1.

Eh bien, c'est justement parce que vous vous sentez indignes de pardon que Dieu se plaira à faire éclater en vous sa grande miséricorde. Avez-vous oublié ce que je vous ai dit de l'immensité de son amour? Plus vous êtes accablés, plus votre Dieu sera heureux de vous relever.

Humiliez-vous avec larmes, et bientôt son Esprit descendant en vous, vous vous relèverez avec la conscience de votre force... c'est-à-dire de la force que l'Esprit de Dieu aura mis en vous.

Ah! n'attendez pas un instant! Venez comme vous êtes, — tout couverts de forfaits. — Le sang du Christ n'est-il pas suffisant pour les laver? *Quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige*[1].

Pourquoi différeriez-vous?... Avez-vous le fol espoir d'être demain plus en état de vous présenter devant le Seigneur? Erreur... erreur... Vous pourrez avoir dompté pour quelques instants cette passion dominante qui fait votre cauchemar!... vous serez fiers de votre victoire!... vous y verrez votre œuvre propre!

[1] Esaïe I, 18.

vous ne serez plus dans les dispositions nécessaires pour venir à Dieu! — C'est le sentiment de votre misère et de l'impossibilité où vous êtes de vous guérir par vous-mêmes... de vous sauver par vous-mêmes... qui doit vous conduire à ses pieds.

Des philosophes, comme Franklin, ont voulu vous enseigner la manière de vous corriger, en portant successivement votre attention sur chacun de vos défauts pendant un certain laps de temps, puis passant à un autre et recommençant derechef.

J'ai essayé de ces théories et les ai toutes trouvées vaines et incapables de produire en nous un changement tant soit peu stable, tant soit peu réel.

Croyez-en mon expérience. — Le seul moyen de s'amender est de crier à son Dieu : « Arrache de mon cœur ce penchant vicieux — éloigne de moi cette tentation — descends en moi et combats pour moi. »

Je vous ai dit comment il fallait prier. Il faut le faire avec la volonté d'être exaucé et avec persévérance.

Ce joueur désespéré a eu enfin recours à l'aide de son Dieu. Il n'a pas eu besoin de longues prières. En entrant dans ses bureaux, en se rendant à la Bourse, en se mêlant à ces réunions de jeunes gens ivres du succès de leurs spéculations, il se bornait à élever son regard vers l'Eternel et à lui dire : « Eloigne de moi la tentation » et la tentation s'éloignait.

A force de résister, cependant, il a fini par se croire fort. Il a cru son penchant pour le jeu entièrement déraciné. Il a cessé de demander à Dieu un secours dont il pensait n'avoir plus besoin !

Quelle en a été la conséquence? Il est retombé !... oui... fatalement retombé !...

Quand vous verrez donc un homme que vous aviez cru converti, retourner à ses inclinations vicieuses... soyez certains d'une chose... c'est qu'il a cessé de prier.

La persévérance dans la prière ! telle est la condition sans laquelle il ne saurait y avoir pour nous d'espérance de salut.

Mais si, au contraire, nous persévérons avec ardeur... que tout ce qui d'abord était difficile

nous paraîtra aisé! Quelle confiance... quelle paix l'Esprit du Très-Haut fera descendre dans notre âme!... La mort elle-même n'aura plus de terreurs pour nous! Nous nous sentirons préparés à quitter cette terre d'épreuves, pour nous envoler, par la puissance même de l'Esprit qui sera en nous, vers les *Demeures Eternelles* qui nous attendent!...

Puissiez-vous donc entendre ma faible voix!... Puisse le Seigneur lui donner efficace!...

Mais que vois-je?... Vous hésitez encore... vous balancez... quand il s'agit des intérêts qui devraient vous être les plus chers!... non pas de ceux de cette vie périssable, mais de ceux de la vie qui ne doit point finir!...

Me tromperais-je?... Vous pensez à ces biens auxquels votre âme s'est attachée, et vous craignez que je ne vous en demande le sacrifice... que je ne vous prêche de vendre ce que vous avez, à l'instar des premiers chrétiens, pour en donner le produit aux pauvres.

Rassurez-vous. Je ne suis pas un prédicateur chargé de vous parler avec autorité de vos obligations ou de vos devoirs. Je suis un frère

tout aussi indigne, et peut-être plus indigne, plus misérable que vous. — Mais Dieu m'a appris qu'il n'y avait de paix qu'en lui, et je viens vous convier à venir à lui avec moi.

Vous avez une grande fortune! C'est Dieu qui vous l'a donnée, car il vous a donné l'intelligence qui vous a servi à la gagner. Il a eu son but. — Je ne me mêle pas de le deviner. — Qui sait pour combien de temps vous l'avez reçue?... combien vous avez encore à en jouir?...

*Les terres d'un homme riche*[1] *avaient rapporté avec abondance. Et il disait en lui-même : Que ferai-je? J'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands ; j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens.*

*Puis je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois et te réjouis. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette même nuit ton âme te sera redemandée!*

Si Dieu veut reprendre votre fortune, il le pourra toujours, quoi que vous fassiez.

[1] Luc XII, 16 et suiv.

Ce n'est pas de vos biens, c'est de votre âme que je m'occupe. Je ne vous prescris rien. Je vous dis : Voulez-vous la paix?... voulez-vous le bonheur?...Venez à Dieu, et il viendra à vous.

Quand vous aurez connu son amour, la reconnaissance remplira votre âme, et vous chercherez vos pauvres frères pour en déverser sur eux le témoignage. — Ce sera avec joie... ce sera avec bonheur que vous donnerez... et c'est là... c'est là ce que Dieu veut... *Il aime celui qui donne gaiement*[1].

A cet égard, je suis en repos. — Je sais d'avance combien vite vous oublierez toute œuvre propre, pour faire, en toute simplicité de cœur, l'œuvre du Seigneur..... l'œuvre qu'il mettra devant vous. Ne craignez donc pas que j'aille, par anticipation, sur les brisées de votre Maître. Ne vous effrayez point de mes paroles... Je ne veux vous faire aucune violence..... Je veux seulement vous répéter jusqu'à ce que vous m'ayez écouté... « Venez... venez apprendre à connaître l'amour de votre Dieu. Il dépasse TOUTE INTELLIGENCE. »

[1] 2 Cor. IX, 7.

# XXI

## SUITE DU MÊME SUJET.

## XXI

### SUITE DU MÊME SUJET.

En créant l'homme, Dieu lui a dit : ***Tout ce que tu me demanderas, je te l'accorderai.*** As-tu bien réfléchi, mon frère, à tout ce que ces paroles signifient?...

Tout ce que tu désires, tu peux l'avoir!... Je te dis même bien plus!... tu l'auras!...

Veux-tu l'amour de ton Créateur?... Demande-le lui, tu l'obtiendras!!!

Veux-tu la richesse?... veux-tu les honneurs? veux-tu l'estime du monde? veux-tu les jouissances du luxe? veux-tu les plaisirs de la terre? Tu les auras!... Tu n'as qu'à vouloir!... Dieu t'a soumis la terre!... si tu la veux, prends-la!... Mais... sache-le bien!... tu la demandes pour le temps!... tu la recevras pour

l'éternité!... Ce que tu auras choisi sera ton lot à jamais.

La loi qui régit les mondes depuis des millions de siècles est là... elle est immuable... Ce qui appartient à la terre va à la terre! ce qui appartient à l'Esprit retourne à Dieu, de qui l'Esprit émane!

Penses-y sérieusement pendant qu'il en est temps. On t'a peut-être trompé. — On t'a dit que ces richesses, ces honneurs après lesquels tu courais étaient périssables, qu'ils ne te suivraient pas dans la tombe!!! Erreur... erreur... Ces biens de la terre t'accompagneront... Tu les auras convoités, tu les auras acquis par tous les moyens possibles, tu les auras voulus!... tu les garderas! Ton âme identifiée, assimilée à ces faux biens, en sera suivie aux siècles des siècles. Tu en auras reconnu le néant, tu voudras en rejeter l'odieux fardeau!... Mais ce sera trop tard!... Le poids de tes richesses t'entraînera et te fera descendre...... descendre..... toujours descendre.

Les Ecritures t'ont dit : *Ce que l'homme aura semé, c'est ce qu'il moissonnera.* — *Celui qui sème*

***pour la chair, moissonnera de la chair la corruption; mais celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie éternelle*[1].**

Tu n'as pas voulu les écouter!... Elles t'ont parlé ***des maudits envoyés au feu éternel, préparé au diable et à ses anges*[2].**

Tu as souri, et ton incrédulité n'y a vu qu'une image destinée à t'effrayer, dans l'espérance de te détourner du mal.

Si tu ne crois pas à la Parole, mon livre n'est pas écrit pour toi. — Réponds-moi cependant. — Tu as vu pendant ta vie chaque corps s'assimiler aux corps qui lui étaient identiques, et chaque âme rechercher une âme qui lui fût sympathique.

Tu as vu les esprits élevés s'élever de plus en plus, et ceux qui s'abaissaient vers la terre s'adonner de plus en plus à leurs inclinations charnelles.

Crois-tu que la mort, simple incident de notre existence, ait le pouvoir de changer cela?... de changer les lois d'affinité, d'assimilation, de

[1] Galates VI, 7. — [2] Matthieu XXV, 41.

mouvement qui ont régi le monde depuis des millions de siècles?

Crois-tu qu'il puisse y être fait aucune exception?

Non..... non..... Si à ta dernière heure..... c'est-à-dire... lorsqu'il faudra que ton âme se sépare de cette matière à laquelle elle a été accolée pour quelques instants... quelques minutes... quelques secondes, comparativement à l'éternité, si son affection pour la terre et les biens de la terre l'ont rendue participante de la nature de la terre, elle restera assimilée à la terre. Il ne saurait y avoir d'union entre des natures dissemblables. L'esprit appesanti par les affections de la terre ne saurait s'élever vers le ciel. Il est de la terre, et, comme les choses de la terre, il sera entraîné par son propre poids dans les entrailles de la terre.

La loi du mouvement lui criera : « Descends... descends toujours... » Et qui peut dire si... dévoré par le feu intérieur de la terre, il n'y reconnaîtra pas trop tard la réalité de l'image du FEU ÉTERNEL?

# XXII

## UN RETOUR A MES RÊVERIES.

## XXII

### UN RETOUR A MES RÊVERIES[1].

J'avais presque oublié ces incrédules dans les mains desquels mon ouvrage peut cependant tomber, tout aussi bien que dans celles des amis auxquels il était destiné.

Ramené vers eux par ce qui précède, je ne vois pas pourquoi je ne me distrairais pas, pendant quelques instants, des noires pensées dans lesquelles l'entraînement de mon sujet m'a momentanément jeté.

Je projetais précisément une course dans la forêt voisine, et un ami m'ayant déjà promis de m'y suivre, si quelqu'un de ces Messieurs veut être des nôtres, il sera le bienvenu, à con-

[1] Ce titre a pour but de faire comprendre que ce chapitre est une fiction sortant du cadre de cette deuxième partie.

dition toutefois de ne pas éclater de rire à nos dépens à chaque facétie qui pourra nous échapper.

Je dois prévenir le lecteur que mon compagnon de route a avec lui un charmant épagneul, que je ne puis me lasser d'admirer. A chaque arrêt il vient se coucher près de nous, ou appuie sa tête sur les genoux de son maître, en le regardant tendrement.

« Si vous avez jamais pleuré un de ces amis d'enfance dont le cœur garde toujours la mémoire, ne vous est-il pas arrivé quelquefois, dis-je à mon camarade, en voyant le doux regard de votre beau chien, de rechercher dans ses yeux comme un souvenir de cet ami perdu? C'est une triste chose cependant de chercher malgré soi, sur la terre, un souvenir de ceux qu'on voudrait pouvoir croire dans le ciel. En entendant roucouler si joliment ces tourterelles devant lesquelles nous venons de passer, ma pensée s'est involontairement reportée sur ce jeune homme et cette jeune fille, dont on a parlé l'année dernière comme si fatalement séparés par une de ces maudites questions d'ar-

gent. Ils se sont volontairement réunis dans une commune tombe. Je voudrais bien savoir si leurs âmes errent sous ces ombrages, qui les ont si souvent abrités. — Mais forçons un peu le pas. — Nous arriverons en peu d'instants vers de belles ruches, dont vous me direz ce que vous pensez.

« Pour ma part, quand je vois toutes ces abeilles aller, venir, s'empresser de déposer ici les sucs qu'elles ont recueillis, puis retourner à de nouvelles fleurs, pour en faire encore de même, il me semble reconnaître la brûlante activité de nos usines, de nos houillères, de nos filatures. Je crois voir ces masses d'ouvriers constamment occupés de leur travail matériel et n'élevant jamais un regard vers le ciel, si ce n'est peut-être pour se plaindre amèrement de leur situation précaire.

« Quels habiles architectes que ces abeilles! Mais auxquels des nôtres comparerez-vous ces travailleuses, pour lesquelles le progrès n'existe pas? Ne sera-ce pas à ceux qui ont bâti la maison sans invoquer la bénédiction de Dieu sur leur travail, qui ont construit sur le sable un

édifice que la tempête risque d'emporter? Ce sont des semeurs qui ont semé pour la terre, c'est-à-dire pour ses biens, sa gloire, son or, ses plaisirs, et qui récoltent aujourd'hui le fruit de leurs semences. »

J'en étais là, quand un éclat de rire me fit retourner. Je vis derrière moi X... ce prétendu philosophe, dont les doctrines démagogiques ont déjà coûté bien du sang. Quand je l'aperçois de loin, j'ai coutume de l'éviter, car ses théories me font froid à l'âme; mais ici, il n'y avait plus moyen.

— Vous êtes vraiment divertissant, me dit-il en riant de plus belle; je crois que vous vous amusez à envelopper de citations bibliques les doctrines indiennes de la transmigration des âmes. Auriez-vous la prétention de nous faire croire à ces absurdités, et de nous persuader que nos âmes (si réellement nous en avons) s'en iront, par exemple, habiter cette fourmilière que je me suis donné, en passant, le plaisir de bouleverser de fond en comble?

— Je ne prétends rien de semblable, lui répondis-je, car non-seulement je n'en sais

rien, mais je ne crois pas qu'il importe le moins du monde aux humains d'en rien savoir. D'où est venue cette théorie de la transmigration des âmes, je l'ignore complétement. En tout cas, elle était enveloppée de tant d'absurdités qu'elle a dû prêter au ridicule. L'orgueil de l'homme, en outre, devait naturellement se révolter à l'idée que cette vie, qui, chez lui, était une aspiration à tout ce qu'il y avait de grand, devînt, par la mort, la vie d'un pauvre être très intelligent parfois, mais à jamais stationnaire. La doctrine, toutefois, avait fait de certains progrès à la vue de ces multitudes d'assimilations qui se produisent à chaque instant dans la nature, la poudre retournant à la poudre, comme l'eau à la rivière.

En créant l'homme, Dieu l'a fait libre, et c'est cette liberté qui est le cachet qui le distingue des autres créatures. Or, quel est le symbole de la liberté? Quel en doit être l'effet?

Elle doit produire le progrès. Ce n'est pas vous qui le nierez. Nous ne différerons qu'en ceci... c'est que, d'après les Ecritures, comme d'après la conscience, il n'y a qu'un progrès

véritable... celui qui ramène l'esprit à ce Dieu dont il est émané.

L'homme qui a véritablement progressé est celui qui a tout au moins cherché à se rapprocher de son Sauveur, en imitant l'exemple qu'il est venu, sur la terre, lui donner.

Quoi de surprenant donc qu'au moment où, par la mort, cette liberté cesse... où il n'y a plus ni action, ni progrès possibles... Dieu dise à certaines âmes : « Vous avez travaillé avec moi et pour moi, venez avec moi. » — Et à d'autres : « Vous avez travaillé pour la terre et pour ses biens, vous aurez la terre et ce qu'elle a à vous donner, ainsi que vous l'avez désiré. » La gloire divine à ceux qui ont recherché la gloire divine. — L'amour divin à ceux qui ont aimé en Dieu leurs semblables. — Les triomphes de la terre à ceux qui les ont ambitionnés. — A chacun, en un mot, une *assimilation* en harmonie avec ses dispositions, ses affections, au moment de sa mort.

A cette femme un peu légère, toujours occupée des atours qui feront le mieux valoir ses charmes, toujours en quête d'hommages adula-

teurs, les brillantes couleurs du léger papillon et l'admiration qu'il excite. — A cet homme dont la hauteur et la vanité écrasaient tout le monde autour de lui, les triomphes de ce paon orgueilleux qui se pavane et fait la roue en méprisant ses humbles compagnons.

Que notre imagination s'abandonne à ces pensées, et il ne sera pas surprenant, que les chants mélodieux du rossignol nous rappellent les accents enchanteurs d'une artiste qui fut malheureusement trop esclave des applaudissements de la foule, ou les vers harmonieux de ce poëte qui chanta la gloire et les plaisirs, mais ne sut jamais rendre un hommage au Dieu de qui émanait son génie; — que la vue de ce serpent se glissant sous l'herbe nous représente ce lâche calomniateur qui toujours porta ses coups dans l'ombre; — et que l'usurier, acharné après sa victime, se trouve personnifié pour nous dans le vilain hôte de l'étang voisin, auquel on l'assimilait de son vivant.

— En admettant, du reste, que tout cela soit absurde, dis-je tout à coup à mon philosophe

d'un ton plus irrité que convenable, ce l'est assurément moins que de supposer que votre *vie*, qui n'a été employée qu'à bouleverser les empires et à mettre aux citoyens les armes à la main les uns contre les autres, pût venir *animer* quelqu'un des habitants de cette colonie, qui est le type de l'amour, du travail et du bon ordre.

A l'aspect de votre *âme*, ces innocentes fourmis lui crieraient d'aller dans quelque caverne enseigner aux hyènes ou aux chacals à s'entre-déchirer, en prenant garde toutefois de ne pas tomber sous la griffe du roi des forêts; car après tout le mal que vos ouvrages ont fait et peuvent faire encore aux générations futures, elle ne devrait pas espérer d'être contente de la prochaine transmigration en réserve pour elle.

A cette brusque sortie, le sourire s'est glacé sur ses lèvres, et il s'est éloigné en frémissant peut-être à cette effrayante pensée de s'en aller, de chute en chute, animer de sa vie quelque vil cloporte, ou quelqu'un de ces ignobles polypes dont la réunion, en formant dans quelques mers

de vastes îles [1], semble indiquer, par leur étendue, qu'elles sont comme le lieu de rendez-vous des âmes condamnées depuis l'origine de notre globe jusqu'à ce jour.

J'avais cherché aux champs un peu de distraction; ces lugubres idées m'ont ramené à la ville plus triste que je n'en étais parti.

[1] *L'Insecte,* page 35 et suiv.

# XXIII

## IL FAUT CHOISIR :

### VEUX-TU MONTER... OU DESCENDRE ?

## XXIII

### IL FAUT CHOISIR. VEUX-TU MONTER... OU DESCENDRE ?

Il est temps de finir !

J'ai cherché à faire comprendre à mes lecteurs — Que la contemplation attentive de l'univers nous révèle les lois qui le régissent.

Que ces lois sont éternelles, c'est-à-dire qu'elles régiront les mondes à tout jamais.

Que ces lois sont générales, c'est-à-dire qu'elles s'appliquent à tous les mondes et à tout ce qu'ils renferment... aux esprits comme à la matière..... aux créatures intelligentes, comme au bloc de pierre qui semble privé de mouvement.

Que ces lois, enfin, sont absolues ; c'est-à-dire qu'émanées de la volonté de l'Eternel, il doit

avoir décidé, dans sa sagesse, qu'il n'y serait jamais fait d'exception.

En créant l'homme, il l'a fait libre de ses actions, mais pour le temps seulement où la matière dont il l'a formé se trouverait réunie à l'esprit de vie qu'il a soufflé dans ses narines[1].

Après quelques instants de joies... de souffrances... quelques peines de cœur... quelques séparations déchirantes... Après ces quelques minutes, et, si nous les rapprochons de l'éternité, ces quelques secondes que nous avons appelées *la vie*, la séparation de notre âme d'avec la matière qui y était adjointe... séparation que nous avons nommée *la mort*, vient fixer le sort de cette âme aux siècles des siècles.

Ne me demandez pas quel est ce sort?... Vous le savez!... En vous créant, Dieu vous a donné la CONSCIENCE, et votre conscience vous a dit que l'âme qui, au moment de la mort du corps, serait trouvée aimer DIEU, irait vers son DIEU, — et que celle qui aimerait la TERRE appartiendrait à jamais à la TERRE.

C'est la loi universelle qui régit l'Univers!...

[1] Genèse II, 7.

L'Esprit de Dieu pénétrant une âme, l'emporte vers l'éternel séjour du Tout-Puissant!... L'esprit de la Terre s'emparant d'une âme et la tenant comme enveloppée dans ses liens charnels, l'emporte dans les abîmes de la Terre, séjour du Démon et des Anges déchus!...

Il n'y a point de milieu..... point de séjour intermédiaire... Ce serait un arrêt, et l'univers ne s'arrête point. — La loi du MOUVEMENT est là. Il faut MONTER... OU DESCENDRE!

Que choisis-tu, lecteur?...

Tu es libre... entièrement libre... mais tu ne le seras pas longtemps.

*Le jour du Seigneur viendra comme un larron qui vient pendant la nuit*[1].

Quand ce moment terrible arrivera, quel sera ton partage?

Veux-tu le savoir?... Transporte-toi par la pensée à ton heure dernière et prononce toi-même ton jugement.

A cette heure-là, les illusions de la terre disparaîtront... tu verras ses faux biens sous leur vrai jour... ces honneurs, ces richesses, ces

[1] 1 Thessal. V, 2.

plaisirs, à la poursuite desquels se sera consumée ta vie, auront enfin perdu leur enivrant prestige! — Tu te verras en présence de l'Éternité... en présence de ton Dieu, et ce sera avec l'angoisse de la terreur, avec une sueur glacée découlant de ton front, que tu attendras de minute en minute... ce cri effrayant de l'ange du Seigneur : IL N'EST PLUS DE TEMPS!

Ah! s'il m'était donné de pouvoir t'ouvrir les yeux sur ce que sera ce fatal moment, si tu as persisté à demeurer éloigné de ton Dieu!...

S'il m'était donné de te faire voir les horreurs de ton lit de mort!... que je rendrais de grâces au Seigneur de s'être servi d'un aussi misérable instrument que moi pour déchirer le voile qui couvre tes yeux, pour te forcer à contempler par la pensée, pendant qu'il en est temps encore, les angoisses qui t'attendent à ta dernière heure!

Mais hélas!... ma voix est si faible... ma parole si tiède, que je sens malgré moi que tu m'échappes!... Des larmes obscurcissent mes yeux à cette terrible pensée, qu'il n'est peut-être pas un seul de mes lecteurs que j'aurai arraché

à cet avenir de ténèbres pour l'amener à tes pieds, ô mon Dieu! et cependant... j'ai cherché à déployer devant leurs yeux les trésors de ton AMOUR!...

Où pourraient-ils aller pour rien trouver de comparable?

*Ce sont des choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, qui n'étaient point venues dans l'esprit des hommes, et que Dieu avait préparées à ceux qui l'aiment*[1].

J'ai peut-être eu tort de leur parler du terrible avenir que je redoute pour eux. Ils vont se roidir contre ces menaces... Leur orgueil va se révolter et s'imaginer qu'on pourrait dire d'eux qu'ils ont peur!... Oui... oui... c'est de ton amour... c'est uniquement de ton amour que j'aurais dû leur parler... Mais qui suis-je également pour les entretenir de ces merveilles qui dépassent les hauteurs des cieux?

Parle-leur toi-même, ô Dieu! Touche leurs cœurs..... ouvre leurs yeux. Toi seul en as la puissance.

Montre-leur par la pensée ce lit de mort où

[1] 1 Corinth. II, 9.

ton serviteur attend l'instant de la délivrance. La trompette de ton ange vient de se faire entendre et sa voix crie : IL N'EST PLUS DE TEMPS !

Merci, répond cette amie fidèle, merci !... Il n'est plus de temps pour la douleur... il n'est plus de temps pour la souffrance.

Le moment de la consolation... le moment de la paix est arrivé !... Déjà je sens l'Esprit de vie descendre en moi. Mon Sauveur m'appelle et mon âme s'élève vers les cieux. Merci..... merci... ô mon Dieu ! Je vais enfin connaître ce qu'est ton AMOUR.

Oh ! chers lecteurs, réveillez-vous de votre sommeil de mort ! Dieu vous aime, car ni vos transgressions répétées, ni votre ingratitude, n'ont lassé sa patience !... Vous vivez... c'est-à-dire vous êtes encore libres... vous êtes encore maîtres d'aller à lui !... Un bon mouvement !... Voilà tout ce que je vous demande !... Vous dites toujours : « Dieu sait qu'il m'a créé faible..... Il est trop bon pour me punir. » — Vous savez donc qu'il est bon. Eh bien, jetez-vous à ses pieds. — Dites-lui que vous connaissez votre misère et l'impossibilité où vous êtes

par vous-mêmes de faire le bien... mais que vous avez confiance en sa miséricorde... que vous lui demandez son pardon... son amour.

Il vous entendra... il aura pitié de votre faiblesse..... il se chargera de vos iniquités..... il vous donnera sa force pour résister à la tentation... il combattra lui-même pour vous.

La seule chose qu'il exige de vous, c'est que vous lui demandiez ce que vous désirez d'obtenir.

Il a promis de vous donner ce que vous lui demanderiez! — Hâtez-vous donc. — Le moment fatal s'approche.

N'hésitez plus. Demandez-lui son Saint-Esprit, c'est-à-dire, demandez-lui qu'il descende lui-même en vous, pour que lorsque l'heure de votre mort sonnera, votre esprit se trouve uni à l'Esprit du Très-Haut, et qu'ils s'envolent ensemble vers les Demeures qui seront à jamais leur Domaine.

Oh! Félicités inénarrables qui seront alors le partage de ceux qui auront aimé leur Sauveur!... comment la plume d'un pauvre mortel pourrait-elle dire vos merveilles?

Quel langage humain peindra ces trésors de gloire et d'amour?

Quelles jouissances terrestres pourraient donner une idée de celles qui nous attendent dans les Cieux?

Si l'Ange de l'Eternel te demandait, cher lecteur, quelles sont celles de ces jouissances qui ont le pouvoir d'électriser ton âme, que repondrais-tu?

Il n'est point pour toi d'enchantement égal à celui d'une musique délicieuse?

Eh bien, là-haut, tu entendras des harpes mille fois plus mélodieuses que tous les instruments de la terre; et tu seras ravi en extase à l'ouïe des cantiques chantés par les archanges devant le trône de l'Eternel.

Trouves-tu du charme à savourer ces fruits exquis que la bonté du Créateur a prodigués à la terre?

Là-haut tu seras assis à la table des Noces de l'Agneau, et tu auras pour nourriture les fruits sans pareils de l'Arbre de Vie.

Les honneurs de la terre te paraissent-ils dignes d'envie?

Là-haut tu siégeras sur un trône de gloire et une couronne d'or ornera ton front.

Crains-tu de regretter cette demeure splendide à laquelle la mort doit t'arracher?

Là-haut tu habiteras un palais d'émeraude et de saphir, dont les douze portes seront douze perles, *chaque porte étant d'une seule perle*[1].

Mais pourquoi m'abuser, cher lecteur? Ce n'est pas dans ces jouissances que tu as trouvé le bonheur sur la terre!...

Le bonheur, pour toi, a été de te sentir aimé! Tes vraies joies sont celles que tu as trouvées autour de toi, dans le sein de ta famille!

Eh bien, là-haut, ces joies seront centuplées; car là-haut il n'y aura plus *ni deuil, ni cri, ni travail!...*

Là-haut tu sauras ce que c'est que d'être *aimé!*

Tu as été aimé jusqu'ici par des créatures; tu sauras ce que c'est que d'être aimé d'un Dieu qui est Amour.

O mystère des mystères!... ma profane main osera-t-elle soulever le voile qui nous cache ce qu'est l'Amour de l'Eternel?

[1] Apocalypse.

Dieu attirant à lui sa créature lavée dans le sang de l'Agneau, et l'inondant de son Amour, jusqu'à ce que, purifiée de toutes les souillures de la terre et s'élevant par degrés à la voix de l'Archange qui lui crie : « MONTE... MONTE TOUJOURS ! » elle finisse par devenir elle-même TOUT AMOUR[1], et que son Esprit, arrivé à la perfection, rentre dans le sein de son Dieu et *s'assimile à l'Esprit du Créateur*, seule essence de l'AMOUR, suivant cette parole :

*L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné*[1] !!!

*Dès à présent nous sommes enfants de Dieu*, nous dit l'apôtre. *Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que, quand Dieu paraîtra, nous serons semblables à lui*[2]. *Dieu sera tout en tous*[3].

Esprit Bienheureux, devenu AMOUR comme ton DIEU, devenu un seul et même TOUT avec DIEU, avec CHRIST, il te sera donné là-haut de comprendre cette parole du Sauveur, jusqu'alors inintelligible pour toi : *N'est-il pas écrit*[4] : VOUS ÊTES DES DIEUX?

[1] Ecclés. XII, 9. — [2] 1 Jean III, 2. — [3] 1 Cor. XV, 28.
[4] Jean X, 34

# TABLE DES MATIÈRES.

Paris.—Typ. de Ch. Meyrueis et C^e, rue des Grès, 11.— 1858.

